

Voltaire

Éssai Sur L'Histoire Générale Et Sur Les Moeurs Et L'Esprit Des Nations  
Depuis Charlemagne Jusqu'à Nos Jours

Bd.: 5

Amsterdam 1764

H.un. 653 d-5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10034240-5

---

### Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Daten systemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.





*Ex donat. Molliana.*







St. Univ  
6532

-5



**<36615346330010**

**<36615346330010**

**Bayer. Staatsbibliothek**



St. Ann  
6530

-5

Voltaire



ESSAI

*SUR*

L'HISTOIRE

*GÉNÉRALE,*







ESSAI

SUR

L'HISTOIRE

GÉNÉRALE,

ET SUR

LES MOEURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS,

DEPUIS CHARLEMAGNE

JUSQU'À NOS JOURS.

*Nouvelle Edition , revue , corrigée , & considé-  
rablement augmentée.*

TOME CINQUIÈME.



A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE

---

M. DCC. LXIV.



Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

W. DCC. LIN.





S U I T E

D E

L' E S S A I

S U R

L' H I S T O I R E

G É N É R A L E ,

*ET sur les Mœurs & l'Esprit des Nations ;  
depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.*

---

C H A P I T R E P R É M I E R.

I N T R O D U C T I O N

A U S I È C L E D E L O U I S X I V .



E n' e s t p a s s e u l e m e n t l a V I E D E  
L O U I S X I V q u' o n p r é t e n d é c r i -  
r e ; o n s e p r o p o s e u n p l u s g r a n d  
o b j e t . O n v e u t e s s a y e r d e p e i n -  
d r e à l a p o s t é r i t é , n o n l e s a c t i o n s  
d' u n s e u l h o m m e , m a i s l' e s p r i t d e s h o m -

*H. G. Tome V.*

A



mes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais.

CH. I.

Tous les tems ont produit des Héros & des Politiques : tous les Peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les Histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense , & ce qui est encore plus rare , quiconque a du goût , ne compte que quatre siècles dans l'histoire du Monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les Arts ont été perfectionnés , & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain , sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée , est celui de *Philippe* & d'*Alexandre* , ou celui des *Périclès* , des *Démosthènes* , des *Aristotes* , des *Platons* , des *Apelles* , des *Phidias* , des *Praxitèles* ; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grece ; le reste de la Terre alors connue était barbare.

Le second âge est celui de *César* & d'*Auguste* , désigné encore par les noms de *Lucrece* , de *Cicéron* , de *Tite-Live* , de *Virgile* , d'*Horace* , d'*Ovide* , de *Varron* , de *Vitruve*.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par *Mahomet II*. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les Rois de l'Europe ; les *Médicis* appellerent à Florence les savans , que les Turcs chassaient de la Grece ; c'était le tems de la gloire de l'Italie. Les beaux Arts



y avaient déjà repris une vie nouvelle ; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu* ; comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection.

Les Arts , toujours transplantés de Grece en Italie , se trouvaient dans un terrain favorable , où ils fructifiaient tout-à-coup. La France , l'Angleterre , l'Allemagne , l'Espagne , voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais , ou ils ne vinrent point dans ces climats , ou bien ils dégénérent trop vite.

*François Ier* encouragea des savans , mais qui ne furent que savans : il eut des Architectes ; mais il n'eut ni des *Michel-Anges* , ni des *Palladio* : il voulut en vain établir des écoles de Peinture ; les Peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre Poésie ; *Rabelais* était notre seul livre de prose à la mode , du tems de *Henri II*.

En un mot , les Italiens seuls avaient tout , si vous en exceptez la Musique , qui n'était pas encore perfectionnée , & la Philosophie expérimentale , inconnue par-tout également , & qu'enfin *Galileo* fit connaître.

Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le Siècle de *Louis XIV* ; & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres , il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les Arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que



sous les *Médicis*, sous les *Augustes* & les *Alexandres*; mais la Raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine Philosophie n'a été connue que dans ce tems: & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de *Richelieu*, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de *Louis XIV*, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre Gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France; elle s'est étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle & profonde; elle a porté le goût en Allemagne, les Sciences en Russie; elle a même ranimé l'Italie qui languissait, & l'Europe a dû sa politesse & l'esprit de société à la Cour de *Louis XIV*.

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de malheurs & de crimes. La perfection des Arts cultivés par des citoyens paisibles n'empêchent pas les Princes d'être ambitieux, les Peuples d'être séditieux, les Prêtres & les Moines d'être quelquefois remuans & fourbes. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes; mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talens.

Avant le siècle que j'appelle de *Louis XIV*, & qui commence à peu près à l'établissement de l'Académie Française, les Italiens appelaient tous les Ultramontains du nom de



Barbares : il faut avouer que les Français méritaient en quelque sorte cette injure. Leurs peres joignaient la galanterie romanesque des Maures à la grossiereté Gothique ; ils n'avaient presque aucun des Arts aimables ; ce qui prouve que les Arts utiles étaient négligés : car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire , on trouve bientôt le beau & l'agréable ; & il n'est pas étonnant que la Peinture , la Sculpture , la Poésie , l'Eloquence , la Philosophie , fussent presque inconnues à une Nation , qui ayant des ports sur l'Océan & sur la Méditerranée , n'avait pourtant point de flotte , & qui aimant le luxe à l'excès , avait à peine quelques manufactures grossières.

Les Juifs , les Genoïs , les Vénitiens , les Portugais , les Flamands , les Hollandais , les Anglais firent tour-à-tour le Commerce de la France , qui en ignorait les principes. *Louis XIII* à son avènement à la Couronne n'avait pas un vaisseau ; Paris ne contenait pas quatre cens mille hommes , & n'était pas décoré de quatre beaux édifices ; les autres villes du Royaume ressembloient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la Noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés , opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables ; les Villes étaient sans police , l'Etat sans argent , & le Gouvernement presque toujours sans crédit parmi les Nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler , que depuis la



— CH. I. décadence de la famille de *Charlemagne*, la France avait languï plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais jouï d'un bon Gouvernement.

Il faut, pour qu'un Etat soit puissant, ou que le Peuple ait une liberté fondée sur les Loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. En France les peuples furent esclaves jusques vers le tems de *Philippe-Auguste*; les Seigneurs furent Tyrans jusqu'à *Louis XI*; & les Rois, toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

*Louis XI* fit beaucoup pour la puissance Royale, mais rien pour la félicité & la gloire de la Nation. *François Ier* fit naître le Commerce, la Navigation, les Lettres & tous les Arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui. *Henri le Grand* allait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa Capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le Cardinal de *Richelieu*, occupé d'abaisser la Maison d'Autriche, le Calvinisme & les Grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la Nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années, le génie des Français a été presque toujours rétréci



10034240

AU SIECLE DE LOUIS XIV. 7

sous un Gouvernement Gothique au milieu des divisions & des guerres civiles , n'ayant ni loix ni coutumes fixes , changeant de deux siecles en deux siecles un langage toujours grossier ; les Nobles sans discipline , ne connaissant que la guerre & l'oïiveté ; les Ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les Peuples sans industrie , crouissant dans leur misere. CH. I.

Les Français n'eurent part , ni aux grandes decouvertes , ni aux inventions admirables des autres Nations : l'Imprimerie , la poudre , les glaces , les télescopes , le compas de proportion , la machine pneumatique , le vrai systême de l'Univers , ne leur appartiennent point ; ils faisaient des Tournois , pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux Mondes à l'Orient & à l'Occident du Monde connu. *Charles-Quint* prodiguait déjà en Europe les tresors du Mexique , avant que quelques sujets de *François I<sup>er</sup>* eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizieme siecle , on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ce qu'ils ont été sous *Louis XIV.*

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici plus que dans le tableau des siecles précédens , les détails immenses des guerres , des attaques de villes , prises & reprises par les armes , données & rendues par des Traités. Mille circon-



— tances intéressantes pour les contemporains  
CH. I. se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens qui ont fixé la destinée des Empires. Tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette Histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des Arts & de la Patrie.

On a déjà vu ce qu'étaient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naissance de *Louis XIV*; on décrira ici les grands événemens politiques & militaires de son regne. Le Gouvernement intérieur du Royaume, objet plus important pour les Peuples, sera traité à part. La vie privée de *Louis XIV*, les particularités de sa Cour & de son Regne, tiendront une grande place. D'autres articles feront pour les Arts, pour les Sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siècle. Enfin on parlera de l'Eglise, qui depuis si long-tems est liée au Gouvernement, qui tantôt l'inquiete & tantôt le fortifie; & qui instituée pour enseigner la Morale, se livre souvent à la Politique & aux passions humaines.





---

## CHAPITRE SECOND.

### DES ÉTATS

## DE L'EUROPE

### AVANT LOUIS XIV.

**I**L y avait déjà long-tems qu'on pouvait regarder l'Europe Chrétienne ( à la Moscovie près ) comme une grande République partagée en plusieurs Etats , les uns Monarchiques , les autres Mixtes ; ceux-ci Aristocratiques , ceux-là Populaires ; mais tous correspondans les uns avec les autres ; tous ayant un même fonds de Religion , quoique divisés en plusieurs Sectes ; tous ayant les mêmes principes de Droit Public & de Politique , inconnus dans les autres parties du Monde. C'est par ces principes que les Nations Européennes ne font point esclaves leurs prisonniers , qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis , qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes , comme de l'Empereur , des Rois , & des autres moindres Potentats ; & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles , autant qu'elles peuvent , une balance égale de pouvoir , employant sans cesse les négociations , même au milieu de la guerre , & entre-



— tenant les unes chez les autres des Ambassadeurs , ou des espions moins honorables , qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une feule , donner à la fois l'alarme à l'Europe , & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis *Charles-Quint* la balance panchait du côté de la Maison d'Autriche. Cette Maison puissante était , vers l'an 1630. Maîtresse de l'Espagne , du Portugal , & des trésors de l'Amérique ; les Pays-Bas , le Milanais , le Royaume de Naples , la Bohême , la Hongrie , l'Allemagne même ( si on peut le dire ) étaient devenus son patrimoine ; & si tant d'Etats avaient été réunis sous un seul Chef de cette Maison , il est à croire que l'Europe lui aurait enfin été asservie.

## DE L'ALLEMAGNE.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France : il est à peu près de la même étendue ; moins riche peut-être en argent , mais plus fécond en hommes robustes & patients dans le travail. La Nation Allemande est gouvernée , peu s'en faut , comme l'était la France sous les premiers Rois *Capétiens* , qui étaient des Chefs souvent mal obéis , de plusieurs grands Vassaux , & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante Villes libres , & qu'on nomme Impériales , environ autant de Souverains séculiers , près de quarante Princes Ecclésiastiques , soit Abbés , soit



Evêques ; neuf Electeurs , parmi lesquels on peut compter aujourd'hui quatre Rois ; enfin l'Empereur , Chef de tous ces Potentats ; composent ce grand Corps Germanique , que le flegme Allemand a fait subsister jusqu'à nos jours avec presque autant d'ordre qu'il y avait autrefois de confusion dans le Gouvernement Français. CH. II.

Chaque membre de l'Empire a ses droits , ses privilèges , ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de loix , souvent contestées , fait ce que l'on appelle en Allemagne , *l'étude du Droit Public* , pour laquelle la Nation Germanique est si renommée.

L'Empereur lui-même ne serait guere à la vérité plus puissant , ni plus riche qu'un Doge de Venise. Vous savez que l'Allemagne , partagée en Villes & en Principautés , ne laisse au Chef de tant d'Etats , que la prééminence avec d'extrêmes honneurs , sans domaines , sans argent , & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'Empereur un seul village. Cependant cette Dignité souvent aussi vaine que Suprême , était devenue si puissante entre les mains des Autrichiens , qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en Monarchie absolue cette République de Princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe Chrétienne , & surtout l'Allemagne. Le premier est celui des Catholiques , plus ou moins soumis au Pape. Le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appelons ceux de ce parti



**CH. II.** du nom général de Protestans , quoiqu'ils soient divisés en Luthériens , Calvinistes & autres , qui se haïssent entr'eux presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne , la Saxe , une partie du Brandebourg , le Palatinat , une partie de la Bohême , de la Hongrie , les Etats de la Maison de Brunswic , le Virtemberg , suivent la Religion Luthérienne , qu'on nomme Evangélique. Toutes les Villes libres Impériales ont embrasé cette Secte ; qui a semblé plus convenable que la Religion Catholique à des Peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes , répandus parmi les Luthériens qui sont les plus forts , ne font qu'un parti médiocre ; les Catholiques composent le reste de l'Empire , & ayant à leur tête la Maison d'Autriche , ils étaient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne , mais tous les Etats Chrétiens , saignaient encore des plaies qu'ils avaient reçues de tant de guerres de Religion ; fureur particuliere aux Chrétiens , ignorée des idolâtres , & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'aient causé une guerre civile ; & les Nations étrangères ( peut-être notre postérité ) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

Je vous ai déjà fait voir comment *Ferdinand II* fut près de changer l'Aristocratie Al-



lemande en une Monarchie absolue , & comment il fut sur le point d'être détrôné par *Gustave-Adolphe*. Son fils *Ferdinand III* qui hérita de sa politique , & fit comme lui la guerre de son cabinet , régna pendant la minorité de *Louis XIV.* CH. II.

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis ; le luxe y était inconnu , & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686 par les Réfugiés Français , qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemands , les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables , que la sagacité Italienne cultivait depuis tant d'années , & que l'industrie Française commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemands , riches chez eux , étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté , jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendards tant de Peuples différens , les mettait à peu près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir long-tems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre les Empereurs. La différence du Gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque , & les Allemands pour la défense.



L'Espagne, gouvernée par la branche aînée de la Maison d'Autriche, avait imprimé, après la mort de *Charles-Quint*, plus de terreur que la Nation Germanique. Les Rois d'Espagne étaient incomparablement plus absolus & plus riches. Les mines du Mexique & du Potosi semblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Vous avez vu ce projet de la Monarchie, ou plutôt de la supériorité universelle sur notre Continent Chrétien, commencé par *Charles-Quint*, & soutenu par *Philippe II*.

La grandeur Espagnole ne fut plus sous *Philippe III* qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

*Philippe IV* héritier de la faiblesse de son pere perdit le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la faiblesse de ses armes, & la Catalogne par l'abus du Despotisme. De tels Rois ne pouvaient être long-tems heureux dans leurs guerres contre la France. Si les divisions & les fautes des autres leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des Peuples que leurs privilèges mettaient en droit de mal servir; les Castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les Arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le Conseil Royal; & les Catalans, qui regardaient leurs Rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient



pas même de lever des milices dans leurs Provinces.

CH. II.

L'Espagne cependant réunie avec l'Empire, mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

## D U P O R T U G A L.

Le Portugal redevenait alors un Royaume. *Jean*, Duc de *Bragance*, Prince qui passait pour faible ; avait arraché cette Province à un Roi plus faible que lui. Les Portugais cultivaient par nécessité le Commerce que l'Espagne négligeait par fierté ; ils venaient de se liguier avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. Le Ministère Français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi, celui de le voir attaqué par une Puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rapelle ici l'idée de la Hollande, qui jouissait des mêmes avantages d'une manière bien différente.

## D E S P R O V I N C E S - U N I E S.

Ce petit Etat de sept Provinces-Unies, pays fertile en pâturages, mais stérile en grains, mal sain, & presque submergé par la Mer,



—  
 §. II.

était depuis environ un demi siècle, un exemple presque unique sur la Terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe, résistèrent à toutes les forces de leur Maître & de leur Tyran *Philippe II*; éludèrent les desseins de plusieurs Princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fonderent une Puissance, que nous avons vû balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le desespoir qu'inspire la Tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les Princes de la Maison d'*Orange* en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs Maîtres, ils établirent une forme de Gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

Cet Etat d'une espece si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la France; l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis; *Henri le Grand* & *Louis XIII* avaient été ses Alliés & ses Protecteurs.

#### DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre beaucoup plus puissante, affectait la Souveraineté des Mers, & prétendait mettre une balance entre les Dominations de l'Europe; mais *Charles I* qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentait le sceptre



Échapper déjà de sa main ; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des Loix, & changer la Religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter ; bon mari, bon maître, bon pere, honnête homme, mais Monarque mal conseillé : il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin, comme nous l'avons déjà dit, le Trône & la vie sur un échafaud, par une révolution presque inouïe. CH. II.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de *Louis XIII*, empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins : elle perdit sa considération avec son bonheur : son commerce fut interrompu ; les autres Nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de *Cromwell*, qui l'assujettit en portant l'Évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui dans son Gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un Usurpateur.

## D E R O M E.

Cette balance, que l'Angleterre s'était longtemps flatée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essayait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande



— pour le rendre respectable comme Prince, &  
**CH. II.** trop petite pour le rendre redoutable. La nature du Gouvernement ne sert pas à peupler son pays, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les Pays Catholiques, les traces des pas que la Cour de Rome a fait autrefois vers la Monarchie universelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape, à leur avènement, des Ambassades qu'on nomme d'*Obédience*. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de Protecteur. Le Pape donne des Bulles de tous les Evêchés, & s'exprime dans ses Bulles, comme s'il conférait ces Dignités de sa seule puissance. Tous les Evêques Italiens, Espagnols, Flamands, se nomment Evêques, par la permission Divine, & *par celle du S. Siege*. Beaucoup de Prélats Français vers l'an 1682, rejetterent cette formule si inconnue aux premiers siècles; & nous avons vu de nos jours en 1654, un Evêque assez courageux pour l'omettre dans un Mandement qui doit passer à la postérité; Mandement, ou plutôt instruction unique dans laquelle il est dit expressément



ce que nul Pontife n'avait encore osé dire, —  
que tous les hommes, & les infidèles mê- CH. II.  
mes sont nos freres.

Enfin le Pape a conservé dans tous les Etats Catholiques des prérogatives qu'assurément il n'obtiendrait pas si le tems ne les lui avait pas données. Il n'y a point de Royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de Bénéfices à sa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des Bénéfices Consistoriaux.

Les Religieux, dont les Chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume qui fait tout, & qui est cause que le Monde est gouverné par des abus comme par des Loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain, est un crime de Lèze - Majesté dans un Laïque ; c'est dans le Cloître un acte de Religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce Souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des Ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui régné en France depuis un siècle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur remede à cet abus. Les bons livres écrits sur cette ma-



— tiere font de vrais services rendus aux Rois &  
CH. II. aux Peuples : & un des grands changemens  
qui se soient faits par ce moyen dans nos  
mœurs sous *Louis XIV* ; c'est la persuasion  
dans laquelle les Religieux commencent tous  
à être , qu'ils sont sujets du Roi , avant que  
d'être serviteurs du Pape. La Jurisdiction ,  
cette marque essentielle de la Souveraineté ,  
est encore demeurée au Pontife Romain. La  
France même , malgré toutes ses libertés de  
l'Eglise Gallicane , souffre que l'on appelle au  
Pape en dernier ressort dans les causes Ecclé-  
siastiques.

Si l'on veut dissoudre un mariage , épouser  
sa cousine ou sa niece , se faire relever de ses  
vœux , c'est encore à Rome , & non à son  
Evêque qu'on s'adresse ; les graces y sont  
taxées , & les particuliers de tous les Etats y  
achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages , regardés par beaucoup de  
personnes comme la suite des plus grands  
abus , & par d'autres comme les restes des  
droits les plus sacrés , sont toujours soutenus  
avec art. Rome ménage son crédit avec au-  
tant de politique , que la République Ro-  
maine en mit à conquérir la moitié du Monde  
connu.

Jamais Cour ne fut mieux se conduire , se-  
lon les hommes & selon les tems. Les Papes  
sont presque toujours des Italiens , blanchis  
dans les affaires , sans passion qui les aveu-  
glent ; leur Conseil est composé de Cardinaux ,  
qui leur ressemblent , & qui sont tous ani-  
més du même esprit. De ce Conseil émanent



des ordres , qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique ; il embrasse en ce sens l'Univers , & on peut dire ce que disait autrefois un étranger du Sénat de Rome : *J'ai vu un Consistoire de Rois*. La plupart de nos Ecrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette Cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sais si une autre Nation eût pû conserver si longtems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues : toute autre Cour les eût peut-être perdues , ou par sa fierté , ou par sa mollesse , ou par sa lenteur , ou par sa vivacité ; mais Rome employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse , a conservé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On la vit rampante sous *Charles-Quint* , terrible au Roi de France *Henri III* , ennemie & amie tour à tour de *Henri IV* , adroite avec *Louis XIII* , opposée ouvertement à *Louis XIV*. dans le tems qu'il fut à craindre , & souvent ennemie secrète des Empereurs , dont elle se défiait plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits , beaucoup de prétentions , de la politique , & de la patience , voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance , qui six siècles auparavant avait voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la Tiare.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les Papes furent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur , de créer & de donner des Royaumes. Mais le Roi d'Espagne , possesseur de cet Etat , ne



— laissait à la Cour Romaine que l'honneur  
 CH. II. & le danger d'avoir un Vassal trop puissant.

Au reste, l'état du Pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par la petite guerre dont j'ai parlé, entre les Cardinaux *Barberin*, neveux du Pape *Urbain VIII*, & le Duc de Parme.

### DU RESTE DE L'ITALIE.

Les autres Provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les Turcs & l'Empereur; elle défendait à peine ses Etats de Terre-ferme, des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du Grand-Seigneur. Ce n'était plus cette Venise autrefois la Maîtresse du Commerce du Monde, qui cent cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de Rois. La sagesse de son Gouvernement subsistait; mais son grand Commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force, & la ville de Venise était, par sa situation, incapable d'être domptée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance, sous le Gouvernement des *Médicis*; les Lettres, les Arts, & la politesse, que les *Médicis* avaient fait naître, florissaient encore. La Toscane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grece.

La Savoye déchirée par une guerre civile, & par les troupes Françaises & Espagnoles, s'était enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaiblissement de la Puissance Autrichienne.



Les Suisses conservaient , comme aujourd'hui , leur liberté , sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux ; ils étaient pauvres ; ils ignoraient les Sciences & tous les Arts que le luxe a fait naître ; mais ils étaient sages & heureux.

CH. I.

## DES ETATS DU NORD.

Les Nations du Nord de l'Europe , la Pologne , la Suède , le Danemarck , la Moscovie , étaient , comme les autres Puissances , toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voyait comme aujourd'hui , dans la Pologne , les mœurs & le Gouvernement des Goths & des Francs , un Roi électif , des Nobles partageans sa puissance , un peuple esclave , une faible Infanterie , une Cavalerie composée de Nobles , point de Villes fortifiées , presque point de commerce. Ces Peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois , ou par les Moscovites , & tantôt par les Turcs. Les Suédois , Nation plus libre encore par sa constitution , qui admet les payfans même dans les Etats-Généraux , mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne , furent victorieux presque par-tout. Le Danemarck , autrefois formidable à la Suède , ne l'était plus à personne ; & sa véritable grandeur n'a commencé que sous ses deux Rois *Frédéric III* & *Frédéric IV*. La Moscovie n'était encore que barbare.



Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient été sous les *Selims*, les *Mahomets*, & les *Solimans* : la mollesse corrompait le Serrail, sans en bannir la cruauté. Les Sultans paroissaient les plus despotiques de tous les Souverains, & étoient en même-tems les moins assurés de leur Trône & de leur vie. *Osman* & *Ibrahim*, venaient de mourir par le cordeau. *Mustapha* avait été deux fois déposé. L'Empire Turc ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les Persans; mais quand les Persans le laissaient respirer, & que les révolutions du Serrail étaient finies, cet Empire redevenait formidable à la Chrétienté; car depuis l'embouchure du Boristhene jusqu'aux Etats de Venise, on voyait la Moscovie, la Hongrie, la Grece, les Isles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs : & dès l'an 1644, ils faisaient constamment cette guerre de Candie si funeste aux Chrétiens. Telles étaient la situation, les forces & l'intérêt des principales Nations Européennes, vers le tems de la mort du Roi de France *Louis XIII.*

## SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suède, à la Hollande, à la Savoye, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres Peuples demeurés dans l'inaction, soutenait contre l'Empire & l'Espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la Maison d'Autriche. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis



puis tant de siècles entre les Princes Chrétiens , dans lesquelles des millions d'hommes CH. II sont sacrifiés, & des Provinces ravagées , pour obtenir enfin quelques petites Villes frontières, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de *Louis XIII* avaient pris le Roussillon ; les Catalans venaient de se donner à la France , protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs Rois; mais ces succès n'avaient pas empêché que les ennemis n'eussent pris Corbie en 1637, & ne fussent venus jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le Cardinal de *Richelieu*, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la Puissance Autrichienne , avait été réduit à taxer les portes cochères de Paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre , & pour repousser les ennemis des portes de la Capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemands, & n'en avaient pas moins essuyé.

#### FORCES DE LA FRANCE APRÈS LA MORT DE LOUIS XIII. ET MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des Généraux illustres , tels qu'un *Gustave-Adolphe* , un *Valstein* , un Duc de *Veimar* , *Piccolomini* , *Jean de Vert* , le Maréchal de *Guébriant* , les Princes d'*Orange* , le Comte d'*Harcourt*. Des Ministres d'Etat ne s'étaient pas moins signalés. Le Chancelier *Oxenstiern*, le Comte Duc d'*Olivarès*, mais sur-tout le Cardinal de



**CH. II.** *Richelieu*, avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de guerre célèbres : la Politique & les Armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme : il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vu faire du tems de *Louis XIV* ; les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun Général, depuis le siège de Metz par *Charles-Quint*, ne s'était vu à la tête de cinquante mille hommes : on assiégeait & on défendait les Places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage ; on se servait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il restait encore, des anciennes Loix des Nations, celle de déclarer la guerre par un Héraut. *Louis XIII* fut le dernier qui observa cette coutume : il envoya un Héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Espagne en 1635. Vous savez que rien n'était plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de Savoie, *Richelieu*, *la Valette*, *Sourdis* Archevêque de Bordeaux, avaient endossé la cuirasse & fait la guerre eux-mêmes. Un Evêque de Mendes avait été souvent Intendant d'armée. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le Pape *Urbain*



*VIII* fâché contre la France , fit dire au Cardinal de *la Valette* , qu'il le dépouillerait du CH. II. Cardinalat , s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la France , il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs , non moins Ministres de paix que les Ecclésiastiques , ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des Puissances alliées , auprès desquelles ils étaient employés. *Charnacé* , Envoyé de France en Hollande , y commandoit un Régiment en 1637. & depuis même , l'Ambassadeur *d'Estrade* fut Colonel à leur service.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes effectifs sur pied. La Marine anéantie depuis des siècles , rétablie un peu par le Cardinal de *Richelieu* , fut ruinée sous *Mazarin*. *Louis XIII* n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent était à vingt-six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt-cinq millions de ce tems , où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres & demie ; valeur numéraire exorbitante , & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le Commerce , généralement répandu aujourd'hui , était en très-peu de mains ; la police du Royaume était entièrement négligée , preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le Cardinal de *Richelieu* , occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'Etat , avait commencé à rendre la France formida-



ble au dehors , sans avoir encore pu la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés , ni gardés ; les brigands les infestaient , les rues de Paris , étroites , mal pavées , & couvertes d'immondices dégoûtantes , étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du Parlement , que le Guet de cette Ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés , & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de *François II* la France avait été toujours ou déchirée par des guerres civiles ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une manière paisible & volontaire. Les Seigneurs avaient été élevés dans les conspirations ; c'était l'Art de la Cour , comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la Cour jusqu'aux moindres Villes , & possédait toutes les Communautés du Royaume : on se disputait tout , parce qu'il n'y avait rien de réglé : il n'y avait pas jusqu'aux Paroisses de Paris qui n'en vinssent aux mains ; les Processions se battaient les unes contre les autres , pour l'honneur de leurs Bannières. On avait vu souvent les Chanoines de Notre-Dame aux prises avec ceux de la sainte-Chapelle ; le Parlement & la Chambre des Comptes s'étaient battus pour le pas dans l'Eglise de Notre-Dame , le jour que *Louis XIII* mit son Royaume sous la protection de la Vierge *Marie*.

Presque toutes les Communautés du Royau-



me étaient armées ; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duel. Cette barbarie Gothique , autorisée autrefois par les Rois même , & devenue le caractère de la Nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangères , à dépeupler le pays. Ce n'est pas trop dire , que dans le cours de vingt années , dont dix avaient été troublées par la guerre , il était mort plus de Gentilshommes Français de la main des Français même , que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les Arts & les Sciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la Nation Française était plongée dans l'ignorance , sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les Astrologues , & on y croyait. Tous les Mémoires de ce tems-là , à commencer par l'Histoire du Président *de Thou* , sont remplis de prédictions. Le grave & sévère Duc de *Sully* rapporte sérieusement celles qui furent faites à *Henri IV.* Cette crédulité , la marque la plus infailible de l'ignorance , était si accréditée , qu'on eut soin de tenir un Astrologue près de la chambre de la Reine *Anne d'Autriche* , au moment de la naissance de *Louis XIV.*

Ce que l'on croira à peine , & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé *Vittorio Siri* , Auteur contemporain , très-instruit , c'est que *Louis XIII* eut dès son enfance le surnom de



— *Juste*, parce qu'il était né sous le Signe de la Balance.

CH. II.

La même faiblesse, qui mettait en vogue cette chimere absurde de l'Astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions, & aux sortilèges : on en faisait un point de Religion ; l'on ne voyait que des Prêtres qui conjuraient des Démons. Les Tribunaux, composés de Magistrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des Sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de *Richelieu*, la mort de ce fameux Curé de Loudun, *Urbain Grandier*, condamné au feu comme Magicien par une Commission du Conseil. On s'indigne, que le Ministre & les Juges aient eu la faiblesse de croire aux Diables de Loudun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité, que la Maréchale d'*Ancre* fut brûlée en place de Greve comme Sorcière.

On voit encore dans une copie de quelques registres du Châtelet, un procès commencé en 1601. au sujet d'un cheval, qu'un maître industrieux avait dressé à peu près de la manière dont nous avons vu des exemples à la Foire ; on voulait faire brûler & le maître & le cheval.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siècle qui précéda celui de *Louis XIV.*

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'Etat, fomentait chez les plus honnêtes



gens des pratiques superstitieuses, qui deshonoraient la Religion. Les Calvinistes, confondant avec le Culte raisonnable des Catholiques les abus qu'on faisait de ce Culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils opposaient à nos superstitions populaires, souvent remplis de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de presque tous les Réformateurs : ainsi l'esprit de parti déchirait & avilissait la France ; & l'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette Nation si célèbre & si aimable, était absolument inconnu. Point de Maison où les gens de mérite s'assemblaient pour se communiquer leurs lumières ; point d'Académies, point de Théâtres réguliers. Enfin, les Mœurs, les Loix, les Arts, la Société, la Religion, la Paix & la Guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle qu'on appelle le *Siecle de Louis XIV.*

## CHAPITRE TROISIEME.

### MINORITÉ

#### DE LOUIS XIV.

*Victoires des Français sous le grand Condé,  
alors Duc d'Enghien.*

LE Cardinal de *Richelieu*, & *Louis XIII* venaient de mourir, l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux Fran-



**CH. III.** çais , alors très-inquiets , de l'aversion pour le nom seul du Ministère , & peu de respect pour le Trône. *Louis XIII* par son Testament établissait un Conseil de Régence. Ce Monarque , mal obéi pendant sa vie , se flatte de l'être mieux après sa mort ; mais la première démarche de sa veuve *Anne d'Autriche* fut de faire annuler les volontés de son mari , par un arrêt du Parlement de Paris. Ce Corps , long-tems opposé à la Cour, & qui avait à peine conservé sous *Louis* la liberté de faire des remontrances , cassa le testament de son Roi , avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen. \* *Anne d'Autriche* s'adressa à cette Compagnie , pour avoir la Régence illimitée , parce que *Marie de Médicis* s'était servie du même Tribunal après la mort de *Henri IV* ; & *Marie de Médicis* avait donné cet exemple , parce que toute autre voie eût été longue & incertaine ; que le Parlement entouré de ses gardes , ne pouvait résister à ses volontés , & qu'un arrêt rendu au Parlement & par les Pairs , semblait assurer un droit incontestable.

L'usage qui donne la Régence aux meres des Rois , parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la Couronne. Le Parle-

\* *Riencourt* , dans son histoire de *Louis XIV* dit que le Testament de *Louis XIII* fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet Ecrivain , c'est qu'en effet *Louis XIII* avait déclaré la Reine Régente , ce qui fut confirmé : mais il avait limité son autorité , ce qui fut cassé.



ment de Paris ayant décidé deux fois cette question , c'est-à-dire , ayant seul déclaré par des arrêts ce droit des meres , parut en effet avoir donné la Régence : il se regarda , non sans quelque vraisemblance , comme le tuteur des Rois , & chaque Conseiller crut être une partie de la Souveraineté. Par le même arrêt *Gaston* Duc d'Orléans , frere du Roi , eut le vain titre de Lieutenant - Général du Royaume sous la Régente absolue. CH. III.

*Anne d'Autriche* fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Espagne *Philippe IV* son frere , qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément , pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'Espagne , pas même la Navarre , qui aurait dû être le patrimoine des Rois de France. On se battait depuis 1635 , parce que le Cardinal de *Richelieu* l'avait voulu , & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'Empereur avec la Suède , & avec le Duc *Bernard de Saxe-Weimar* , l'un de ces Généraux que les Italiens nommaient *Condottieri* , c'est-à-dire , qui vendaient leurs troupes. Il attaquait aussi la Branche Autrichienne - Espagnole dans ces dix Provinces que nous apellons en général du nom de Flandre ; & il avait partagé avec les Hollandais alors nos Alliés , cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre ; les troupes Espagnoles sortirent des frontieres du Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes ; sous la conduite d'un vieux



**CH. III.** Général expérimenté, nommé *Don Francisco de Melos*. Ils vinrent ravager les frontières de la Champagne ; ils attaquèrent Rocroi , & ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris , comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de *Louis XIII*, la faiblesse d'une minorité relevaient leurs espérances , & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre , commandée par un jeune homme de vingt-un ans , leur espérance se changea en sécurité.

Bataille  
de Ro-  
croi.

Ce jeune homme sans expérience , qu'ils méprisaient , était *Louis de Bourbon* , alors Duc d'*Enghien* , connu depuis sous le nom du *Grand Condé*. La plupart des grands Capitaines sont devenus tels par degrés. Ce Prince était né Général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suédois *Torsten*son , qui eussent eu à vingt ans ce génie , qui peut se passer de l'expérience.

Le Duc d'*Enghien* avait reçu , avec la nouvelle de la mort de *Louis XIII* , l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le Maréchal de l'*Hôpital* , qui lui avait été donné pour le conseiller & pour le conduire , secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour ; il ne confia son dessein qu'à *Gaston* Maréchal de Camp , digne d'être consulté par lui ; ils forcèrent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 Mai  
1643

On remarque que le Prince ayant tout réglé le soir , veille de la bataille , s'endormit fi-



profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'*Alexandre*. CH. III.

Il est naturel qu'un jeune homme , épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour , tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi , qu'un génie fait pour la guerre , agissant sans inquiétude , laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même , par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger & la ressource , par son activité exempte de trouble , qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la Cavalerie attaqua cette Infanterie Espagnole jusques-là invincible , aussi forte , aussi ferrée que la Phalange ancienne si estimée , & qui s'ouvrait avec une agilité que la Phalange n'avait pas , pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le Prince l'entoura , & l'attaqua trois fois. A peine victorieux , il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols se jetaient à ses genoux , pour trouver auprès de lui un asyle contre la fureur du soldat vainqueur. Le Duc d'*Enghien* eut autant de soin de les épargner , qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux Comte de *Fuentes* , qui commandait cette Infanterie Espagnole , mourut percé de coups. *Condé* en l'apprenant , dit qu'il voudrait être mort comme lui , s'il n'avait pas vaincu.

Le respect qu'on avait en Europe pour les armées Espagnoles se tourna du côté des armées Françaises , qui n'avaient point depuis



CH. III. cent ans gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan , disputée plutôt que gagnée par *François Ier* contre les Suisses , avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes , autant que des troupes Françaises. Les journées de Pavie & de St. Quentin étaient encore des époques fatales à la réputation de la France. *Henri IV* avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre Nation. Sous *Louis XIII* le Maréchal de *Guébriant* avait eu de petits succès , mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles , qui ébranlent les Etats , & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes , n'avaient été données en ce tems que par *Gustave-Adolphe*.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Française , & de celle de *Condé* ; il fut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent résoudre le siege de Thionville , que le Cardinal de *Richelieu* n'avait pas osé hazarder ; & au retour de ses courriers tout était déjà préparé pour cette expédition.

Bataille  
de Fri-  
bourg.  
2 Août  
1643.

Le Prince de *Condé* passa à travers le pays ennemi , trompa la vigilance du Général *Beck* , & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le siege devant Cirq , & s'en rendre maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemands ; il le passa après eux ; il courut réparer les pertes & les défaites que les Français avaient essuyées sur ces frontieres après la mort du Maréchal de *Guébriant*. Il trouva Fribourg pris , & le Général *Merci* sous ses murs avec une armée.



supérieure encore à la sienne. *Condé* avait sous CH. III  
 lui deux Maréchaux de France, dont l'un était  
*Grammont*, & l'autre ce *Turenne*, fait Maré-  
 chal depuis peu de mois, après avoir servi  
 heureusement en Piémont contre les Espa-  
 gnols. Il jetait alors les fondemens de la gran-  
 de réputation qu'il eut depuis. Le Prince, avec  
 ces deux Généraux, attaqua le camp de *Merci*,  
 retranché sur deux éminences. Le combat re- 21 Août  
 commença trois fois, à trois jours différens. 1644.  
 On dit que le Duc d'*Enghien* jeta son bâton  
 de Commandement dans les retranchemens  
 des ennemis, & marcha pour le reprendre  
 l'épée à la main à la tête du Régiment de *Conti*.  
 Il fallait peut-être des actions aussi hardies  
 pour mener les troupes à des attaques si diffi-  
 ciles. Cette bataille de Fribourg, plus meur-  
 trière que décisive, fut la seconde victoire de  
 ce Prince. *Merci* décampa quatre jours après.  
 Philisbourg & Mayence rendus, furent la  
 preuve & le fruit de la victoire.

Le Duc d'*Enghien* retourne à Paris, reçoit  
 les acclamations du peuple, & demande des  
 récompenses à la Cour; il laisse son armée au  
 Maréchal de *Turenne*. Mais ce Général, tout 1645.  
 habile qu'il est déjà, est battu à Mariendal. 31 Avril  
 Le Prince revole à l'armée, reprend le com-  
 mandement, & joint à la gloire de comman-  
 der encore *Turenne*, celle de réparer sa dé-  
 faite. Il attaque *Merci* dans les plaines de Nor-  
 lingue. Il y gagne une bataille complète. Le  
 Maréchal de *Grammont* y est pris, mais le  
 Général *Glen*, qui commandait sous *Merci*,  
 est fait prisonnier, & *Merci* est au nombre des

Marien-  
dal.

Avril

1645.

Norlin-  
gue.3 Août  
1645.



**CH. III.** **—** morts. Ce Général regardé comme un des plus grands Capitaines , fut enterré près du champ de bataille ; & on grava sur sa tombe , *STA , VIATOR , HEROEM CALCAS : Arrête , voyageur , tu foules un Héros.*

**7 Octob. 1646.** Le nom du Duc d'*Enghien* éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite *Dunkerque* à la vue de l'armée Espagnole , & il fut le premier qui donna cette Place à la France.

**1647.** Tant de succès & de services , moins récompensés que suspects à la Cour , le faisaient craindre du Ministère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire , & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées ; il assiégea *Lérída* , & fut obligé de lever le siège. On l'accuse dans quelques livres , de fanfaronade , pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bientôt les affaires chancelantes forcerent la Cour de rappeler *Condé* en Flandres. L'Archiduc *Léopold* , frere de l'Empereur *Ferdinand III* assiégeait *Lens* en Artois. *Condé* rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui , les mena droit à l'Archiduc. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *Amis , souvenez-vous de Rocroi , de Fribourg & de Norlingue.*

**Bataille de Lens.** Cette bataille de *Lens* mit le comble à sa gloire. *Turenne* eut l'honneur dans cette journée d'aider puissamment le Prince de *Condé* ,



& de contribuer à une victoire qui pouvait CH. III.  
l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais si grand  
qu'en servant ainsi son émule.

Il dégagèa lui-même le Maréchal de *Gram-* 10 Août  
1648.  
*mont*, qui pliait avec l'aîle gauche ; il prit le  
Général *Beck*. L'Archiduc se sauva à peine  
avec le Comte de *Fuensaldagne*. Les Impé-  
riaux & les Espagnols, qui composaient cette  
armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de  
cent drapeaux, trente-huit pieces de canon ;  
ce qui était alors très-considérable. On leur  
fit cinq mille prisonniers, on leur tua trois  
mille hommes, le reste déserta, & l'Archiduc  
demeura sans armée.

Tandis que le Prince de *Condé* \* comptait  
ainsi les années de sa jeunesse par des victoi-  
res, & que le Duc d'Orléans, frere de *Louis*  
*XIII* avait aussi soutenu la réputation d'un  
fils de *Henri IV*, & celle de la France, par Juillet  
1644.  
Novemb.  
1644.  
la prise de *Gravelines*, par celle de *Courtrai*  
& de *Mardik*, le Vicomte de *Turenne* avait  
pris *Landau* ; il avait chassé les Espagnols de  
*Trèves* & rétabli l'Electeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de *La-*  
*vingen*, celle de *Sommerhausen*, & contrai-  
gnit le Duc de Baviere à sortir de ses Etats Novemb.  
1647.  
à l'âge de près de quatre-vingt ans. Le Comte  
de *Harcourt* prit *Balaguier*, & battit les Espa-  
gnols. Ils perdirent en Italie *Portolongone*. 1645.  
Vingt vaisseaux & vingt galeres de France,  
qui composaient presque toute la Marine ré-  
tablie par *Richelieu*, battirent la flotte Espa- 1646.  
gnole sur la côte d'Italie.

\* Son pere était mort en 1646.



CH. III.

— Ce n'était pas tout ; les armes Françaises avaient encore envahi la Lorraine sur le Duc *Charles IV*, Prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son Etat par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les Alliés de la France pressaient la Puissance Autrichienne au Midi & au Nord. Le Duc d'*Albuquerque*, Général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajoz. *Torstenson* défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire complète. Le Prince d'*Orange* à la tête des Hollandais, pénétra jusques dans le Brabant.

Mai  
1644.Mars  
1645.

Le der-  
nier Duc  
de Guise  
à Naples.  
1647.

Le Roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyait le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui, venait de se donner au Duc de *Guise*, dernier Prince de cette branche d'une Maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne, & de défendre Naples, sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la Maison d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, & secondées des succès de leurs Alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le Roi d'Espagne étaient presque sans Etats. Cependant cinq années de gloire à peine traversées par



quelques revers ; ne produisirent que très-peu CA. III.  
d'avantages réels , beaucoup de sang répandu, —  
& nulle révolution. S'il y en eut une à crain-  
dre , ce fut pour la France ; elle touchait à sa  
ruine au milieu de ces prospérités apparentes.

## CHAPITRE QUATRIEME.

### GUERRE CIVILE.

**L**A Reine *Anne d'Autriche* , Régente absolue , avait fait du Cardinal *Mazarin* , le maître de la France & le sien. Il avait sur elle cet empire , qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée , & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques Mémoires de ces tems-là , que la Reine ne donna sa confiance à *Mazarin* , qu'au défaut de *Potier* , Evêque de Beauvais , qu'elle avait d'abord choisi pour son Ministre. On peint cet Evêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était , & que la Reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme , pour ne pas effaroucher d'abord la Nation par le choix d'un second Cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire , c'est que *Potier* eût commencé son Ministère par déclarer aux Hollandais qu'il fallait qu'ils se fissent Catholiques , s'ils voulaient demeurer dans l'Alliance de la France.

*Mazarin*  
premier  
ministre.

*Potier*  
Evêque  
de Beau-  
vais.



**Ch. IV. ce.** Il aurait donc dû faire la même proposition aux Suédois. Presque tous les Historiens rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mémoires des Courtisans & des Frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces Mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puéril ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru. Il est très-vraisemblable que le Cardinal *Mazarin* était Ministre désigné depuis long-tems dans l'esprit de la Reine, & même du vivant de *Louis XIII.*

Il usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu long-tems avec un Ministre, pour peindre son caractère, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'était *Mazarin*, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que *Richelieu* avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. La Reine voulait faire aimer sa Régence & sa personne, de la Cour & des Peuples, & elle y réussissait. *Gaston*, Duc d'Orléans, frere de *Louis XIII.*, & le Prince de *Condé*, appuyaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'Etat.

Finan-  
ces, prin-  
cipe de  
tout.

Il fallait des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'Empereur. Les



finances en France étaient depuis la mort du **CH. IV.**  
 grand *Henri IV*, aussi mal administrées qu'en  
 Espagne & en Allemagne. La régie était un  
 cahos, l'ignorance extrême, le brigandage  
 au comble; mais ce brigandage ne s'étendait  
 pas sur des objets aussi considérables qu'au-  
 jourd'hui. L'Etat était huit fois moins endet-  
 té; on n'avait point des armées de deux cents  
 mille hommes à soudoyer, point de subsides  
 immenses à payer, point de guerre mariti-  
 me à soutenir. Les revenus de l'Etat mon-  
 taient dans les premières années de la Ré-  
 gence à près de soixante & quinze millions  
 de livres de ce tems. C'était assez s'il y avait  
 eu de l'économie dans le Ministère: mais en  
 1646 & 47, on eut besoin de nouveaux se-  
 cours. Le Surintendant était alors un payfan  
 Siennois nommé *Particelle Emeri*, dont l'a-  
 me était plus basse que la naissance, & dont  
 le faste & les débauches indignaient la Nation.  
 Cet homme inventait des ressources onéreu-  
 ses & ridicules. Il créa des Charges de Contrô-  
 leurs de fagots, de Jurés vendeurs de foin, de  
 Conseillers du Roi crieurs de vin; il vendait  
 des Lettres de Noblesse. Les rentes sur l'Hô-  
 tel de Ville de Paris ne se montaient alors  
 qu'à près d'onze millions. On retrancha quel-  
 ques quartiers aux rentiers; on augmenta les  
 droits d'entrée; on créa quelques Charges  
 de Maîtres des Requêtes; on retint environ  
 quatre-vingt mille écus de gages aux Ma-  
 gistrats.

Le Sur-  
 inten-  
 dant  
 Emeri.

Il est aisé de juger combien les esprits fu-  
 rent soulevés contre deux Italiens, venus tous

Murmures.



En. IV. deux en France fans fortune, enrichis aux dépens de la Nation, qui donnaient tant de prise fur eux. Le Parlement de Paris, les Maîtres des Requêtes, les autres Cours, les Rentiers s'ameuterent. En vain *Mazarin* ôta la Surintendance à son confident *Emeri*, & le relégua dans une de ses terres. On s'indignait encore que cet homme eut des terres en France, & on eut le Cardinal *Mazarin* en horreur, quoique dans ce tems-là même il consommât le grand ouvrage de la paix de Munster. Car il faut bien remarquer que ce fameux Traité & les barricades sont de la même année 1648.

Les guerres civiles commencerent à Paris comme elles avaient commencé à Londres, pour un peu d'argent:

1647.

Le Parlement de Paris en possession de vérifier les Edits de ces taxes, s'opposa vivement aux nouveaux Edits; il acquit la confiance des Peuples, par les contradictions dont il fatigua le Ministère.

Barricades.

26 Août.  
1648.

*Broussel*, Conseiller-Clerc de la Grand'-Chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite que d'ouvrir toujours les avis contre la Cour, ayant été arrêté, le peuple en montra plus de douleur que la mort d'un bon Roi n'entra jamais causée. On vit renouveler les Barricades de la Ligue; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre; il fut attisé par la main du Coadjuteur, depuis Cardinal de *Retz*: c'est le premier Evêque en France qui ait fait une guerre civile fans avoir la Religion pour pré-



texte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses Mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots ; il avait été, à l'âge de vingt-trois ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de *Richelieu* : il fut l'auteur des Barricades : il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le Parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la Cour, avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette Compagnie depuis long-tems était regardée bien différemment par la Cour & par le peuple. Si l'on en croyait la voix de tous les Ministres & de la Cour, le Parlement de Paris était une Cour de Justice, faite pour juger les causes des citoyens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des Rois ; il n'avait sur les autres Parlemens du Royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un ressort plus considérable ; il n'était la Cour des Pairs que parce que la Cour résidait à Paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres Corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait succédé à ces Parlemens qui représentaient autrefois la Nation Française ; mais il n'avait de ces anciennes Assemblées rien que le seul nom : & pour preuve incontestable, c'est qu'en ef-

Parle-  
ment de  
Paris.



— fet les Etats-Généraux étaient substitués à la  
CH. IV. place des Assemblées de la Nation ; & le Parlement de Paris ne ressembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois , qu'un Consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un Consul Romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une Compagnie d'hommes de Loi , qui tous pour avoir acheté leurs Offices de Robe , pensaient tenir la place des Conquérans des Gaules , & des Seigneurs des Fiefs de la Couronne. Ce Corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge nécessairement un premier Tribunal, toujours subsistant dans une Capitale. Il avait osé donner un Arrêt contre *Charles VII*, & le bannir du Royaume ; il avait commencé un procès criminel contre *Henri III* : il avait en tous les tems résisté , autant qu'il l'avait pû , à ses Souverains ; & dans cette minorité de *Louis XIV*, sous le plus doux des Gouvernemens, & sous la plus indulgente des Reines , il voulait faire la guerre civile à son Prince , à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre , qui tenait alors son Roi prisonnier , & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoyens de Paris , & tout ce qui tenait à la Robe , voyaient dans le Parlement un Corps auguste , qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable , qui n'aimait que le bien de l'Etat , & qui l'aimait au péril de sa fortune , qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des Favoris , qui



marchait d'un pas égal entre le Roi & le peu- CH. IV.  
ple ; & fans examiner l'origine de ses droits  
& de son pouvoir, on lui supposait les droits  
les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontes-  
table, quand on le voyait soutenir la cause du  
peuple contre des Ministres détestés : on l'ap-  
pellait *le Pere de l'Etat*, & on faisait peu de  
différence entre le droit qui donne la Couron-  
ne aux Rois, & celui qui donnait au Parle-  
ment le pouvoir de modérer les volontés des  
Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste  
était impossible à trouver ; car enfin il n'y  
avait de Loi bien reconnue, que celle de l'oc-  
casion & du tems. Sous un Gouvernement  
vigoureux le Parlement n'était rien : il était  
tout sous un Roi faible, & l'on pouvait lui  
appliquer ce que dit M. de *Guimené*, quand  
cette Compagnie se plaignit sous *Louis XIII*,  
d'avoir été précédée par les Députés de la  
Noblesse : *Messieurs, vous prendrez bien votre  
revanche dans la Minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a  
été écrit sur ces troubles, & copier des li-  
vres, pour remettre sous les yeux tant de dé-  
tails alors si chers & si importants, & aujour-  
d'hui presque oubliés : mais on doit dire ce  
qui caractérise l'esprit de la Nation, & moins  
ce qui appartient à toutes les guerres civiles, Le Parle-  
que ce qui distingue celle de la Fronde. ment &

Deux pouvoirs établis chez les hommes, l'Evêque  
uniquement pour le maintien de la paix ; un de Paris  
Archevêque & un Parlement de Paris ayant se déclara-  
commencé les troubles, le Peuple crut tous rent con-  
tre le  
Roi.



CH. IV. ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvait paraître en public sans être outragée : on ne l'appellait que *Dame Anne* ; & si l'on y ajoutait quelque titre , c'était un opprobre. Le Peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'Etat à son amitié pour *Mazarin* ; & ce qu'il y avait de plus insupportable , elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles , monumens de plaisanterie & de malignité , qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

6 Jan.  
vier  
1649.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans , son Ministre , le Duc d'Orléans frere de *Louis XIII* , le grand *Condé* lui-même , & alla à St. Germain ; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la Couronne. Le Roi manqua souvent du nécessaire. Les Pages de sa chambre furent congédiés , parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de *Louis XIV* , fille de *Henri le Grand* , femme du Roi d'Angleterre , réfugiée à Paris , y était réduite aux extrêmités de la pauvreté ; & sa fille , depuis mariée au frere de *Louis XIV* , restait au lit n'ayant pas de quoi se chauffer , sans que le peuple de Paris , enivré de ses fureurs , fit seulement attention aux afflictions de tant de Personnes Royales.

La Reine , les larmes aux yeux , pressa le Prince de *Condé* de servir de Protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroi , de Fribourg , de Lens , & de Norlingue , ne put démentir tant de services passés : il fut flatté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croyait ingrate ,



grate, contre la Fronde qui recherchait son CH. IV.  
appui. Le Parlement eut donc le grand Condé  
à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le Prince de *Conti*, frere du grand Condé, aussi jaloux de son aîné qu'incapable de l'égalier, le Duc de *Longueville*, le Duc de *Beaufort*, & le Duc de *Bouillon*, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur, & avides de nouveautés, se flattant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvements aveugles du Parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la Grand'-Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt Conseillers pourvus de Charges nouvelles, créées par le Cardinal de *Richelieu*. Leurs confreres, par une petitesse d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de *Richelieu* ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme Membres du Parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confreres.

La Grand'Chambre, les Enquêtes, les Re-  
quêtes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avaient tant crié contre des impôts faibles & nécessaires, & sur-tout contre l'augmentation du Tarif, laquelle n'allait qu'à deux cent mille livres, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la Patrie.

Le Parle-  
ment de  
Paris or-  
donne la  
guerre  
civile.

Il leve  
des trou-  
pes.



CH. IV. On leva douze mille hommes par arrêt du  
 — Parlement : chaque porte cochere fournit un  
 homme & un cheval. Cette Cavalerie fut ap-  
 pellée *la Cavalerie des portes cocheres*. Le  
 Coadjuteur avait un Régiment à lui , qu'on  
 nommait le *Régiment de Corinthe* , parce que  
 le Coadjuteur était Archevêque titulaire de  
 Corinthe.

Guerre  
 de la  
 Fronde ,  
 ridicule.

Sans les noms de Roi de France , de Grand  
*Condé* , de Capitale du Royaume, cette guerre  
 de la Fronde eût été aussi ridicule que celle  
 des *Barberins* ; on ne savoit pourquoi on  
 était en armes. Le Prince de *Condé* assiégea  
 cinq cens mille bourgeois avec huit mille sol-  
 dats. Les Parisiens portaient en campagne or-  
 nés de plumes & de rubans ; leurs évolutions  
 étaient le sujet de plaisanterie des gens du mé-  
 tier. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux  
 cens hommes de l'armée Royale. Tout se tour-  
 nait en raillerie ; le Régiment de *Corinthe*  
 ayant été battu par un petit parti , on appella  
 cet échec , *la premiere aux Corinthiens*.

Ces vingt Conseillers , qui avaient fourni  
 chacun quinze mille livres , n'eurent d'autres  
 honneurs , que d'être appelés les *Quinze-  
 vingt*.

Le Duc de *Beaufort-Vendôme* , petit-fils de  
*Henri IV* , l'idole du peuple & l'instrument  
 dont on se servit pour le soulever , Prince po-  
 pulaire , mais d'un esprit borné , était publi-  
 quement l'objet des railleries de la Cour & de  
 la Fronde même. On ne parlait jamais de lui ,  
 que sous le nom de *Roi des halles*.

La Duchesse de *Némours* rapporte dans ses



Mémoires , que le Prince de *Condé* presenta CH. IV.  
à la Reine un petit Nain bossu armé de pied en  
cap. » Voilà , dit-il , le Généralissime de l'ar-  
mée Parisienne. » Il voulait par-là désigner  
son frere le Prince de *Conti* , qui était en effet  
bossu , & que les Parisiens avaient choisi pour  
leur Général. Cependant ce même *Condé* fut  
ensuite Général des mêmes troupes : & Ma-  
dame de *Némours* ajoute qu'il disait que toute  
cette guerre ne méritait d'être écrite qu'en  
vers burlesques.

Les troupes Parisiennes , qui sortaient de  
Paris & qui revenaient toujours battues, étaient  
reçues avec des huées & des éclats de rire.  
On ne réparait tous ces petits échecs que par  
des couplets & des épigrammes. Les cabarets,  
& les autres maisons de débauche étaient les  
tentes où l'on tenait les Conseils de guerre ,  
au milieu des plaisanteries , des chansons , &  
de la gayeté la plus dissolue. La licence était  
si effrenée , qu'une nuit les principaux Offi-  
ciers de la Fronde , ayant rencontré le St. Sa-  
crement qu'on portait dans les rues à un hom-  
me qu'on soupçonnait d'être *Mazarin* , re-  
conduisirent les Prêtres à coups de plat-d'é-  
pée.

Folies &  
débau-  
ches.

Enfin on vit le Coadjuteur , Archevêque de  
Paris , venir prendre séance au Parlement avec  
un poignard dans sa poche , dont on aperce-  
vait la poignée , & on criait : *Voilà le Bré-  
viaire de notre Archevêque.*

L'Arche-  
vêque va  
au Parle-  
ment ar-  
mé d'un  
poi-  
gnard.

Au milieu de tous ces troubles , la Noblesse  
s'assembla en Corps aux Augustins , nomma  
des Syndics , tint publiquement des séances



CH. IV. réglées. On eût cru que c'était pour réformer la France, & pour assembler les Etats-Généraux; c'était pour un tabouret que la Reine avait accordé à Madame *de Pons*; peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus sensible de la légèreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

Diffé-  
rence  
entre les  
guerres  
civiles  
de Fran-  
ce &  
d'Angle-  
terre.

9 Février  
1649.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisément en même tems, servent bien à faire voir les caractères des deux Nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée: ils donnaient de sanglantes batailles; le fer décidait tout; les échaffauts étaient dressés pour les vaincus; leur Roi pris en combattant fut amené devant une Cour de Justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de Justice, que si on avait condamné un citoyen criminel; sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fût ressentie un moment des calamités attachées aux Guerres Civiles.

Les Français au contraire se précipitaient dans les séditions, par caprice & en riant; les femmes étaient à la tête des factions; l'amour faisait & rompait les cabales. La Duchesse de *Longueville* engagea *Turenne*, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le Roi. *Turenne* n'y réussit pas: il quitta en fugitif l'armée dont il était Général, pour plaire à une fem-



me qui se mocquait de sa passion : il devint de CH. IV;  
 Général du Roi de France , Lieutenant de  
*Don Estevan de Gamarre* , avec lequel il fut  
 battu à Retel par le Maréchal *du Plessis-Pras-*  
*lin*. On connaît ce billet du Maréchal *d'Ho-*  
*quincourt* à la Duchesse de *Montbazou* : *Pe-*  
*ronne est à la belle des belles*. On fait ces vers  
 du Duc de *Roche-foucault* pour la Duchesse  
 de *Longueville* , lorsqu'il reçut au combat de  
 St. Antoine un coup de mousquet , qui lui fit  
 perdre quelque tems la vue.

*Pour mériter son cœur , pour plaire à ses beaux yeux ,*  
*J'ai fait la guerre aux Rois ; je l'aurais faite aux Dieux.*

La guerre finit & recommença à plusieurs Factions  
 reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât aussi ri-  
 souvent de parti. Le Prince de *Condé* , ayant dicules  
 ramené dans Paris la Cour triomphante , se que la  
 livra au plaisir de la mépriser après l'avoir dé- guerre.  
 fendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât  
 des récompenses proportionnées à sa gloire &  
 à ses services , il fut le premier à tourner *Ma-*  
*zarin* en ridicule , à braver la Reine , & à in-  
 sulter le Gouvernement qu'il dédaignait. Il  
 écrivit , à ce qu'on prétend , au Cardinal ,  
 à *l'Illustrissimo Signor Faquino*. Il lui dit un  
 jour , *Adieu Mars*. Il encouragea un Marquis  
 de *Jarsai* à faire une déclaration d'amour à la  
 Reine , & trouva mauvais qu'elle osât s'en  
 offenser. Il se ligua avec le Prince de *Conti* son  
 frere , & le Duc de *Longueville* , qui aban-  
 donnèrent le parti de la Fronde. On avait ap-  
 pellé la cabale du Duc de *Beaufort* au com-  
 mencement de la Régence , celle des impor-



CH. IV. *tans* ; on appelait celle de *Condé*, le parti  
 — des *petits-mâtres*, parce qu'ils voulaient être  
 les Maîtres de l'Etat. Il n'est resté de tous  
 ces troubles d'autres traces que ce nom de  
*petit-mâitre*, qu'on applique aujourd'hui à la  
 jeunesse avantageuse & mal élevée, & le  
 nom de *Frondeurs* qu'on donne aux censeurs  
 du Gouvernement.

Le 18  
 Janvier  
 1650.

Le Coadjuteur, qui s'était déclaré l'impla-  
 cable ennemi du Ministère, se réunit secrète-  
 ment avec la Cour, pour avoir un chapeau  
 de Cardinal, & il sacrifia le Prince de *Condé*  
 au ressentiment du Ministre. Enfin, ce Prin-  
 ce, qui avait défendu l'Etat contre les enne-  
 mis, & la Cour contre les révoltés, *Condé*  
 couvert de gloire, s'étant toujours conduit  
 en Héros, & jamais en homme habile, se  
 vit arrêté prisonnier avec le Prince de *Conti*  
 & le Duc de *Longueville*. Il eût pû gouver-  
 ner l'Etat, s'il avait seulement voulu plaire ;  
 mais il se contentait d'être admiré. Le peuple  
 de Paris, qui avait fait des barricades pour  
 un Conseiller-Clerc presque imbécille, fit des  
 feux de joye lorsqu'on mena au donjon de  
 Vincennes le Défenseur & le Héros de la  
 France.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui  
 avaient vendu le grand *Condé* & les Princes  
 à la vengeance timide de *Mazarin*, forcé-  
 rent la Reine à ouvrir leurs prisons & à chas-  
 ser du Royaume son Premier Ministre. *Con-*  
*dé* revint aux acclamations de ce même peu-  
 ple qui l'avait tant haï. Sa présence renouvel-  
 la les cabales & les dissensions.



Le Royaume resta dans cette combustion CH. IV.  
 encore quelques années. Le Gouvernement  
 ne prit presque jamais que des partis faibles &  
 incertains : il semblait devoir succomber :  
 mais les révoltés furent toujours désunis , &  
 c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur ,  
 tantôt ami , tantôt ennemi du Prince de *Con-*  
*dé* , suscita contre lui une partie du Parlement  
 & du peuple : il osa en même-tems servir la  
 Reine en tenant tête à ce Prince , & l'outra-  
 ger en la forçant d'éloigner le Cardinal *Ma-*  
*zarin* , qui se retira à Cologne. La Reine ,  
 par une contradiction trop ordinaire aux Gou-  
 vernemens faibles , fut obligée de recevoir à  
 la fois ses services & ses offenses , & de nom-  
 mer au Cardinalat ce même Coadjuteur ,  
 l'auteur des barricades , qui avait contraint la  
 Famille Royale à sortir de la Capitale & à  
 l'assiéger.

---

## CHAPITRE CINQUIEME.

### S U I T E

## DE LA GUERRE CIVILE,

### JUSQU'A LA FIN

## DE LA REBELLION EN M. DC. LIV.

**E**Nfin le Prince de *Condé* se résolut à une  
 guerre , qu'il eût dû commencer du tems  
 de la Fronde , s'il avait voulu être le Maître

LeGrand  
 Condé  
 fait la  
 guerre  
 civile.



CH. V.

de l'Etat , ou qu'il n'aurait dû jamais faire , s'il avait été Citoyen. Il part de Paris ; il va soulever la Guienne , le Poitou & l'Anjou , & mendier contre la France le secours des Espagnols , dont il avait été le fleau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems , & le déreglement qui déterminoit toutes les démarches , que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoya un courier de Paris , avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courier se trompa ; & au lieu d'aller à Angerville , où était le Prince , il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. *Condé* dit que s'il l'avait reçue plutôt , il aurait accepté les propositions de paix ; mais que puisqu'il était déjà assez loin de Paris , ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi la méprise d'un courier , & le pur caprice de ce Prince replongerent la France dans la Guerre Civile.

Mazarin  
rentre  
dans le  
Royaume.  
Décem.  
1651.

Alors le Cardinal *Mazarin* , qui du fond de son exil à Cologne avait gouverné la Cour , entra dans le Royaume , moins en Ministre qui revenait reprendre son poste , qu'en Souverain qui se remettait en possession de ses Etats : il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens , c'est-à-dire , avec l'argent du Royaume qu'il s'était approprié.

Il vient  
avec une  
armée  
levée à  
ses frais.

On fait dire au Roi dans une déclaration de ce tems-là , que le Cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent : ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à



La première sortie du Royaume, *Mazarin* s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au Maréchal *d'Hoquincourt*. Tous les Officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la couleur des livrées du Cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe. La blanche était celle du Roi ; l'isabelle , celle du Prince de *Condé*. Il était étonnant que ce *Mazarin* , qui avait jusques alors affecté tant de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de son Maître ; mais il ne put résister à cette vanité. C'était précisément ce qu'avait fait le Maréchal d'*Ancre* , & ce qui contribua beaucoup à sa perte. La même témérité réussit au Cardinal *Mazarin*. La Reine l'approuva. Le Roi, déjà majeur , & son frere , allerent au-devant de lui.

Aux premières nouvelles de son retour , *Gaston* d'Orléans, frere de *Louis XIII*, qui avait demandé l'éloignement du Cardinal, leva des troupes dans Paris , sans savoir à quoi elles seraient employées. Le Parlement renouvela ses arrêts ; il proscrivit *Mazarin* , & mit sa tête à prix. Il falut chercher dans les registres , quel était le prix d'une tête ennemie du Royaume. On trouva que sous *Charles IX* on avait promis par arrêt cinquante mille écus à celui qui représenterait l'Amiral *Coligni* mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en regle , en mettant ce même prix à l'affassinat d'un Cardinal Premier Ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante mille écus , qui après

Le Parlement met sa tête à prix.



**CH. V.** tout n'eussent point été payés. Chez une autre nation & dans une autre tems, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les *Blots* & les *Marigny*, beaux esprits qui portaient la gayeté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant pour qui couperait le nez au Cardinal, tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le Cardinal, de son côté, n'employait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les Chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux ; car ce n'était pas une guerre de Religion.

**Décem. 1651.** L'esprit de vertige qui régnait en ce tems, posséda si bien tout le Corps du Parlement de Paris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devaient se transporter sur la frontière, pour informer contre l'armée du Cardinal *Mazarin*, c'est-à-dire, contre l'armée Royale.

Deux Conseillers furent assez imprudens, pour aller avec quelques payfans faire rompre les ponts par où le Cardinal devait passer : l'un d'eux fut fait prisonnier par les troupes du Roi, relâché avec indulgence, & moqué de tous les partis.



Précisément dans le tems que cette Com-  
 pagnie s'abandonnait à ces extrémités contre  
 le Ministre du Roi, elle déclarait criminel de  
 Leze-Majesté le Prince de *Condé*, qui n'é-  
 tait armé que contre ce Ministre; & par un  
 renversement d'esprit, que toutes les démar-  
 ches précédentes rendent croyable, elle or-  
 donna que les nouvelles troupes de *Gaston*  
 Duc d'Orléans marcheraient contre *Mazarin*;  
 & elle défendit en même tems qu'on prit  
 aucuns deniers dans les recettes publiques  
 pour les soudoyer.

CH. V.

Le Par-  
 lement  
 condam-  
 ne le  
 Prince  
 de Con-  
 dé, &  
 fait la  
 guerre  
 au Roi.

On ne pouvait attendre autre chose d'une  
 Compagnie de Magistrats, qui jettée hors de  
 sa sphere, & ne connaissant ni ses droits, ni  
 son pouvoir réel, ni les affaires politiques,  
 ni la guerre, s'assemblant & décidant en tu-  
 multe, prenait des partis auxquels elle n'a-  
 vait pas pensé le jour d'auparavant, & dont  
 elle-même s'étonnait ensuite.

Le Parlement de Bordeaux servait alors le  
 Prince de *Condé*; mais il tint une conduite  
 plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de  
 la Cour, il était moins agité par des factions  
 opposées. Des objets plus considérables inté-  
 ressaient toute la France.

*Condé*, ligué avec les Espagnols, était en  
 campagne contre le Roi, & *Turenne* ayant  
 quitté ces mêmes Espagnols, avec lesquels il  
 avait été battu à Retel, venait de faire sa paix  
 avec la Cour, & commandait l'armée Royale.  
 L'épuisement des finances ne permettait ni à  
 l'un ni à l'autre des deux partis d'avoir de  
 grandes armées; mais de petites ne décidaient



CH. V. pas au moins du fort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes ; il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un Trône ou l'affermir.

Louis  
XIV fuit  
dans son  
Royaume.

*Louis XIV* élevé dans l'adversité, allait avec sa mere, son frere, & le Cardinal *Mazarin*, de Province en Province, n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six mille hommes, les uns envoyés d'Espagne, les autres levés par les artisans du Prince de *Condé*, le poursuivaient au cœur de son Royaume.

Le Prince de *Condé* courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & grossissait partout son parti.

Condé  
bat l'ar-  
mée du  
Roi, &  
Turenne  
à sauve.

Toute l'espérance de la Cour était dans le Maréchal de *Turenne*. L'armée Royale se trouva auprès de Gien sur la Loire. Celle du Prince de *Condé* était à quelques lieues sous les ordres du Duc de *Némours* & du Duc de *Beaufort*. Les divisions de ces deux Généraux allaient être funestes au parti du Prince. Le Duc de *Beaufort* était incapable du moindre commandement. Le Duc de *Némours* passait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand *Condé* était à cent lieues de-là, & se croyaient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les



grandes Gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le Prince de *Condé* lui-même , qui venait d'Agen à travers mille aventures , & toujours déguisé , se mettre à la tête de son armée. CH. V.

Sa présence faisait beaucoup , & cette arrivée imprévue encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré , transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies , & de les exécuter avec non moins de conduite que de promptitude.

L'Armée Royale était séparée en deux corps. *Condé* fondit sur celui qui était à Blenau, commandé par le Maréchal d'*Hoquincourt* ; & ce corps fut dissipé en même tems qu'attaqué. *Turenne* n'en put être averti. Le Cardinal *Mazarin* , effrayé , courut à Gien au milieu de la nuit , réveiller le Roi qui dormait , pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut consternée ; on proposa de sauver le Roi par la fuite , & de le conduire secrètement à Bourges. Le Prince de *Condé* victorieux , approchait de Gien ; la désolation & la crainte augmentaient. *Turenne* par sa fermeté rassura les esprits , & sauva la Cour par son habileté : il fit , avec le peu qui lui restait de troupes , des mouvemens si heureux , profita si bien du terrain & du tems , qu'il empêcha *Condé* de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider , lequel avait acquis plus d'honneur , ou de *Condé* victorieux , ou de *Turenne*. Avril 1652.



CH. V. — qui lui avait arraché le fruit de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau , si long-tems célèbre en France , il n'y avait pas eu quatre cens hommes de tués ; mais le Prince de *Condé* n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la Famille Royale, & d'avoir entre ses mains son ennemi , le Cardinal *Mazarin*. On ne pouvait gueres voir un plus petit combat , de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

On mar-  
che vers  
Paris.

*Condé* , qui ne se flattait pas de surprendre *Turenne* , comme il avait surpris d'*Hoquincourt* , fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire , & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on exagérait encore toutes les circonstances , la haine qu'on portait à *Mazarin* , le nom & la présence du grand *Condé* , semblaient d'abord le rendre Maître absolu de la Capitale. Mais dans le fond , tous les esprits étaient divisés ; chaque parti était subdivisé en factions , comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur devenu Cardinal de *Retz* , raccommode en apparence avec la Cour , qui le craignait & dont il se défiait , n'était plus le Maître du peuple , & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le Duc d'Orléans , & était opposé à *Condé*. Le Parlement flottait entre la Cour, le Duc d'Orléans, & le Prince , quoique tout le monde s'accordât à crier contre *Mazarin* ; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers ; le peuple était une mer orageuse , dont les va-



gues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la chasse de *Ste. Geneviève*, pour obtenir l'expulsion du Cardinal Ministre; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voyait que négociations entre les Chefs des partis, députations du Parlement, assemblées de Chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des Monasteres. Le Prince avait appelé les Espagnols à son secours. *Charles IV* ce Duc de Lorraine chassé de ses Etats, & à qui il restait pour tout bien une armée de huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au Roi d'Espagne, vint auprès de Paris avec cette armée. Le Cardinal *Mazarin* lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le Prince de *Condé* ne lui en avait donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bientôt la France, après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

*Condé* resta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. *Turenne* mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi, à l'âge de quinze ans, vit à la hauteur de Charonne la bataille de saint Antoine, où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le Prince de *Condé*, avec un petit nom

Bataille  
du faux-  
bourg S.  
Antoine,  
Juillet  
1652.



CH. V. bre de Seigneurs de son parti, suivi de peu de  
soldats, soutint & repoussa l'effort de l'armée  
Royale. Le Roi regardait ce combat du haut  
d'une éminence avec *Mazarin*. Le Duc d'Or-  
léans, incertain du parti qu'il devait prendre,  
restait dans son Palais du Luxembourg. Le  
Cardinal de *Retz* était cantonné dans son Ar-  
chevêché. Le Parlement attendait l'issue de la  
bataille, pour donner quelque arrêt. La Rei-  
ne en larmes était prosternée dans sa Cha-  
pelle. Le peuple, qui craignait alors égale-  
ment & les troupes du Roi & celles de Mon-  
sieur le Prince, avait fermé les portes de la  
ville, & ne laissait plus entrer ni sortir per-  
sonne, pendant que ce qu'il y avait de plus  
grand en France, s'acharnait au combat & ver-  
sait son sang dans le fauxbourg. Ce fut-là que  
le Duc de *la Rochefoucault*, si illustre par son  
courage & par son esprit, reçut un coup au-  
dessus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour  
quelque tems. On ne voyait que jeunes Sei-  
gneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la  
Porte saint Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin Mademoiselle, fille de *Gaston*, pre-  
nant le parti de *Condé*, que son pere n'osa se-  
courir, fit ouvrir les portes aux blessés, &  
eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes  
du Roi le canon de la Bastille. L'armée Royale  
se retira : *Condé* n'acquit que de la gloire ; mais  
Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'es-  
prit du Roi son cousin par cette action violen-  
te ; & le Cardinal *Mazarin*, qui savait l'ex-  
trême envie qu'avait Mademoiselle d'épouser  
une Tête Couronnée, dit alors : *Ce canon-là*  
*vient de tuer son mari.*



La plûpart de nos Historiens n'étaient à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique ; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer , dans quelles misères on était obligé de plonger les Peuples , & à quelles bassesses on était réduit , verrait la gloire des Héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte *Gourville* , homme attaché à M. le Prince. Il avoue que lui-même , pour lui procurer de l'argent , vola celui d'une recette , & qu'il alla prendre dans son logis un Directeur des Postes , à qui il fit payer une rançon : & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de saint Antoine , le Roi ne put rentrer dans Paris , & le Prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire , & le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur , le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigade au Parlement. Ce Corps , peu intimidé alors par une Cour errante , & chassée en quelque façon de la Capitale , pressé par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince , déclara par un Arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant Général du Royaume , quoique le Roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au Duc de Mayenne du tems de la Ligue. Le Prince de *Condé* fut nommé Généralissime des armées. La Cour irritée ordonna au Parlement de se transférer à Pontoise ; quelques Conseillers obéirent. On vit ainsi deux Parlemens , qui se contestaient l'un à l'autre

Le Parlement  
se déclara  
encore contre  
la Cour.  
20 Juillet  
1652.



CH. V. leur autorité , qui donnaient des arrêts con-  
 — traire , & qui par-là se feraient rendus le mé-  
 pris du Peuple , s'ils ne s'étaient toujours ac-  
 cordés à demander l'expulsion de *Mazarin* ;  
 tant la haine contre ce Ministre semblait alors  
 le devoir essentiel d'un Français.

Faiblesse  
 de tous  
 les par-  
 tis.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti  
 qui ne fût faible ; celui de la Cour l'était au-  
 tant que les autres ; l'argent & les forces man-  
 quaient à tous ; les factions se multipliaient ;  
 les combats n'avaient produit de chaque côté  
 que des pertes & des regrets. La Cour se vit  
 obligée de sacrifier encore *Mazarin* , que tout  
 le monde appelait la cause des troubles, & qui  
 n'en était que le prétexte. Il sortit une secon-  
 de fois du Royaume ; pour surcroit de honte,  
 il fallut que le Roi donnât une Déclaration pu-  
 blique , par laquelle il renvoyait son Ministre,  
 en vantant ses services , & en se plaignant de  
 son exil.

12 Août  
 1652.

*Charles I* Roi d'Angleterre , venait de per-  
 dre la tête sur un échafaut , pour avoir , dans le  
 commencement des troubles , abandonné le  
 sang de *Strafford* son ami à son Parlement.  
*Louis XIV* au contraire , devint le Maître  
 paisible de son Royaume en souffrant l'exil de  
*Mazarin*. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des  
 succès bien différens. Le Roi d'Angleterre , en  
 abandonnant son Favori , enhardit un peuple  
 qui respirait la guerre & qui haïssait les Rois :  
 & *Louis XIV* , ou plutôt la Reine Mere , en  
 renvoyant le Cardinal , ôta tout prétexte de  
 révolte à un Peuple las de la guerre , & qui  
 aimait la Royauté.



Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouil-  
 lon, lieu de sa nouvelle retraite, les citoyens  
 de Paris, de leur seul mouvement, députè-  
 rent au Roi pour le supplier de revenir dans  
 sa Capitale. Il y rentra ; & tout y fut si pai-  
 sible, qu'il eût été difficile d'imaginer que  
 quelques jours auparavant tout avait été dans  
 la confusion. *Gaston* d'Orléans, malheureux  
 dans ses entreprises qu'il ne fut jamais soute-  
 nir, fut relégué à Blois, où il passa le reste  
 de sa vie dans le repentir ; & il fut le deuxiè-  
 me fils de *Henri le Grand*, qui mourut sans  
 beaucoup de gloire. Le Cardinal de *Retz*, peut-  
 être aussi imprudent que sublime & audacieux,  
 fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été  
 conduit de prison en prison, il mena long-tems  
 une vie errante, qu'il finit enfin dans la retrai-  
 te, où il acquit des vertus que son grand cou-  
 rage n'avait pû connaître dans les agitations  
 de sa fortune.

CH. V.

Le Car-  
 dinal en-  
 core ren-  
 voyé.

Quelques Conseillers, qui avaient le plus  
 abusé de leur Ministère, payerent leurs démar-  
 ches par l'exil ; les autres se renfermerent dans  
 les bornes de la Magistrature, & quelques-uns  
 s'attachèrent à leur devoir par une gratifica-  
 tion annuelle de cinq cens écus, que *Fouquet*,  
 Procureur Général & Surintendant des finan-  
 ces, leur fit donner sous-main. \*

Le Prince de *Condé* cependant, abandonné  
 en France de presque tous ses partisans, & mal  
 secouru des Espagnols, continuait sur les fron-  
 tieres de la Champagne une guerre malheureu-  
 se. Il restait encore des factions dans Bor-

\* Mémoires de *Gourville*.



CH. V. deaux ; mais elles furent bientôt apaisées.

Le Car-  
dinal re-  
vient.  
Mars  
1653.

27 Mars  
1653.

Ce calme du Royaume était l'effet du bannissement du Cardinal *Mazarin* ; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une Déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. *Louis XIV* le reçut comme un pere, & le peuple comme un Maître. On lui fit un festin à l'Hôtel de Ville, au milieu des acclamations des citoyens : il jeta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Les Officiers du Parlement, après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguerent presque tous l'honneur de venir lui demander sa protection ; & ce même Parlement peu de tems après condamna par contumace le Prince de *Condé* à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait si long-tems partagé les fautes.

On vit le Cardinal, qui pressait cette condamnation de *Condé*, marier au Prince de *Conti* son frere l'une de ses nièces : preuve que le pouvoir de ce Ministre allait être sans bornes.





---

## CHAPITRE SIXIEME.

### É T A T

### D E L A F R A N C E ,

*Jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.*

Pendant que l'Etat avait été ainsi déchiré au-dedans , il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi , de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chasserent les Français de Barcelone ; ils reprirent Casal en Italie. 1651.

Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile , & le poids d'une guerre étrangere , le Cardinal *Mazarin* avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célèbre Paix de Westphalie , par laquelle l'Empereur & l'Empire vendirent au Roi & à la Couronne de France , la Souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'Archiduc , c'est-à-dire , pour environ six millions d'aujourd'hui. Par ce Traité , devenu pour l'avenir la base de tous les Traités , un nouvel Electorat fut créé pour la Maison de Baviere. Les droits de tous les Princes & des Villes Impériales , les privilèges des moindres Gentilshommes Allemands furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut restraint dans des bornes étroites , & les Français joints aux Sué-

Paix de  
Munster  
en 1648.



dois devinrent les Législateurs de l'Empire. Cette gloire de la France était au moins en partie due aux armes de la Suede. *Gustave-Adolphe* avait commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avaient encore poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille *Christine*. Son Général *Vrangel* était prêt d'entrer en Autriche. Le Comte de *Konigsmark* était Maître de la moitié de la Ville de Prague, & assiegeait l'autre, lorsque cette paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'Empereur, il n'en coûta guere à la France qu'environ un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suède obtint par ces Traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie, beaucoup de Places & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des Bénéfices qui appartenaient aux Catholiques-Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de DIEU était trahie. Les Protestans se vantèrent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette Paix, & avec assez de raison ; car voyant la France plongée dans les guerres civiles, le Ministère Espagnol espéra profiter des divisions de la France. Les troupes Allemandes licenciées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'Empereur depuis la Paix de Munster fit passer en Flandres, en quatre ans de tems, près de trente mille hommes. C'était une violation manifeste des Traités ; mais ils ne sont presque jamais exécutés autrement.



Les Ministres de Madrid eurent dans le commencement de ces négociations de West-  
phalie , l'adresse de faire une paix particuliere avec la Hollande. La Monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis , & de reconnoître pour Souverains , ceux qu'elle avait traités si long-tems de rebelles , indignes de pardon. Ces Républicains augmentèrent leurs richesses , & affermirent leur grandeur & leur tranquillité , en traitant avec l'Espagne , sans rompre avec la France.

Ils étaient si puissans , que dans une guerre qu'ils eurent quelque tems après avec l'Angleterre , ils mirent en mer cent vaisseaux de ligne ; & la victoire demeura souvent indécise entre *Black* l'Amiral Anglais , & *Tromp* l'Amiral de Hollande , qui étaient tous deux sur mer ce que les *Condés* & les *Turennes* étaient sur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante pieces de canon qu'elle pût mettre en mer ; sa Marine s'anéantissait de jour en jour.

*Louis XIV* se trouva donc en 1653 Maître absolu d'un Royaume encore ébranlé des secousses qu'il avait reçues ; rempli de désordres en tout genre d'administration , mais plein de ressources ; n'ayant aucun Allié , excepté la Savoye , pour faire une guerre offensive , & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne , qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français , qui avaient fait la guerre civile , étaient soumis , hors le Prince de *Condé* & quelques-uns de ses partisans : dont un ou deux lui étaient de-

CH. VI.

En 1653.

Etat de la France.

Le Prince de Condé à la tête des Espagnols contre la France.



CH. VI. meurés fideles , par amitié & par grandeur  
 — d'ame , comme le Comte de *Coligni* & *Bou-*  
*teville* ; & les autres , parce que la Cour ne  
 voulut pas les acheter assez cherement.

*Condé* , devenu Général des armées Espa-  
 gnoles , ne put relever un parti qu'il avait affai-  
 bli lui-même par la destruction de leur Infan-  
 terie aux journées de *Rocroi* & de *Lens*. Il  
 combattait avec des troupes nouvelles , dont  
 il n'était pas le maître , contre les vieux Ré-  
 gimens Français , qui avaient appris à vain-  
 cre sous lui , & qui étaient commandés par  
*Turenne*.

Turenne  
 opposé à  
 Condé.

Le sort de *Turenne* & de *Condé* fut d'être  
 toujours vainqueurs , quand ils combattirent  
 ensemble à la tête des Français , & d'être bat-  
 tus , quand ils commanderent les Espagnols.

*Turenne* avait à peine sauvé les débris de  
 l'armée d'Espagne à la bataille de *Rétel* , lors-  
 que de Général du Roi de France , il s'était  
 fait le Lieutenant d'un Général Espagnol : le  
 Prince de *Condé* eut le même sort devant *Ar-*  
*ras*. L'Archiduc & lui assiégeaient cette ville.

25 Août  
 1654.

Turenne  
 victo-  
 rieux.

*Turenne* les assiégea dans leur camp , & força  
 leurs lignes ; les troupes de l'Archiduc furent  
 mises en fuite. *Condé* avec deux Régimens  
 de Français & de Lorrains , soutint seul les  
 efforts de l'armée de *Turenne* ; tandis que  
 l'Archiduc fuyait , il battit le Maréchal d'*Ho-*  
*quincourt* , il repoussa le Maréchal de *la Fer-*  
*té* , & se retira victorieux en couvrant la re-  
 traite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Es-  
 pagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai*  
*sû que tout était perdu , & que vous avez tout*  
*conservé.*



Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou CH. VI.  
gagner les batailles ; mais il est certain que  
*Condé* était un des grands hommes de guerre  
qui eussent jamais paru , & que l'Archiduc &  
son Conseil ne voulurent rien faire à cette  
journée de ce que *Condé* avait proposé.

Arras sauvé , les lignes forcées , & l'Archi-  
duc mis en fuite , comblèrent *Turenne* de gloi-  
re ; & on observa que dans la lettre écrite  
au nom du Roi au Parlement \* sur cette vic-  
toire , on y attribua le succès de toute la Cam-  
pagne au Cardinal *Mazarin* , & qu'on ne fit  
pas même mention du nom de *Turenne*. Le  
Cardinal s'était trouvé en effet à quelques  
lieues d'Arras avec le Roi. Il était même en-  
tré dans le camp au siège de Stenai , que *Tu-  
renne* avait pris avant de secourir Arras. On  
avait tenu devant le Cardinal des Conseils de  
guerre. Sur ce fondement, il s'attribua l'hon-  
neur des événemens , & cette vanité lui donna  
un ridicule que toute l'autorité du Ministère  
ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Ar-  
ras , & auroit pû y être : il était allé à la tran-  
chée au siège de Stenai ; mais le Cardinal *Ma-  
zarin* ne voulut pas qu'il exposât davantage sa  
personne , à laquelle le repos de l'Etat & la  
puissance du Ministre semblaient attachés.

D'un côté , *Mazarin* , maître absolu de la Mazarin  
France & du jeune Roi ; de l'autre , *Don* gouver-  
*Louis de Haro* , qui gouvernait l'Espagne & ne la  
*Philippe IV* , continuaient sous le nom de leurs France ,  
& Louis  
Maîtres cette guerre peu vivement soutenue. Haro  
l'Espa-  
gne.

\* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

*H. G. Tome V.*

**D**



CH. VI. Il n'était pas encore question dans le monde du nom de *Louis XIV*, & jamais on n'avait parlé du Roi d'Espagne. Il n'y avait alors qu'une Tête Couronnée en Europe qui eut une gloire personnelle : La seule *Christine*, Reine de Suède, gouvernait par elle-même, & soutenait l'honneur du Trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres Etats.

Crom-  
well gou-  
verne  
l'Angle-  
terre.

*Charles II* Roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mere & son frere y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoyen avait subjugué l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. *Cromwell*, cet Usurpateur digne de régner, avait pris le nom de *Protecteur*, & non celui de *Roi* ; parce que les Anglais savaient jusqu'où les droits de leurs Rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Condui-  
te de  
Crom-  
well.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les privilèges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la Cité de Londres, il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoyable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frere de *Pantaléon Sá*, Ambassadeur de Portugal en Angleterre, ayant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frere était sacrée, insulta des citoyens



de Londres , & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres ; il fut condamné à être pendu. *Cromwell* qui pouvait lui faire grace , le laissa exécuter , & signa le lendemain un Traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le Commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flottes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les Mers ; tandis que *Mazarin* , uniquement occupé de dominer & de s'enrichir , laissait languir dans la France la Justice , le Commerce , la Marine , & même les Finances. Maître de la France , comme *Cromwell* de l'Angleterre , après une guerre civile , il eût pû faire pour le pays qu'il gouvernait , ce que *Cromwell* avait fait pour le sien ; mais il était étranger , & l'ame de *Mazarin* , qui n'avait pas la barbarie de celle de *Cromwell* , n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les Nations de l'Europe qui avaient négligé l'Alliance de l'Angleterre sous *Jacques I* , & sous *Charles* , la briguerent sous le Protecteur. La Reine *Christine* elle-même , quoiqu'elle eût détesté le meurtre de *Charles I* , entra dans l'alliance d'un Tyran qu'elle estimait.

*Cromwell* courtisé par la France & par l'Espagne.

*Mazarin* & *Don Louis de Haro* prodiguèrent à l'envi leur politique , pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux puissans Royaumes de la Chrétienté.

Le Ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais ; *Mazarin* lui proposait d'assiéger Dunkerque , & de lui remettre cette ville.



CH. VI. *Cromwell* avait à choisir entre les clés de la France & celles de la Flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par *Condé* ; mais il ne voulut point négocier avec un Prince , qui n'avait plus pour lui que son nom , & qui était sans parti en France , & sans pouvoir chez les Espagnols.

Il prend  
la Jamaïque.

Mai  
1655.

Il traite  
avec le  
Roi de  
France  
de Couronne  
à Couronne.

Novem.  
1655.

Le Protecteur se détermina pour la France , mais sans faire de Traité particulier , & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever le Mexique aux Espagnols ; mais ils furent avertis à tems. Les Amiraux de *Cromwell* leur prirent du moins la Jamaïque , Province que les Anglais possèdent encore , & qui assure leur commerce dans le Nouveau Monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque , que *Cromwell* signa son Traité avec le Roi de France , mais sans faire encore mention de Dunkerque. Le Protecteur traita d'égal à égal ; il força le Roi à lui donner le titre de frere dans ses lettres. Son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France , dans la minute du Traité , qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur , en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats *Charles II* & le Duc d'Yorck , petit-fils de *Henri IV* , à qui la France devait un asyle.

Tandis que *Mazarin* faisait ce Traité, *Charles II* lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires , qui obligeait ce Prince à cette démarche , fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné



le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwel*, celle qu'il refusait au Roi d'Angle-  
terre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit  
ensuite le chemin du Trône moins fermé à  
*Charles II*, il voulut renouer ce mariage;  
mais il fut refusé à son tour.

La mere de ces deux Princes, *Henriette* de  
France, fille de *Henri le Grand*, demeurée en  
France sans secours, fut réduite à conjurer le  
Cardinal d'obtenir au moins de *Cromwell* qu'on  
lui payât son douaire. C'étoit le comble des  
humiliations les plus douloureuses, de deman-  
der une subsistance à celui qui avait versé le  
sang de son mari sur un échafaud. *Mazarin*  
fit de faibles instances en Angleterre au nom  
de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avait  
rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pau-  
vreté, & dans la honte d'avoir imploré la  
pitié de *Cromwell*; tandis que ses enfans al-  
laient dans l'armée de *Condé* & de *Don Juan*  
*d'Autriche* apprendre le métier de la guerre  
contre la France qui les abandonnait.

La fille  
de Henri  
IV, la  
veuve de  
Charles  
I, de-  
mande à  
Crom-  
well son  
douaire :  
il le re-  
fuse.

Les enfans de *Charles I<sup>er</sup>* chassés de France  
se réfugièrent en Espagne. Les Ministres Es-  
pagnols éclaterent dans toutes les Cours, &  
sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit,  
contre un Cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils,  
les Loix divines & humaines, l'honneur &  
la Religion, au meurtrier d'un Roi, & qui  
chassait de France *Charles II* & le Duc  
d'Yorck, cousins de *Louis XIV*, pour plaire  
au bourreau de leur pere. Pour toute répon-  
se aux cris des Espagnols, on produisit les  
offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au Pro-  
tecteur.



CH. VI. La guerre continuait toujours en Flandre avec des succès divers. *Turenne* ayant assiégé Valenciennes, avec le Maréchal de *la Ferté*, éprouva le même revers que *Condé* avait essuyé devant Arras. Le Prince, secondé alors de *Don Juan d'Autriche*, plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de *la Ferté*, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes. *Turenne* fit ce que *Condé* avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête partout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siège.

17 Juillet  
1656.

30 Mai  
1658.

Cette marche de *Turenne* si estimée, après laquelle il prit la Capelle, fut éclipsée par une marche plus belle encore du Prince de *Condé*. *Turenne* assiégeait à peine Cambrai, que *Condé*, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des assiégeans, & ayant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jeta dans la ville. Les citoyens reçurent à genoux leur Libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites; comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes mêmes, qu'ils savaient toujours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre Monarchie; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès.



La ligue faite avec *Cromwell*, donna enfin à la France une supériorité plus marquée ; d'un côté, l'Amiral *Black* alla brûler les Gallions d'Espagne auprès des Isles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soutenir : de l'autre, vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcèrent l'armée de *Turenne*.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mer & par terre. *Condé* & *Don Juan* d'Autriche, ayant ramassé toutes leurs forces, se présenterent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le Cardinal *Mazarin* mena *Louis XIV* auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce Prince se tint dans Calais, tandis que son armée attaqua celle d'Espagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eut entendu parler depuis la journée de Rocroi.

Bataille  
des Dunes.

14 Juin  
1658.

Le génie du Prince de *Condé* ne put rien ce jour-là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le Roi accourut avec son Ministre pour voir passer la garnison. Le Cardinal ne laissa paraître *Louis XIV* ni comme guerrier, ni comme Roi ; il n'avait point d'argent à distribuer aux soldats, à peine était-il servi : il allait manger chez *Mazarin*, ou chez le Vicomte de *Turenne*, quand il était à l'armée. Cet oubli de



CH. VI. la Dignité Royale n'était pas dans *Louis XIV* l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le Cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

*Louis* n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au Lord *Lockhart* Ambassadeur de *Cromwell*. *Mazarin* essaya, si par quelque finesse il pourrait éluder le Traité, & ne pas remettre la Place. Mais *Lockhart* menaça, & la fermeté Anglaise l'emporta sur l'habilerie Italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le Cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager *Turenne* à lui céder encore l'honneur de la bataille des Dunes. *Du Bec-Crépin*, Comte de *Moret*, vint, dit-on, de la part du Ministre, proposer au Général d'écrire une lettre, par laquelle il parut, que le Cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. *Turenne* reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu qui eut produit la honte d'un Général d'armée, & le ridicule d'un homme d'Eglise. *Mazarin*, qui avait eu cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec *Turenne*.

Mort de  
Crom-  
well.  
15 Sept.  
1658.

Quelque-tems après le siege de Dunkerque, *Cromwell* mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faisait, pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa Nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'un Traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à



Briguer son Alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses Amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la République Anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la République Romaine.* Les Médecins lui annoncerent la mort. Je ne sçai s'il est vrai qu'il fit dans ce moment l'entouffiasse & le Prophète, & s'il leur répondit que DIEU ferait un miracle en sa faveur. *Thurlo* son Secrétaire prétend qu'il leur dit : *La nature peut plus que les Médecins.* Ces mots ne sont point d'un Prophète, mais d'un homme très-sensé. Il se peut qu'étant convaincu que les Médecins pouvaient se tromper, il voulut en cas qu'il en réchapât se donner auprès du peuple la gloire d'avoir prédit sa guérison, & rendre par-là sa personne plus respectable, & même sacrée.

Il fut enterré en Monarque légitime, & laissa dans l'Europe la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, & d'un Usurpateur qui avait sçu régner.

Le Chevalier *Temple* prétend que *Cromwell* avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractère & dans sa politique. Il eut été l'idole du Peuple Anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux Nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa Tyrannie, & la grandeur de l'Angleterre.



Il est à remarquer qu'on porta le deuil de *Cromwell* à la Cour de France, & que Mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi son parent.

Nous avons vu déjà que *Richard Cromwell* succéda paisiblement & sans contradiction au Protectorat de son Pere, comme un Prince de Galles aurait succédé à un Roi d'Angleterre. *Richard* fit voir, que du caractère d'un seul homme dépend souvent la destinée d'un Etat. Il avait un génie bien contraire à celui d'*Olivier Cromwell*, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eut conservé l'héritage acquis par les travaux de son pere, s'il eut voulu faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée, qui s'opposaient à son élévation. Il aima mieux se démettre du Gouvernement, que de régner par des assassins; il vécut particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avait été quelques jours le Souverain. Après sa démission du Protectorat, il voyagea en France: on fait qu'à Montpellier le Prince de *Conti*, frere du grand *Condé*, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour: *Olivier Cromwell* était un grand homme, mais son fils *Richard* est un misérable de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son pere. Cependant ce *Richard* vécut heureux, & son pere n'avait jamais connu le bonheur.

Voyage  
de Chrif-  
tine en  
France.

Quelque-tems auparavant, la France vit un



autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une Couronne. *Christine* Reine de Suede vint à Paris. On admira en elle une jeune Reine , qui à vingt-sept ans avait renoncé à la Souveraineté dont elle était digne , pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux Ecrivains Protestans , d'avoir osé dire , sans la moindre preuve , qu'elle ne quitta sa Couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans , & l'avait laissé meurir sept années. Cette résolution , si supérieure aux idées vulgaires , & si long-tems méditée , devait fermer la bouche à ceux qui lui reprocheraient de la légèreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre ; mais il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette Reine , on n'a qu'à lire ses Lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut* , autrefois Ambassadeur de France auprès d'elle ; » J'ai » possédé sans faste , je quitte avec facilité. » Après cela , ne craignez pas pour moi ; mon » bien n'est pas au pouvoir de la fortune. » Elle écrivit au Prince de *Condé* : » Je me tiens » autant honorée par votre estime , que par » la Couronne que j'ai portée. Si après l'avoir » quittée , vous m'en jugez moins digne , j'a- » vouerai que le repos que j'ai tant souhaité » me coûte cher ; mais je ne me repentirai » pourtant point de l'avoir acheté au prix » d'une Couronne , & je ne noircirai jamais » une action , qui m'a semblé si belle , par



● H. VI. » un lâche repentir ; & s'il arrive que vous  
— » condamnerez cette action , je vous dirai pour  
» toute excuse , que je n'aurais pas quitté les  
» biens que la fortune m'a donnés , si je les  
» eusse cru nécessaires à ma félicité , & que  
» j'aurais prétendu à l'Empire du Monde , si  
» j'eusse été aussi assurée d'y réussir , ou de  
» mourir , que le serait le grand *Condé*.

Telle était l'ame de cette personne si singulière ; tel était son style dans notre langue , qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues ; elle avait été disciple & amie de *Descartes* , qui mourut à Stockolm dans son Palais , après n'avoir pu obtenir seulement une pension en France , où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suede tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets , l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent , que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les Arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y passer , parce que ces Arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vue elle avait quitté la Religion Luthérienne pour la Catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre , elle ne fit point scrupule de se conformer en apparence aux sentimens du peuple , chez lequel elle voulut pas-



fer sa vie. Elle avait quitté son Royaume en CH. VII  
 1654, & fait publiquement à Inspruck la cé-  
 rémonie de son abjuration. Elle plut à la Cour  
 de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une  
 femme, dont le génie pût atteindre au sien.  
 Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs,  
 mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance,  
 le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plupart des femmes & des Courtisans n'observerent autre chose dans cette Reine Philosophe, sinon qu'elle n'étoit pas coiffée à la Française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condamnerent dans elle, que le meurtre de *Monaldeschi* son Ecuyer, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau dans un second voyage. De quelque faute qu'il fut coupable envers elle, ayant renoncé à la Royauté, elle devait demander justice & non se la faire. Ce n'étoit pas une Reine qui punissait un sujet, c'étoit une femme qui terminait une galanterie par un meurtre; c'étoit un Italien qui en faisait assassiner un autre par l'ordre d'une Suédoise dans un Palais d'un Roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les Loix. *Christine* en Suede n'aurait eu le droit de faire assassiner personne; & certes ce qui eût été un crime à Stockolm, n'étoit pas permis à Fontainebleau. Ceux qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils Maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la Philosophie de *Christine*, qui lui avait fait quitter un Trône. Elle eût été punie en Angleterre, & dans tous les pays où les Loix regnent: mais

La gloire  
 de *Christine* à ja-  
 mais  
 souillée  
 par l'as-  
 assinat  
 de *Mo-  
 naldef-  
 chi*.



CH. VI. la France ferma les yeux à cet attentat contre  
 — l'autorité du Roi, contre le droit des Nations,  
 & contre l'humanité. \*

Après la mort de *Cromwell*, & la déposition  
 de son fils, l'Angleterre resta un an dans la  
 confusion de l'Anarchie. *Charles-Gustave*, à  
 qui la Reine *Christine* avait donné le Royau-  
 me de Suede, se faisait redouter dans le Nord  
 & dans l'Allemagne. L'Empereur *Ferdinand*  
 Léopold était mort en 1657 ; son fils *Léopold* âgé de

Léopold  
 Empe-  
 reur.

\* Un Ecrivain qui falsifia le Siecle de *Louis XIV*,  
 & qui le fit imprimer à Francfort avec des notes aussi  
 scandaleuses que fausses, dit à ce sujet que *Chris-*  
*tine* était en droit de faire assassiner *Monaldeschi*,  
 parce qu'elle ne voyageait pas *incognito* ; & il ajoute  
 que *Pierre le Grand* entrant dans un Caffé à Londres,  
 tout écumant de colere, parce que, disait-il, un  
 de ses Généraux lui avait menti, s'écria, qu'il avait  
 été tenté de le fendre en deux d'un coup de sabre ;  
 qu'alors un Marchand Anglais avait dit au Czar  
 qu'on aurait condamné Sa Majesté à être pendue.

On est obligé de relever ici l'insolence absurde  
 d'un pareil conte. Peut-on imaginer que le Czar  
*Pierre* aille dire dans un Caffé qu'un de ses Géné-  
 raux lui a menti ? Fend-on aujourd'hui un homme  
 en deux d'un coup de sabre ? Un Empereur va-t-il  
 se plaindre à un Marchand Anglais de ce qu'un  
 Général lui a menti ? En quelle langue parlait-il à  
 ce Marchand, lui qui ne savait pas l'Anglais ?  
 Comment ce faiseur de notes peut-il dire que *Chris-*  
*tine*, après son abdication, était en droit de faire  
 assassiner un Italien à Fontainebleau, & ajouter  
 pour le prouver, qu'on aurait pendu *Pierre le Grand*  
 à Londres ? On sera forcé de remarquer quelque-  
 fois les absurdités de ce même Editeur. En fait  
 d'Histoire il ne faut pas dédaigner de répondre  
 quelquefois aux plus vils Ecrivains ; il n'y a que  
 trop de lecteurs qui se laissent séduire par les men-  
 songes d'un Ecrivain sans pudeur & sans retenue.



dix-sept ans, déjà Roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu Roi des Romains du vivant de son pere. *Mazarin* voulut essayer de faire *Louis XIV* Empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les Electeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'Empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premieres ouvertures faites à Francfort par le Maréchal de *Grammont* & par *Lionne*, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. *Léopold* fut élu. Tout ce que put la politique de *Mazarin*, ce fut de faire une ligue avec des Princes Allemands, pour l'observation des Traités de Munster, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur sur l'Empire.

Ligue du  
Rhin.  
Août  
1658.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au-dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres Nations: mais le dedans souffrait; il était épuisé d'argent; on avait besoin de la paix.

Les Nations, dans les Monarchies Chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs Souverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un Ministre, & conduites par un Général qui obéit en aveugle à ce Ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les Rois au nom desquels elles combattent, aient l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu: il paie tout; il souffre dans la prospérité des armes, com-



CH. VI. me dans l'adversité ; & la paix lui est presque  
 — aussi nécessaire , après la plus grande victoire , que quand les ennemis ont pris ses Places frontieres.

Il fallait deux choses au Cardinal , pour consommer heureusement son Ministère ; faire la paix , & assurer le repos de l'Etat par le mariage du Roi. Ce Prince avait été malade dangereusement , après la campagne de Dunkerque : on avait tremblé pour sa vie : le Cardinal , qui n'était pas aimé de Monsieur frere du Roi , avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses , & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier *Louis XIV* promptement. Deux partis se presentaient , la fille du Roi d'Espagne , & la Princesse de Savoye. Le cœur du Roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument Mlle. *Mancini* l'une des nieces du Cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés , plein de passion & sans expérience , il aurait pû se résoudre à épouser sa maîtresse.

Louis  
 XIV  
 veut é-  
 pouser la  
 niece du  
 Cardinal  
 Maza-  
 rin.

Madame de *Motteville*, Favorite de la Reine Mere , dont les Mémoires ont un grand air de vérité , prétend que *Mazarin* fut tenté de laisser agir l'amour du Roi , & de mettre sa niece sur le Trône. Il avait déjà marié une autre niece au Prince de *Conti* , une au Duc de *Mercœur* : celle que *Louis XIV* aimait , avait été demandée en mariage par le Roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la Reine Mere : *Je crains bien ,*



lui dit-il , *que le Roi ne veuille trop fortement épouser ma nièce.* La Reine , qui connaissait le CH. VI. Ministre , comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princesse du Sang d'Autriche , fille , femme & mere de Rois , & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque-tems un Ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *Si le Roi était capable de cette indignité , je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la Nation , contre le Roi & contre vous.*

*Mazarin* ne pardonna jamais , dit-on , cette réponse à la Reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de *Louis XIV.* Son pouvoir n'avait pas besoin d'une Reine de son Sang pour appui. Il craignait même le caractère de sa nièce ; & il crut affermir encore la puissance de son Ministère , en fuyant la gloire dangereuse d'élever trop sa Maison.

Dès l'année 1656 il avait envoyé *Lionne* en Espagne , solliciter la paix & demander l'Infante ; mais *Don Louis de Haro* , persuadé que quelque faible que fut l'Espagne , la France ne l'était pas moins , avait rejeté les offres du Cardinal. L'Infante , fille du premier lit , était destinée au jeune *Léopold.* Le Roi d'Espagne *Philippe IV* n'avait alors de son second mariage qu'un fils , dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'Infante , qui pouvait être héritière de tant d'Etats , portât ses droits dans la Maison d'Autriche.



CH. VI. triche, & non dans une Maison ennemie : mais enfin *Philippe IV* ayant eu un autre fils *Don Philippe Prosper*, & sa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'Infante au Roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix nécessaire.

1659. Les Espagnols promirent l'Infante, & demandèrent une suspension d'armes. *Mazarin* & *Don Louis* se rendirent sur les frontières d'Espagne & de France, dans l'Isle des Faifans. Quoique le mariage d'un Roi de France & la paix générale fussent l'objet de leurs conférences, cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les Cardinaux se disaient égaux aux Rois, & supérieurs aux autres Souverains. La France prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres Puissances. Cependant *Don Louis de Haro* mit une égalité parfaite entre *Mazarin* & lui, entre la France & l'Espagne.

Confé-  
rences de  
Mazarin  
& de Ha-  
ro. Les conférences durèrent quatre mois. *Mazarin* & *Don Louis* y déployerent toute leur politique ; celle du Cardinal était la finesse, celle de *Don Louis* la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles ; & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du Ministre Italien était de vouloir surprendre ; celui de l'Espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du Cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux Traité des Pyrénées il n'y



a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. CH. VI.  
 Le Roi de France garda le Rouffillon, qu'il  
 eut toujours conservé sans cette paix : mais à  
 l'égard de la Flandre, la Monarchie Espa-  
 gnole n'y a plus rien. La France était alors  
 l'amie nécessaire du Portugal ; elle ne l'est  
 plus : tout est changé. Mais si *Don Louis de*  
*Haro* avait dit que le Cardinal *Mazarin* savait  
 tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir.  
 Il méditait dès long-tems l'Alliance des Mai-  
 sons de France & d'Espagne. On cite cette  
 fameuse lettre de lui, écrite pendant les Né-  
 gociations de Munster : » Si le Roi Très-Chré-  
 » tien pouvait avoir les Pays-Bas & la Fran-  
 » che-Comté en dot, en épousant l'Infante,  
 » alors nous pourrions aspirer à la succession  
 » d'Espagne, quelque renonciation qu'on fit  
 » faire à l'Infante ; & ce ne serait pas une at-  
 » tente fort éloignée, puisqu'il n'y a que la  
 » vie du Prince son frere qui l'en pût exclu-  
 » re. « Ce Prince était alors *Balthasar*, qui  
 mourut en 1649.

Le Cardinal se trompait évidemment, en Paix des  
 pensant qu'on pourrait donner les Pays-Bas Pire-  
 & la Franche-Comté en mariage à l'Infante. nées.  
 On ne stipula pas une seule ville pour sa dot.  
 Au contraire on rendit à la Monarchie Espa-  
 gnole des villes considérables qu'on avait con-  
 quises, comme St. Omer, Ypres, Menin,  
 Oudenarde & d'autres Places. On en garda  
 quelques-unes. Le Cardinal ne se trompa pas,  
 en croyant que la renonciation serait un jour  
 inutile ; mais ceux qui lui font honneur de  
 cette prédiction, lui font donc prévoir que le



CH. VI. Prince *Don Balthasar* mourrait en 1649 ; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlevés au berceau ; que *Charles* , le cinquieme de tous ces enfans mâles , mourrait sans postérité , & que ce Roi Autrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de *Louis XIV.* Mais enfin le Cardinal *Mazarin* prévint ce que vaudraient des renonciations , en cas que la postérité mâle de *Philippe IV* s'éteignit ; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

*Marie Thérèse* ; pouvant avoir pour dot les Villes que la France rendait , n'apporta par son contrat de mariage que cinq cens mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au Roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq cens mille écus, valant alors deux millions cinq cens mille livres , furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux Ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Condi- Loin que ce mariage apportât aucun autre  
tions du avantage présent & réel , que celui de la paix,  
mariage l'Infante renonça à tous les droits qu'elle pour-  
de Louis rait jamais avoir sur aucune des terres de son  
XIV. pere ; & *Louis XIV* ratifia cette renoncia-  
tion de la manière la plus solennelle , & la  
fit ensuite enregistrer au Parlement.

Ces renonciations & ces cinq cens mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des Infantes d'Espagne avec les Rois de France. La Reine *Anne d'Autriche* fille de *Philippe III* avait été ma-



riée à *Louis XIII* à ces mêmes conditions ; & quand on avait donné *Isabelle*, fille de *Henri le Grand*, à *Philippe IV*. Roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq cens mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui paya jamais rien ; de sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y voyait que des filles de Rois mariées à des Rois, ayant à peine un present de nôces.

CH. VI.

Le Duc de Lorraine *Charles IV* de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le Traité, mais en Prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire craindre. La France, lui rendit ses États en démolissant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. *Don Louis de Haro* obligea le Cardinal *Mazarin* à faire recevoir en grace le Prince de *Condé*, en menaçant de lui laisser en Souveraineté Rocroi, le Châtelet & d'autres Places dont il était en possession. Ainsi la France gagna à la fois ces villes & le grand *Condé*. Il perdit sa Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi, qu'on donna ensuite à son fils & ne revint presque qu'avec sa gloire.

*Charles II*, Roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le Duc de Lorraine, vint près des Pirenées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de *Don Louis* & de *Mazarin*. Il se flattait que leurs Rois, ses cousins-germains, réunis, oseraient enfin venger une cause commune à tous les Souverains,



CH. VI. — puisqu'enfin *Cromwell* n'était plus ; il ne put seulement obtenir une entrevue , ni avec *Mazarin* , ni avec *Don Louis Lockhar* , cet Ambassadeur de la République d'Angleterre , était à *St. Jean de Luz* ; il se faisait respecter encore même après la mort du Protecteur ; & les deux Ministres dans la crainte de choquer cet Anglais , refuserent de voir *Charles II*. Ils pensaient que son rétablissement était impossible , & que toutes les factions Anglaises , quoique divisées entr'elles , conspiraient également à ne jamais reconnaître de Rois. Ils se trompèrent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux Ministres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. *Charles* fut rappelé dans ses Etats par les Anglais , sans qu'un seul Potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pere , ni de servir au rétablissement du fils. Il fut reçu dans les plaines de *Douvres* , par vingt mille citoyens , qui se jettèrent à genoux devant lui. Des vieillards , qui étaient de ce nombre , m'ont dit , que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais spectacle plus touchant , ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems , que le Traité des Pyrénées ne fut conclu ; & *Charles II* était déjà paisible possesseur de l'Angleterre , que *Louis XIV* n'était pas même encore marié par Procureur.

Rétablis-  
sement  
de Char-  
les II,  
Roi  
d'Angle-  
terre.

Juin  
1660.

Août  
1660.

Enfin le Cardinal *Mazarin* ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un pere , qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien , n'en eût pas usé au-



tiement que *Mazarin* ; il revint plus puissant CH. VI.  
& plus jaloux de sa puissance , & même de  
ses honneurs , que jamais. Il exigea & il ob-  
tint que le Parlement vint le haranguer par  
Députés. C'était une chose sans exemple dans  
la Monarchie , mais ce n'était pas une trop  
grande réparation du mal que le Parlement  
lui avait fait. Il ne donna plus la main aux  
Princes du Sang en lieu tiers , comme autre-  
fois. Celui qui avait traité *Don Louis de Haro*  
en égal, voulut traiter le grand *Condé* en infé-  
rieur. Il marchait alors avec un faste Royal ,  
ayant outre ses Gardes une Compagnie de  
Mousquetaires , qui est aujourd'hui la seconde  
Compagnie des Mousquetaires du Roi. On  
n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quel-  
qu'un était assez mauvais Courtisan pour de-  
mander une grace au Roi , il était perdu. La  
Reine Mere , si long-tems Protectrice obstinée  
de *Mazarin* contre la France , resta sans cré-  
dit , dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le Roi  
son fils , élevé dans une soumission aveugle  
pour ce Ministre , ne pouvait secouer le joug  
qu'elle lui avait imposé aussi-bien qu'à elle-  
même ; elle respectait son ouvrage , & *Louis*  
*XIV* n'osait pas encore régner du vivant de  
*Mazarin*.

*Mazarin*  
devenu  
aussi fas-  
tueux  
que puis-  
sant.

Un Ministre est excusable du mal qu'il  
fait , lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé  
dans sa main par les tempêtes : mais dans le  
calme il est coupable de tout le bien qu'il ne  
fait pas. *Mazarin* ne fit de bien qu'à lui , &  
à sa famille par rapport à lui. Huit années de  
puissance absolue & tranquille depuis son der-



CH. VI. nier retour jusqu'à sa mort , ne furent mar-  
 — quées par aucun établissement glorieux ou uti-  
 le ; car le Collège des quatre Nations ne fut  
 que l'effet de son testament.

Il gouvernait les finances comme l'Inten-  
 dant d'un Seigneur obéré. Le Roi demanda  
 quelquefois de l'argent à *Fouquet* , qui lui ré-  
 pondait : *Sire , il n'y a rien dans les coffres*  
*de Votre Majesté , mais Monsieur le Cardinal*  
*vous en prêtera.* *Mazarin* était riche d'environ  
 deux cens millions , à compter comme on fait  
 aujourd'hui. Plusieurs Mémoires disent , qu'il  
 en amassa une partie par des moyens trop au-  
 dessous de la grandeur de sa place. Ils rappor-  
 tent , qu'il partageait avec les armateurs les  
 profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut ja-  
 mais prouvé ; mais les Hollandais l'en soup-  
 çonnèrent , & ils n'auraient pas soupçonné le  
 Cardinal de *Richelieu*.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules ,  
 quoiqu'au-dehors il montrât du courage. Du  
 moins il craignit pour ses biens , & il en fit au  
 Roi une donation entière , croyant que le  
 Roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le  
 Roi lui remit la donation au bout de trois  
 jours. Enfin il mourut : & il n'y eut que le  
 9 Mars 1661. Roi qui semblât le regretter , car ce Prince sa-  
 vait déjà dissimuler. Le joug commençait à  
 lui peser ; il était impatient de régner. Cepen-  
 dant il voulut paraître sensible à une mort  
 qui le mettait en possession de son Trône.

La Cour Louis XIV , & la Cour portèrent le deuil  
 porte le du Cardinal *Mazarin*, honneur peu ordinaire,  
 deuil de & que *Henri IV* avait fait à la mémoire de  
 Mazarin. *Gabrielle d'Estrées.* On



On n'entreprendra pas ici d'examiner si le Cardinal *Mazarin* a été un grand Ministre ou non : c'est à ses actions de parler , & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse , & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'Etat , c'est leur caractère. Les hommes , pour peu qu'ils aient de bon sens , voient tous à peu près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam , ou de Berne , en fait sur ce point autant que *Séjan* , *Ximenès* , *Bukingham* , *Richelieu* , ou *Mazarin* : mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame , & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie , tel que le Pape *Alexandre VI* , ou *Borgia* son fils , avait eu la Rochelle à prendre , il aurait invité dans son camp les principaux Chefs sous un serment sacré , & se serait défait d'eux. *Mazarin* serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard , en gagnant & en divisant les bourgeois. *Don Louis de Haro* n'eût pas hasardé l'entreprise. *Richelieu* fit une digue sur la mer à l'exemple d'*Alexandre* , & entra dans la Rochelle en Conquérant ; mais une marée un peu forte , ou un peu plus de diligence de la part des Anglais , délivraient la Rochelle , & faisaient passer *Richelieu* pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que



— l'ame de *Richelieu* respirait la hauteur & la  
 CH. VI. vengeance ; que *Mazarin* était sage , souple  
 & avide de biens. Mais pour connaître à quel  
 point un Ministre a de l'esprit , il faut ou l'en-  
 tendre souvent parler , ou lire ce qu'il a écrit.  
 Il arrive souvent parmi les hommes d'Etat ,  
 ce qu'on voit tous les jours parmi les Cour-  
 tisans ; celui qui a le plus d'esprit échoue , &  
 celui qui a dans le caractère plus de patience ,  
 de force , de souplesse & de suite , réussit.

En lisant les Lettres du Cardinal *Mazarin*  
 & les Mémoires du Cardinal de *Retz* , on voit  
 aisément que *Retz* était le génie supérieur ; ce-  
 pendant *Mazarin* fut tout-puissant , & *Retz*  
 fut accablé. Enfin il est très-vrai , que pour  
 faire un puissant Ministre , il ne faut souvent  
 qu'un esprit médiocre , du bon sens & de la  
 fortune ; mais pour être un bon *Ministre* , il  
 faut avoir pour passion dominante , l'amour  
 du bien public. Le grand Homme d'Etat est  
 celui dont il reste de grands monumens utiles  
 à la patrie.

Le monument qui immortalise le Cardinal  
*Mazarin* , est l'acquisition de l'Alsace. Il don-  
 na cette Province à la France dans le tems  
 que la France était déchaînée contre lui ; &  
 par une fatalité singulière , il fit plus de bien  
 au Royaume , lorsqu'il y était persécuté , que  
 dans la tranquillité d'une puissance absolue.





---

## CHAPITRE SEPTIEME.

**LOUIS XIV** *gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder par-tout la préséance , & la Cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achete Dunkerque. Il donne des secours à l'Empereur , au Portugal , aux Etats Généraux , & rend son Royaume florissant & redoutable.*

**J** Amais il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'espérances , que durant l'agonie du Cardinal *Mazarin*. Les femmes , qui prétendaient à la beauté , se flattaient de gouverner un Prince de vingt-deux ans , que l'amour avait déjà séduit jusqu'à lui faire offrir sa Couronne à sa maîtresse. Les jeunes Courtisans croyaient renouveler le regne des Favis. Chaque Ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait , qu'un Roi élevé dans l'éloignement des affaires , osât prendre sur lui le fardeau du Gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce Monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems , & parce que le Roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son Souverain , que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier Ministre , il n'y en eut aucun qui demandât au Roi , quand il voudrait les entendre. Ils lui demanderent tous : *A qui nous adresserons-*



CH. VII. *nous ?* & *Louis XIV* leur répondit : *A moi.*

— On fut encore plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque-tems qu'il consultait ses forces , & qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois , il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses Ministres les bornes de son pouvoir , se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées , leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur Ministère , & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Ordre  
établi  
par-tout.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances , dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes , comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa Cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les Arts furent encouragés , & tous employés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée , ni dans l'intérieur de son Gouvernement ; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses Peuples , qui depuis la mort de *Henri le Grand* n'avaient point vu de véritable Roi , & qui détestaient l'empire d'un premier Ministre , furent remplis d'admiration & d'espérance , quand ils virent *Louis XIV* faire à vingt-deux ans ce que *Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV* avait eu un premier Ministre , il eût été perdu , parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si *Louis XIII* n'en avait pas eu , ce Prince , dont un corps



faible & malade énervait l'ame , eût succombé sous le poids. *Louis XIV* pouvait , sans péril , avoir ou n'avoir pas de premier Ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un Maître & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire , & qu'il voulait être aussi considéré au-dehors qu'absolu au-dedans.

Les anciens Rois de l'Europe prétendent entr'eux une entière égalité , ce qui est très-naturel ; mais les Rois de France ont toujours réclamé la préséance , que mérite l'antiquité de leur race & de leur Royaume : & s'ils ont cédé aux Empereurs , c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le Chef de la République d'Allemagne , Prince électif & peu puissant par lui-même , a le pas sans contredit sur tous les Souverains , à cause de ce titre de *César* & d'héritier de *Charlemagne*. Sa Chancellerie Allemande ne traitait pas même alors les autres Rois de Majesté. Les Rois de France pouvaient disputer la préséance aux Empereurs , puisque la France avait fondé le véritable Empire d'Occident , dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux , non-seulement la supériorité d'une Couronne héréditaire sur une Dignité élective , mais l'avantage d'être issue par une suite non interrompue de Souverains qui régnaient sur une grande Monarchie , plusieurs siècles avant que dans le Monde entier aucune des Maisons qui possèdent aujourd'hui des Couronnes fût par-

Le Roi  
d'Espa-  
gne cède  
la pré-  
séance  
au Roi  
de France.



— venue à quelque élévation. Ils voulaient au  
CH. VII. moins précéder les autres Puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de Très-Chrétien. Les Rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique ; & depuis que *Charles-Quint* avait eu un Roi de France prisonnier à Madrid , la fierté Espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois , qui n'allèguent aujourd'hui aucun de ces surnoms , reconnaissent , le moins qu'ils peuvent , cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues : les Papes qui donnaient les Etats avec une Bulle , se croyaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les Couronnes. Cette Cour où tout se passe en cérémonies , était le Tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la supériorité , quand elle était plus puissante que l'Espagne ; mais depuis le regne de *Charles-Quint* , l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une Procession , un fauteuil placé près d'un Autel , ou vis-à-vis la chaire d'un Prédicateur , étaient des triomphes , & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimere du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les Couronnes , comme la fureur des duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambassadeur de Suede à Londres , le Comte d'*Estrade* Ambassadeur de France , & le Baron de *Vattevil*,



Le Ambassadeur d'Espagne , se disputerent le CH. VII  
 pas. L'Espagnol , avec plus d'argent & une  
 plus nombreuse suite , avait gagné la popu-  
 lace Anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux  
 des carrosses Français , & bientôt les gens du  
 Comte d'*Estrade* , blessés & dispersés , laisse-  
 rent les Espagnols marcher l'épée nue comme  
 en triomphe.

*Louis XIV* informé de cette insulte , rap-  
 pella l'Ambassadeur qu'il avait à Madrid , fit  
 sortir de France celui d'Espagne , rompit les  
 conférences qui se tenaient encore en Flan-  
 dres au sujet des limites , & fit dire au Roi  
*Philippe IV* son beau-pere , que s'il ne re-  
 connaissait la supériorité de la Couronne de  
 France , & ne réparait cet affront par une sa-  
 tisfaction solennelle , la guerre allait recom-  
 mencer. *Philippe IV* ne voulut pas replonger  
 son Royaume dans une guerre nouvelle , pour  
 la préséance d'un Ambassadeur : il envoya le 24 Mars  
 Comte de *Fuentes* déclarer au Roi à Fontai- 1662.  
 nebleau , en presence de tous les Ministres  
 étrangers qui étaient en France , que les Mi-  
 nistres Espagnols ne concourraient plus  
 dorénavant avec ceux de France. Ce n'en  
 était pas assez pour reconnaître nettement la  
 prééminence du Roi ; mais c'en était assez pour  
 un aveu authentique de la faiblesse Espagnole.  
 Cette Cour encore fiere , murmura long-tems  
 de son humiliation. Depuis , plusieurs Minis-  
 tres Espagnols ont renouvelé leurs ancien-  
 nes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Ni-  
 mégue ; mais *Louis XIV* acquit alors par sa  
 fermeté , une supériorité réelle dans l'Europe ,



CH. VII. en faisant voir combien il était à craindre.

— A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occasion où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-tems en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens circonspectis & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les Nations dont elle était inondée, comme des Barbares, & les Français comme des Barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints par-tout, & sur-tout à Rome.

Il force  
le Pape à  
lui de-  
mander  
pardon.

Le Duc de *Créqui*, Ambassadeur auprès du Pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le Guet qui veille à la garde de la Ville.

Quelques laquais du Duc de *Créqui* s'avisèrent de charger l'épée à la main une escouade des Corfes ( ce sont des Gardes du Pape qui apuient les exécutions de la Justice. ) Ils les mirent aisément en fuite. Tout le corps des Corfes, offensé & secrettement animé par *Don Mario Chigi* frere du Pape *Alexandre VII*, qui haïssait le Duc de *Créqui*, vint en armes assieger la maison de l'Ambassadeur. Ils

60 Août  
1662.



tirerent sur le carrosse de l'Ambassadrice qui —  
rentrait alors dans son Palais ; ils lui tuerent CH. VII.  
un Page , & blefferent plusieurs domestiques.  
Le Duc de *Créqui* sortit de Rome , accusant  
les parens du Pape , & le Pape lui-même ,  
d'avoir favorisé cet assassinat. Le Pape diffé-  
ra tant qu'il put la réparation , persuadé qu'a-  
vec les Français il n'y a qu'à temporiser , &  
que tout s'oublie. Il fit pendre un Corse &  
un Shirre au bout de quatre mois , & il fit sor-  
tir de Rome le Gouverneur , soupçonné d'a-  
voir autorisé l'attentat : mais il fut consterné  
d'apprendre que le Roi menaçait de faire assie-  
ger Rome , qu'il faisait déjà passer des trou-  
pes en Italie , & que le Maréchal *du Plessis-Pralin* était nommé pour les commander.  
L'affaire était devenue une querelle de nation  
à nation , & le Roi voulait faire respecter la  
sienne. Le Pape avant de faire la satisfaction  
qu'on demandait , implora la médiation de  
tous les Princes Catholiques ; il fit ce qu'il  
put pour les animer contre *Louis XIV* , mais  
les circonstances n'étaient pas favorables au  
Pape. L'Empire était attaqué par les Turcs :  
l'Espagne était embarrassée dans une guerre  
peu heureuse contre le Portugal.

La Cour Romaine ne fit qu'irriter le Roi  
sans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Pro-  
vence cita le Pape , & fit saisir le Comtat d'A-  
vignon. Dans d'autres tems les excommuni-  
cations de Rome auraient suivi ces outrages ;  
mais c'était des armes usées , & devenues ri-  
dicules : il fallut que le Pape pliât : il fut for-  
cé d'exiler de Rome son propre frere, d'en-



**CH. VII.** voyer son neveu le Cardinal *Chigi*, en qualité de Légat à *latere*, faire satisfaction au Roi, de casser la Garde Corse, & d'élever dans Rome une pyramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le Cardinal *Chigi* fut le premier Légat de la Cour Romaine, qui fut jamais envoyé pour demander pardon. Les Légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passageres, & par des monumens qui le font aussi; (car il permit quelques années après, la destruction de la pyramide;) mais il força la Cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione au Duc de Parme, à dédommager le Duc de Modène de ses droits sur Commachio; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être le Protecteur des Princes d'Italie.

Il achete  
Dunker-  
que.  
27 Octo-  
bre  
1662.

En soutenant sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par *Colbert*, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du Roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. *Charles II* prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du sang des Anglais. Son Chancelier *Hide*, accusé d'avoir ou conseillé ou souffert cette faiblesse, fut banni depuis par le Parlement d'Angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses Rois.

1663.

*Louis* fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre & de



la mer. On creusa entre la ville & la citadel- CH. VII.  
le , un bassin capable de contenir trente vais-  
seaux de guerre , de sorte qu'à peine les An-  
glais eurent vendu cette ville , qu'elle devint  
l'objet de leur terreur.

Quelque tems après le Roi força le Duc 30 Août  
1663.  
de Lorraine à lui donner la forte ville de Mar-  
sal. Ce malheureux *Charles IV* guerrier assez  
illustre , mais Prince faible , inconstant & im-  
prudent , venait de faire un Traité , par le-  
quel il donnait la Lorraine à la France après  
sa mort , à condition que le Roi lui permet-  
trait de lever un million sur l'Etat qu'il aban-  
donnait , & que les Princes du Sang de Lor-  
raine seraient réputés Princes du Sang de Fran-  
ce. Ce Traité vainement vérifié au Parlement  
de Paris , ne servit qu'à produire de nouvelles  
inconstances dans le Duc de Lorraine ; trop  
heureux ensuite de donner Marsal , & de se  
remettre à la clémence du Roi.

*Louis* augmentait ses Etats même pendant  
la paix , & se tenait toujours prêt pour la  
guerre , faisant fortifier ses frontières , tenant  
ses troupes dans la discipline , augmentant leur  
nombre , faisant des revues fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Louis  
envoie  
du se-  
cours à  
l'Empe-  
reur con-  
tre les  
Turcs.  
Europe , ils attaquaient à la fois l'Empereur  
d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des  
Rois de France a toujours été , depuis *Fran-*  
*çois I<sup>er</sup>*. d'être Alliés des Empereurs Turcs ,  
non-seulement pour les avantages du Com-  
merce , mais pour empêcher la Maison d'Au-  
triche de trop prévaloir. Cependant un Roi  
Chrétien ne pouvait refuser du secours à



**CH. VII.** l'Empereur trop en danger , & l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétassent la Hongrie , mais non pas qu'ils l'envahissent ; enfin , les Traités avec l'Empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six mille hommes en Hongrie , sous les ordres du Comte de *Coligni* , seul reste de la Maison de ce *Coligni* autrefois si célèbre dans nos guerres civiles ; & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet Amiral , par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé* , & toutes les offres du Cardinal *Mazarin* n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la Noblesse de France , & entr'autres le jeune *la Feuillade* , homme entreprenant , & avide de gloire & de fortune. Ces Français allèrent servir en Hongrie sous le Général *Montécuculi* , qui tenait tête alors au Grand-Visir *Kiuperli* , ou *Kouprogli* , & qui depuis en servant contre la France , balançait la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à St. Gothard au bord du Raab , entre les Turcs & l'armée de l'Empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur ; les Allemands même , qui ne les aimaient point , furent obligés de leur rendre justice ; mais ce n'est pas la rendre aux Allemands , de dire , comme on a fait dans tant de livres , que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Il se-  
cours en-  
core le  
Portu-  
gal.

Le Roi , en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'Empereur , & à donner de l'é-



état aux armes Françaises , mettait sa politi- CH. VII  
que à soutenir secrètement le Portugal con-  
tre l'Espagne. Le Cardinal *Mazarin* avait  
abandonné formellement les Portugais par le  
Traité des Pyrénées ; mais l'Espagnol avait  
fait plusieurs petites infractions tacites à la  
paix. Le Français en fit une hardie & dé-  
cisive : le Maréchal de *Schomberg* , étranger  
& Huguenot , passa en Portugal avec quatre  
mille soldats Français , qu'il payait de l'ar-  
gent de *Louis XIV* , & qu'il feignait de sou-  
doyer au nom du Roi de Portugal. Ces qua-  
tre mille soldats Français , joints aux trou-  
pes Portugaises , remportèrent à Villa-vi-  
ciosa une victoire complete , qui affermit  
le Trône dans la Maison de Bragance. Ainsi  
*Louis XIV* , passait déjà pour un Prince<sup>17</sup> <sup>1665.</sup> *Juste*  
guerrier & politique , & l'Europe le redou-  
tait même avant qu'il eût encore fait la  
guerre.

Ce fut par cette politique , qu'il évita, mal-  
gré ses promesses , de joindre le peu de vais-  
seaux qu'il avait alors , aux flottes Hollandai-  
ses. Il s'était allié avec la Hollande en 1662.  
Cette République , environ ce tems là , re-  
commença la guerre contre l'Angleterre , au  
sujet du vain & bizarre honneur du pavillon ,  
& des intérêts réels de son Commerce dans  
les Indes. *Louis* voyait avec plaisir ces deux  
Puissances maritimes mettre en mer tous les  
ans , l'une contre l'autre , des flottes de plus  
de cent vaisseaux , & se détruire mutuelle-  
ment par les batailles les plus opiniâtrées qui  
se soient jamais données , dont tout le fruit



CH. VII. était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats, que le Hollandais *Ruiter* acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les Mers, dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, & où *Louis XIV* n'était rien encore.

Il se-  
court  
aussi la  
Hollan-  
de.

La domination de l'Océan était partagée depuis quelque-tems entre ces deux Nations. L'art de construire les vaisseaux, & de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, sous le Ministère de *Richelieu*, se croyait puissante sur mer, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous *Mazarin*, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux qu'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la construction & pour l'équipement. Le Roi entreprit de réparer les ruines de la Marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroyable : mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'Océan de près de trois cens gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou seize du dernier rang, que le Duc de *Beaufort* occupait contre les pirates de Barbarie; lorsque les Etats-



Généraux presserent *Louis XIV* de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoyer sur leurs instances réitérées. Ce fut une honte que *Louis XIV* s'empressa bien vite d'effacer.

Il donna aux Etats un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoya six mille Français, pour les défendre contre l'Evêque de Munster, *Christophe Bernard de Galen*, Prélat guerrier & ennemi implacable, soudoyé par l'Angleterre pour désoler la Hollande; mais il leur fit payer chèrement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des Marchands opulens. *Colbert* mit sur leur compte, non-seulement la solde de ses troupes, mais jusqu'aux frais d'une Ambassade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec *Charles II*. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le Roi ayant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux Officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vengé dans Rome, ne voyait pas un seul Potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux Catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de *Charles II*, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sûreté du côté des An

Il devient le plus puissant Prince de l'Europe.



glais. L'Empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs. Le Roi d'Espagne *Philippe IV* mourant, & sa Monarchie aussi faible que lui, laissaient *Louis XIV* le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signaler & d'être Conquérant.

---

## CHAPITRE HUITIEME.

# CONQUÊTE

## DE LA FLANDRE.

L'Occasion se presenta bientôt à un Roi qui la cherchait. *Philippe IV* son beau-pere mourut : il avait eu de sa premiere femme, sœur de *Louis XIV*, cette Princesse *Marie-Thérèse* mariée à son cousin *Louis XIV*; mariage, par lequel la Monarchie Espagnole est enfin tombée dans la Maison de *Bourbon*, si long-tems son ennemie. De son second mariage avec *Marie-Anne d'Autriche*, il avait eu *Charles II*, enfant faible & mal-sain, héritier de sa Couronne & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. *Louis XIV* prétendit, que la Flandre & le Brabant, la Franche-Comté, Provinces du Royaume d'Espagne, devaient, selon la Jurisprudence de ces Provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des



Rois pouvaient se juger par les Loix des Na- CH. VII.  
tions à un Tribunal défintéressé , l'affaire eût  
été un peu douteuse.

*Louis* fit examiner ses droits par son Conseil & par des Théologiens , qui les jugerent incontestables ; mais le Conseil & le Confesseur de la veuve de *Philippe IV* les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison , la loi expresse de *Charles-Quint* ; mais les Loix de *Charles-Quint* , n'étaient guere suivies par la Cour de France.

Un de ses prétextes , que prenait le Conseil du Roi , était , que les cinq cens mille écus donnés en dot à sa femme , n'avaient point été payés ; mais on oubliait , que la dot de la fille de *Henri IV* ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combattirent d'abord par des écrits , où l'on étala des calculs de Banquier & des raisons d'Avocat ; mais la seule raison d'Etat était écoutée.

Raisons  
ou pré-  
textes de  
la con-  
quête de  
la Flan-  
dres.

Le Roi , comptant encore plus sur ses forces 1667.  
que sur ses raisons , marcha en Flandre à des conquêtes assurées. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes ; un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque ; un de quatre mille vers Luxembourg. *Turenne* était sous lui le Général de cette armée. *Colbert* avait multiplié les ressources de l'Etat pour fournir à ces dépenses. *Louvois* , nouveau Ministre de la guerre , avait fait des préparatifs immenses pour la Campagne. Des Magasins de toute espece étaient distribués sur la frontière. Il introduisit le premier cette méthode



**CH. VIII.** — avantageuse , que la faiblesse du Gouverne-  
ment avait jusqu'alors rendue impraticable ,  
de faire subsister les armées par magasin :  
quelque siege que le Roi voulût faire , de quel-  
que côté qu'il tournât ses armes , les secours  
en tout genre étaient prêts , les logemens des  
troupes marqués , leurs marches réglées. La  
discipline , rendue plus sévère de jour en jour  
par l'austérité inflexible du Ministre enchaî-  
nait tous les Officiers à leur devoir. La pre-  
sence d'un jeune Roi , l'idole de son armée ,  
leur rendait la dureté de ce devoir aisée &  
chère. Le grade militaire commença dès-lors  
à être un droit beaucoup au-dessus de ce-  
lui de la naissance. Les services , & non les  
ayeux , furent comptés , ce qui ne s'était gue-  
res vu encore. Par-là l'Officier de la plus  
médiocre naissance fut encouragé , sans que  
ceux de la plus haute eussent à se plaindre.  
L'Infanterie , sur qui tombait tout le poids de  
la guerre depuis l'inutilité reconnue des lan-  
ces , partagea les récompenses , dont la Cava-  
lerie était en possession. Des maximes nou-  
velles dans le Gouvernement inspiraient un  
nouveau courage.

Le Roi , entre un Chef & un Ministre éga-  
lement habiles , tous deux jaloux l'un de l'au-  
tre , & cependant ne l'en servant que mieux ,  
suivi des meilleures troupes de l'Europe , en-  
fin ligué de nouveau avec le Portugal , atta-  
quait avec tous ces avantages une Province  
mal défendue d'un Royaume ruiné & déchiré.  
Il n'avait à faire qu'à sa belle-mere , fem-  
me faible , gouvernée par un Jésuite , dont



l'administration méprisée & malheureuse, lais- CH.VIII.  
fait la Monarchie Espagnole sans défense. Le  
Roi de France avait tout ce qui manquait à  
l'Espagne.

L'art d'attaquer les Places comme aujour-  
d'hui, n'était pas encore perfectionné, parce  
que celui de les bien fortifier & de les bien  
défendre, était plus ignoré. Les frontieres de  
la Flandre Espagnole étaient presque sans  
fortifications & sans garnisons.

*Louis* n'eut qu'à se presenter devant elles. Succès  
Il entra dans Charleroi, comme dans Paris; rapides.  
Ath, Tournai, furent prises en deux jours;  
Furnes, Armentieres, Courtrai, ne tinrent pas  
davantage. Il descendit dans la tranchée de- 6 Juillet  
vant Douai, & elle se rendit le lendemain. 1667.  
Lille, la plus florissante ville de ces pays, la  
seule bien fortifiée, & qui avait une garnison  
de six mille hommes, capitula après neuf 27 Août.  
jours de siege. Les Espagnols n'avaient que  
huit mille hommes à opposer à l'armée victo-  
rieuse: encore l'arriere-garde de cette petite  
armée, fut-elle taillée en pieces par le Mar- 31 Août.  
quis, depuis Maréchal de *Créqui*. Le reste se  
cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le  
Roi vaincre sans combattre.

Cette Campagne, faite au milieu de la plus  
grande abondance, parmi des succès si faciles,  
parut le voyage d'une Cour. La bonne chere,  
le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans  
les armées, dans le tems même que la disci-  
pline s'affermissait. Les Officiers faisaient le  
devoir militaire beaucoup plus exactement,  
mais avec des commodités plus recherchées.



— Le Maréchal de *Turenne* n'avait eu long-temps  
CH.VIII. que des affiettes de fer en campagne. Le Marquis d'*Humières* fut le premier , au siege d'*Arras* en 1658 , qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée , & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette Campagne de 1667 où un jeune Roi aimant la magnificence , étalait celle de sa Cour dans les fatigues de la guerre , tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chère , dans les habits , dans les équipages. Ce luxe , la marque certaine de la richesse d'un grand Etat , & souvent la cause de la décadence d'un petit , était cependant encore très-peu de chose auprès de celui qu'on a vu depuis. Le Roi , ses Généraux & ses Ministres , allaient au rendez-vous de l'armée à cheval , au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de Cavalerie , ni de Secrétaire d'un Officier-Général , qui ne fasse ce voyage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts , plus commodément & plus tranquillement , qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des Officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée , avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le Roi en donnait l'exemple : il alla ainsi à la tranchée devant *Douai* & devant *Lille*. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robustes , pleins de valeur ; mais de mollesse , & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.



La rapidité de ces conquêtes remplit d'alarmes Bruxelles ; les citoyens transportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandres entière pouvait être l'ouvrage d'une Campagne. Il ne manquait au Roi que des troupes assez nombreuses pour garder les Places , prêtes à s'ouvrir à ses armes. *Louvois* lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises , & de les fortifier. *Vauban* , l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siècle pour le service de *Louis XIV* , fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle , devenue aujourd'hui la règle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les Places revêtues que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroyées par l'Artillerie : plus il les rendit razzantes , moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle de Lille sur ces principes. On n'avait point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de *Vauban* ; il fut le premier Gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer , que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre , fut celui des fortifications de Lille.

Le Roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples , des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses , & des fêtes qu'il donna à sa Cour.



*CHAPITRE NEUVIÈME.*  
**CONQUÊTE**  
*DE LA FRANCHE-COMTÉ.*

**PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE.**

Prépara-  
 rations  
 habiles.  
 1668.

ON était plongé dans les divertissemens à St. Germain , lorsqu'au cœur de l'hiver au mois de Janvier , on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés , aller & revenir sur les chemins de la Champagne , dans les trois Evêchés : des trains d'artillerie , des chariots de munitions , s'arrêtaient sous divers prétextes , dans la route qui mene de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt , & les courtisans par curiosité , s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulieres , était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entreprise de *Louis XIV.* Enfin le 2 de Fevrier il part de St. Germain , avec le jeune Duc d'*Enghien* fils du grand *Condé* , & quelques Courtisans : les autres Officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à de grandes journées , & arrive à Dijon. Vingt mille hommes af-



semblés de vingt routes différentes , se trou- vent le même jour en Franche-Comté à quel- que lieues de Besançon ; & le grand *Condé* paraît à leur tête , ayant pour son principal Lieutenant-Général, *Bouteville-Montmorenci* son ami , devenu Duc de *Luxembourg* , toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. *Luxembourg* était l'élève de *Condé* dans l'art de la guerre ; & il obligea , à force de mérite , le Roi qui ne l'aimait pas , à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le Prince de *Condé* était jaloux de la gloire de *Turenne* , & *Louvois* de sa faveur auprès du Maître ; *Condé* était jaloux en Héros , & *Louvois* en Ministre. Le Prince, Gouverneur de la Bourgogne , qui touche à la Franche-Comté , avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver , en moins de tems que *Turenne* n'en avait mis l'été dernier à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord son projet à *Louvois* , qui l'embrassa avidement , pour éloigner & rendre inutile *Turenne* , & pour servir en même-tems son Maître.

Le Grand  
Condé  
chargé  
de la  
conquête.

Cette Province assez pauvre alors en argent , mais très-fertile , bien peuplée , étendue en long de quarante lieues , & large de vingt , avait le nom de *Franche* , & l'était en effet. Les Rois d'Espagne en étaient plutôt les Protecteurs que les Maîtres. Quoique ce pays fût du Gouvernement de la Flandres , il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée entre le Parlement & le



**CH. IX.** Gouvernement de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands privilèges , toujours respectés par la Cour de Madrid , qui ménageait une Province jalouse de ses droits , & voisine de la France. Jamais peuple ne vécut sous un Gouvernement plus doux , & ne fut si attaché à ses Souverains. Leur amour pour la Maison d'Autriche s'est conservé pendant deux générations : mais cet amour était au fond celui de leur liberté.

Enfin la Franche-Comté était heureuse , mais pauvre : & puisqu'elle était une espèce de République , il y avait des factions. Quoiqu'en dise *Pelisson* , on ne se borna pas à employer la force.

Manceu-  
vres.

On gagna d'abord quelques citoyens par des presens & des espérances. On s'assura l'Abbé *Jean de Vatteville* , frere de celui qui ayant insulté à Londres l'Ambassadeur de France , avait procuré , par cet outrage , l'humiliation de la branche d'Autriche Espagnole. Cet Abbé , autrefois Officier , puis Chartreux , puis long-tems Musulman chez les Turcs , & enfin Ecclésiastique , eut parole d'être grand Doyen & d'avoir d'autres Bénéfices. On acheta peu cher quelques Magistrats , quelques Officiers ; & à la fin même le Marquis d'*Yenne* Gouverneur-Général devint si traitable , qu'il accepta publiquement après la guerre une grosse pension & le grade de Lieutenant-général en France. Ces intrigues secrètes , à peine commencées , furent soutenues par vingt mille hommes. Besançon , la capitale de la Province , est investie par le Prince de *Condé* ,  
*Luxemb.*

La Fran-  
che-com-  
té prise.



*Luxembourg* court à Salins : le lendemain *Bes-*  
*fançon* & *Salins* se rendirent. *Besfançon* ne CH. IX.  
 demanda pour capitulation que la conserva-  
 tion d'un *St. Suaire* , fort révééré dans cette  
 ville ; ce qu'on leur accorda très-aisément.  
 Le Roi arrivait à *Dijon*. *Louvois* , qui avait  
 volé sur la frontière pour diriger toutes ces  
 marches , vient lui apprendre , que ces deux  
 villes sont assiégées & prises. Le Roi courut  
 aussi-tôt se montrer à la fortune , qui faisait  
 tout pour lui.

Il alla assiéger *Dole* en personne. Cette Pla-  
 ce était réputée forte : elle avait pour Com-  
 mandant le Comte de *Montrevel* , homme  
 d'un grand courage , fidele par grandeur d'ame  
 aux Espagnols qu'il haïssait , & au Parlement  
 qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison que  
 quatre cens soldats & les citoyens , & il osa  
 se défendre. La tranchée ne fut point poussée  
 dans les formes. A peine l'eut-on ouverte ,  
 qu'une foule de jeunes volontaires , qui sui-  
 vaient le Roi , courut attaquer la contrescarpe  
 & s'y logea. Le Prince de *Condé* , à qui l'âge  
 & l'expérience avaient donné un courage  
 tranquille , les fit soutenir à propos , & parta-  
 gea leur péril , pour les en tirer. Ce Prince  
 était par-tout avec son fils , & venait ensuite  
 rendre compte de tout au Roi , comme un  
 Officier qui aurait eu sa fortune à faire. Le Roi ,  
 dans son quartier , montrait plutôt la dignité  
 d'un Monarque dans sa Cour , qu'une ardeur  
 impétueuse , qui n'était pas nécessaire. Tout  
 le cérémonial de *St. Germain* était observé. Il  
 avait son petit coucher , ses grandes , ses pe-



CH. IX. tites entrées, une salle des audiences dans sa  
 — tente. Il ne tempérerait le faste du Trône qu'en  
 faisant manger à sa table ses Officiers Géné-  
 raux & ses Aides de camp. On ne lui voyait  
 point, dans les travaux de la guerre, ce cou-  
 rage emporté de *François Ier* & de *Henri IV*,  
 qui cherchaient toutes les especes de dangers.  
 Il se contentait de ne les pas craindre, & d'en-  
 gager tout le monde à s'y précipiter pour lui  
 avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de  
 14 Fevr. quatre jours de siege, douze jours après son  
 1668. départ de St. Germain; & enfin en moins de  
 trois semaines, toute la Franche-Comté lui  
 fut soumise. Le Conseil d'Espagne, étonné &  
 indigné du peu de résistance, écrivit au Gou-  
 verneur, » que le Roi de France aurait dû en-  
 » voyer ses laquais prendre possession de ce  
 » pays, au lieu d'y aller en personne.»

Europe  
 alarmée.

Tant de fortune & tant d'ambition réveil-  
 lerent l'Europe assoupie; l'Empire commença  
 à se remuer, & l'Empereur à lever des trou-  
 pes. Les Suisses, voisins des Franch-Comtois,  
 & qui n'avaient guere alors d'autre bien que  
 leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reste  
 de la Flandres pouvait être envahi au Printems  
 prochain. Les Hollandais, à qui il avait tou-  
 jours importé d'avoir les Français pour amis,  
 frémissaient de les avoir pour voisins. L'Es-  
 pagne alors eut recours à ces mêmes Hollan-  
 dais, & fut en effet protégée par cette petite  
 Nation, qui ne lui paraissait auparavant que  
 méprisable & rebelle.

Jean de  
 With.

La Hollande était gouvernée par *Jean de*  
*With*, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait



été élu Grand-Pensionnaire ; homme amoureux de la liberté de son pays , autant que de sa grandeur personnelle : assujetti à la frugalité & à la modestie de sa République , il n'avait qu'un laquais & une servante , & allait à pied dans la Haye , tandis que dans les négociations de l'Europe , son nom était compté avec les noms des plus puissans Rois ; homme infatigable dans le travail , plein d'ordre , de sagesse , d'industrie dans les affaires , excellent citoyen , grand politique , & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le Chevalier *Temple*, Temple. Ambassadeur d'Angleterre à la Haye, une amitié bien rare entre des Ministres. *Temple* était un Philosophe , qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien , malgré les reproches que l'Evêque *Burnet* lui a faits d'Athéisme ; né avec le génie d'un sage Républicain , aimant la Hollande , comme son propre pays , parce qu'elle était libre , & aussi jaloux de cette liberté que le Grand-Pensionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le Comte de *Dhona* , Ambassadeur de Suede , pour arrêter les progrès du Roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Française* , avait été prise en trois mois ; la Franche-Comté en trois semaines. Le Traité entre la Hollande , l'Angleterre & la Suede , pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de *Louis XIV* , fut proposé & conclu en cinq jours.

*Louis XIV* fut indigné , qu'un petit Etat ,



CH. IX — tel que la Hollande , conçut l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'Arbitre des Rois , & plus encore qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-Unies lui fut un outrage sensible , qu'il fallut dévorer , & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux , tout-puissant & tout irrité qu'il était , il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des Conférences , & le nouveau Pape *Rospigliosi* , *Clément IX* pour Médiateur.

La Cour  
de Rome  
ne prési-  
de plus  
aux  
Traités.

La Cour de Rome , pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent , rechercha par toute sorte de moyens , l'honneur d'être l'Arbitre entre les Couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au Traité des Pyrénées : elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce Congrès , pour être un fantôme d'Arbitre entre des fantômes de Plénipotentiaires. Les Hollandais , déjà jaloux de la gloire , ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à St. Germain , par le Ministère de leur Ambassadeur *Van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui , était envoyé à Aix-la-Chapelle , pour être signé avec appareil par les Ministres assemblés au Congrès. Qui eût dit trente ans auparavant , qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa Médiation ?

• Ce *Van-Beuning* , Bourguemestre d'Amf-



terdam, avait la vivacité d'un Français & la CH. IX.  
fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer,  
dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse  
du Roi; & opposait une inflexibilité républicai-  
ne, au ton de supériorité, que les Ministres de  
France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-*  
*vous pas à la parole du Roi?* lui disait Mon-  
sieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore*  
*ce que veut le Roi,* dit Van-Beuning; *je con-*  
*sidère ce qu'il peut.* Enfin à la Cour du plus  
superbe Monarque du Monde, un Bourgue-  
mestre conclut avec autorité une paix, par la-  
quelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-  
Comté. Les Hollandais eussent bien mieux ai-  
mé qu'il eût rendu la Flandre, & être déli-  
vrés d'un voisin si redoutable; mais toutes les  
Nations trouverent, que le Roi marquait assez  
de modération, en se privant de la Franche-  
Comté. Cependant il gagnait davantage, en  
retenant les villes de Flandre; & il s'ouvrait  
les portes de la Hollande, qu'il songeait à  
détruire dans le tems qu'il lui céda.

Van-  
Beuning  
bour-  
geois  
d'Amf-  
terdam;  
tient tête  
à Louis  
XIV.

2 Mai  
1668.





---

*CHAPITRE DIXIEME.**TRAVAUX ET MAGNIFICENCE  
DE LOUIS XIV.*

*Aventure singuliere en Portugal. Casimir en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.*

**L**ouis XIV forcé de rester quelques tems en paix , continua comme il avait commencé , à regler , à fortifier & embellir son Royaume. Il fit voir qu'un Roi absolu qui veut le bien , vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander , & les succès dans l'administration étaient aussi rapides que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable , de voir les ports de mer , auparavant déserts & ruinés , maintenant entourés d'ouvrages qui faisoient leur ornement & leur défense , couverts de navires & de matelots , & contenant déjà près de soixante grands vaisseaux qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles Colonies , protégées par son pavillon , partaient de tous côtés pour l'Amérique , pour les Indes Orientales , pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France & sous ses yeux , des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes , avec tous les Arts que l'Architecture entraîne



après elle ; & dans l'intérieur de sa Cour & de sa Capitale , des Arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire , dont les siècles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les Lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la Nation , trouveront leur véritable place dans cette Histoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. *Don Alphonse* , fils indigne de l'heureux *Don Jean de Bragance* , y régnait. Il était furieux & imbécile. Sa femme , fille du Duc *Némours* , amoureuse de *Don Pèdre* frère d'*Alphonse* , osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son Amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la Reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eu publiquement d'une courtisane un enfant qu'il avoit reconnu. Enfin il avoit couché très-long-tems avec la Reine. Malgré tout cela , elle l'accusa d'impuissance ; & ayant acquis dans le Royaume par son habileté , l'autorité que son mari avoit perdue par ses fureurs , elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une Bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette Bulle ; mais il l'est , que des personnes toutes-puissantes en aient besoin. Ce que *Clément VII* avait refusé à *Henri VIII* , Roi puissant d'Angleterre , *Urbain VIII* l'accorda

Roi de Portugal déclaré impuissant ; & détrôné. Novem. 1667.



CH. X. — à l'épouse d'un Roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un tems ce que les plus grands refforts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids & deux mesures pour tous les droits des Rois & des peuples ; & ces deux mesures étaient au Vatican depuis que les Papes influèrent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible de comprendre comment tant de Nations avaient laissé une si étrange autorité au Pontife de Rome , si on ne savait combien l'usage a de force.

Cet événement qui ne fut une révolution que dans la famille Royale & non dans le Royaume de Portugal , n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe , ne mérite d'attention que par sa singularité.

Septem.  
1668.

La France reçut bientôt après un Roi qui descendait du Trône d'une autre manière. *Jean Casimir* Roi de Pologne renouvela l'exemple de la Reine *Christine*. Fatigué des embarras du Gouvernement , & voulant vivre heureux , il choisit sa retraite à Paris , dans l'Abbaye de *St. Germain* dont il fut Abbé. Paris , devenu depuis quelques années le séjour de tous les Arts , était une demeure délicieuse pour un Roi qui cherchait les douceurs de la Société , & qui aimait les Lettres. Il avoit été Jésuite & Cardinal avant d'être Roi ; & dégoûté également de la Royauté & de l'Eglise , il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage , & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de Majesté.

Turcs en  
Candie.

Les Turcs , moins formidables à la vérité



que du tems des *Mahomets* , des *Sélims* & CH. X.  
des *Solimans* ; mais dangereux encore & —  
forts de nos divisions , assiégeaient depuis deux  
ans Candie , avec toutes les forces de leur  
Empire. On ne fait s'il était plus étonnant ,  
que les Vénitiens se fussent défendus si long-  
tems , ou que les Rois de l'Europe les eussent  
abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois ,  
lorsque l'Europe Chrétienne était barbare , un  
Pape , ou même un Moine , envoyait des  
millions de Chrétiens combattre les Mahomé-  
tans dans leur Empire : nos Etats s'épuisaient  
d'hommes & d'argent , pour aller conquérir  
la misérable & stérile Province de Judée : &  
maintenant que l'Isle de Candie , réputée le  
boulevard de la Chrétienté , était inondée de  
soixante mille Turcs , les Rois Chrétiens re-  
gardaient cette perte avec indifférence. Quel-  
ques galeres de Malthe & du Pape , étaient le  
seul secours qui défendait cette République  
contre l'Empire Ottoman. Le Sénat de Ve-  
nise , aussi impuissant que sage , ne pouvait  
avec ses soldats mercenaires & des secours si  
faibles , résister au Grand-Visir *Kiuperli* ,  
bon Ministre , meilleur Général , Maître de  
l'Empire de la Turquie , suivi de troupes for-  
midables , & qui même avait de bons Ingé-  
nieurs.

Le Roi donna inutilement aux autres Prin-  
ces l'exemple de secourir Candie. Ses gale-  
res , & les vaisseaux nouvellement construits  
dans le port de Toulon , y porterent sept  
mille hommes , commandés par le Duc de

Duc de  
Beaufort  
à Candie.



CH. X. *Beaufort* : secours devenu trop faible dans un si grand danger , parce que la générosité Française ne fut imitée de personne.

*La Feuillade*, simple Gentilhomme Français , fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la Chevalerie. Il mena près de trois cens Gentilshommes à Candie , à ses dépens , quoiqu'il ne fut pas riche. Si quelque autre Nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade* , il est à croire que Candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours , & à verser du sang inutilement.

16 Sept. Le Duc de *Beaufort* périt dans une sortie ;  
1669. & *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette Ville , qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Turcs dans ce siege s'étaient montrés supérieurs aux Chrétiens , même dans la connaissance de l'Art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe , furent fondus dans leur camp. Ils firent pour la première fois , des lignes parallèles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons appris cet usage ; mais ils ne le tinrent que d'un Ingénieur Italien. Il est certain que des vainqueurs tels que les Turcs , avec de l'expérience , du courage , des richesses , & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractère , devaient conquérir l'Italie , & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches Empereurs qu'ils ont eu depuis , leurs mauvais Généraux , & le vice de leur Gouvernement , ont été le salut de la Chrétienté.



Le Roi peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les Pays-Bas, & de commencer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite République dominait sur les Mers; mais sur la Terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les Traités, & sur les avantages d'un Commerce immense. Autant que ses Armées navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues & méprisables. Leur Cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'Infanterie était à peu près sur le même pied; les Officiers, les Commandans même des Places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des Bourguemestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oïveté, regardant leurs Emplois comme des Prêtres regardent leurs Bénéfices. Le Pensionnaire *Jean de With* avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce Républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV* d'engager *Charles* dans ses desseins. Le Monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son Regne & sa Nation avaient



CH. X. reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jus-  
ques dans la riviere de la Tamise, par la flot-  
te Hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance,  
ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les  
plaisirs, & regner avec un pouvoir moins gê-  
né : c'est par-là qu'on le pouvait séduire. *Louis*  
qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'ar-  
gent, en promit beaucoup au Roi *Charles*,  
1670. qui n'en pouvait avoir sans son Parlement.  
Cette liaison secrète entre les deux Rois, ne  
fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de  
*Charles II*, & épouse de *Monsieur* frere unique  
du Roi, à *Turenne* & à *Louvois*.

Une Princesse de vingt-six ans fut le Pléni-  
potentiaire qui devait consommer ce Traité  
avec le Roi *Charles*. On prit pour prétexte  
du passage de *Madame* en Angleterre, un  
voyage que le Roi voulut faire dans ses con-  
quêtes nouvelles vers *Dunkerque* & vers  
*Lille*. La pompe & la grandeur des anciens  
Rois de l'Asie n'aprochaient pas de l'éclat de  
ce voyage. Trente mille hommes précédé-  
rent ou suivirent la marche du Roi ; les uns  
destinés à renforcer les garnisons des pays  
conquis, les autres à travailler aux fortifica-  
tions, quelques-uns à applanir les chemins.  
Le Roi menait avec lui la Reine sa femme,  
toutes les Princeses & les plus belles femmes  
de sa Cour. *Madame* brillait au milieu d'elles,  
& goûtait dans le fond de son cœur le plaisir  
& la gloire de tout cet appareil qui couvrait  
son voyage. Ce fut une fête continuelle de-  
puis *St. Germain* jusqu'à *Lille*.

Le Roi, qui voulait gagner les cœurs de ses



nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion; l'or & les pierreries étaient prodiguées à qui-  
conque avait le moindre prétexte pour lui parler. La Princesse *Henriette* s'embarqua à Calais, pour voir son frere, qui s'était avancé jusqu'à Cantorberi. *Charles*, séduit par son amitié pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que *Louis XIV* voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

CH. X.  
—  
France  
& Angleterre  
contre la  
Hollande.

La perte de Madame, morte à son retour d'une manière soudaine & affreuse, jeta des soupçons sur Monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux Rois. Les dépouilles de la République, qu'on devait détruire, étaient déjà partagés par le Traité secret entre les Cours de France & d'Angleterre, comme en 1635, on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vues, d'alliés & d'ennemis, & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre; mais l'Europe les écoutait en silence. L'Empereur occupé des séditions de la Hongrie, la Suède endormie par des négociations, l'Espagne toujours faible, toujours irrésolue & toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de *Louis XIV*.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions; l'une, des Républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité; l'autre, des Répu-

Factions  
en Hol-  
lande,



— blicains mitigés, qui voulaient établir dans les Charges de ses ancêtres le jeune Prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de *Guillaume III*. Le Grand Pensionnaire *Jean de With* & *Corneille* son frere, étaient à la tête des partisans austeres de la liberté : mais le parti du jeune Prince commençait à prévaloir. La République, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

*Louis* avait non seulement acheté le Roi d'Angleterre, il gagna encore l'Electeur de Cologne, & ce *van Gaalen* Evêque de Munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des Hollandais. Il les avait secourus contre cet Evêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La Suede, après s'être unie aux Hollandais pour arrêter en 1668, des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons, moyennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit Etat, il n'y en eût pas un qui put alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à peu près semblable à cette Ligue de *Louis XII*, de l'Empereur *Maximilien* & du Roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la République de Venise, parce qu'elle était riche & fiere.

Terreur  
en Hol-  
lande.

Les Etats-Généraux consternés écrivirent au Roi ; lui demandant humblement, si les



grands préparatifs qu'il faisait étaient en effet destinés contre eux, les anciens & fideles Alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? il répondit, » qu'il » ferait de ses troupes l'usage que demanderait sa dignité, dont il ne devait compte à » personne ». Ses Ministres alléguaient pour toute raison, que le Gazettier de Hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que *Van-Beuning* avait fait fraper une médaille injurieuse à *Louis XIV*. Le goût des devises régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV* la devise du Soleil avec cette légende, *nec pluribus impar*. On prétendait, que *Van-Beuning* s'était fait représenter avec un Soleil, & ces mots pour armes : *In conspectu meo stetit Sol ; A mon aspect le Soleil s'est arrêté.* \* Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les Etats avaient fait fraper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la République avait fait de glorieux ; *Affertis legibus, emendatis sacris,*

\* Il est vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de *Van-Beuning* : mais elle ne porte point de date. Elle représente un combat avec un Soleil qui culmine sur la tête des combattans. La légende est, *Stetit Sol in medio Cæli.* Cette médaille que des particuliers ont fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'Hocster en 1709, à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors :

*Alter in egregio nuper certamine Josue  
Clamavit, sol sta gallice, solque stetit.*

Or *Van-Beuning* ne s'appellait point *Josué*, mais *Conrad.*



— *adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis Europæ quiete.* » Les Loix affermies, la Religion épurée, les Rois secourus, défendus & réunis, la liberté des mers vengée, l'Europe pacifiée.

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser *Louis XIV.*

Le Roi d'Angleterre de son côté leur reprochait, que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau Anglais, & alléguait encore un certain tableau, où *Corneille de With* frere du Pensionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce *Corneille de With*, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les Ministres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande, y spécifierent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les Etats, qui traduisaient toujours les Mémoires des Ministres en Français, ayant traduit *abusive*, par le mot *fautifs, trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que ces *tableaux trompeurs*. En effet, ils ne devinerent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.



Tout ce que les efforts de l'ambition & de CH. X.  
la prudence humaine peuvent préparer pour —  
détruire une Nation, *Louis XIV* l'avait fait. Prépara-  
Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une tifs con-  
petite entreprise formée avec des préparatifs tre la  
plus formidables. De tous les Conquérans, H lan-  
qui ont envahi une partie du Monde, il n'y de.  
en a pas un qui ait commencé ses conquêtes  
avec autant de troupes réglées, & autant d'ar-  
gent, que *Louis* en employa pour subjuguier  
le petit Etat des Provinces-Unies. Cinquante  
millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-  
vingt-dix-sept, furent consommés à cet ap-  
pareil. Trente vaisseaux de cinquante pieces  
de canon joignirent la flotte Anglaise forte  
de cent voiles. Le Roi avec son frere alla sur  
les frontieres de la Flandre Espagnole & de  
la Hollande, vers Mastricht & Charleroi,  
avec plus de cent douze mille hommes. L'E-  
vêque de Munster & l'Electeur de Cologne  
en avaient environ vingt mille. Les Géné-  
raux de l'armée du Roi étaient *Condé* &  
*Turenne*. *Luxembourg* commandait sous eux.  
*Vauban* devait conduire les sieges. *Louvois*  
était par-tout avec sa vigilance ordinaire. Ja-  
mais on n'avait vu une armée si magnifique,  
& en même-tems mieux disciplinée. C'était  
sur-tout un spectacle imposant, que la Mai-  
son du Roi nouvellement réformée. On y  
voyait quatre Compagnies des Gardes du  
Corps, chacune composée de trois cens Gen-  
tilshommes, entre lesquels il y avait beau-  
coup de jeunes *Cadets* sans paie, assujettis  
comme les autres à la régularité du service ;



CH. X. deux cens Gendarmes de la Garde, deux cens  
 — Chevaux legers, cinq cens Mousquetaires, tous Gentilshommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne mine; douze Compagnies de la Gendarmerie, depuis augmentées jusqu'au nombre de seize; les Cent-Suisses même accompagnaient le Roi, & ses Régimens des Gardes-Françaises & Suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. Ses troupes, pour la plupart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-tems un objet de terreur & d'admiration, pour des Peuples chez qui toute espece de magnificence était inconnue. Une discipline, devenue encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'Inspecteurs de Cavalerie & d'Infanterie, comme nous en avons vu depuis; mais deux hommes uniques chacun dans leur genre, en faisaient les fonctions. *Martinet* mettait alors l'Infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le Chevalier de *Fourilles* faisait la même charge dans la Cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la bayonnette en usage dans quelques Régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une maniere constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. Le Roi avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un Historien, qui devait

Discipline militaire.



écrire ses victoires ; c'était *Péliſſon*, homme CH. X.  
dont il fera parlé dans l'article des beaux Arts, —  
plus capable de bien écrire , que de ne pas  
flatter.

Ce qui avançait encore la chute des Hol-  
landais , c'est que le Marquis de *Louvois* avait  
fait acheter chez eux une grande partie des  
munitions qui allaient ſervir à les détruire , &  
avait ainſi dégarni beaucoup leurs magafins.  
Il n'eſt point du tout étonnant que des Mar-  
chands euſſent vendu ces proviſions avant la  
déclaration de la guerre , eux qui en vendent  
tous les jours à leurs ennemis pendant les plus  
vives campagnes. On ſait qu'un Négociant  
de ce pays avait autrefois répondu au Prince  
*Maurice*, qui le réprimandait ſur un tel né-  
goce ; *Monſeigneur , ſi on pouvait par mer  
faire quelque commerce avantageux avec l'En-  
fer , je hazarderais d'y aller brûler mes voiles.*  
Mais ce qui eſt ſurprenant , c'eſt qu'on a im-  
primé que le Marquis de *Louvois* alla lui-  
même , déguifé , conclure ces marchés en  
Hollande. Comment peut-on avoir imaginé  
une aventure ſi déplacée , ſi dangereuſe &  
ſi inutile ?

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vau-*  
*ban*, cent trente mille combattans , une ar-  
tillerie prodigieuſe , & de l'argent avec lequel  
on attaquait encore la fidélité des Comman-  
dans des Places ennemies , la Hollande n'avait  
à oppoſer qu'un jeune Prince d'une conſtitu-  
tion faible , qui n'avait vu ni ſieges ni com-  
bats , & environ vingt-cinq mille mauvais  
ſoldats en quoi conſiſtait alors toute la garde

Muni-  
tions  
achetées  
dans la  
Hollan-  
de même  
pour la  
détruire.

Guillau-  
me Prin-  
ce d'O-  
range.



CH. X. du pays. Le Prince *Guillaume d'Orange*, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu Capitaine-général des forces de terre, par les vœux de la Nation : *Jean de With*, le Grand-Pensionnaire y avait consenti par nécessité. Ce Prince nourrissait sous le flegme Hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévère, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; enfin presque en tout l'opposé de *Louis XIV.*

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses forces étaient trop peu de chose; son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes Françaises venaient fondre tout-à-coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent Duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette République, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes Françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du Pape.

Marche  
de Louis  
XIV.

Cependant le Roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à



la Hollande , à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages , pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque Gentilhomme des environs venait se plaindre , il était sûr d'avoir un present. Un Envoyé du Gouverneur des Pays-Bas , étant venu faire une représentation au Roi sur quelques dégats commis par les troupes , reçut de la main du Roi son portrait enrichi de diamans , estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des Peuples , & augmentait la crainte de sa puissance.

Le Roi était à la tête de sa Maison , & de ses plus belles troupes , qui composaient trente mille hommes : *Turenne* les commandait sous lui. Le Prince de *Condé* avait une armée aussi forte. Les autres Corps , conduits tantôt par *Luxembourg* , tantôt par *Chamilli* , faisaient dans l'occasion des armées séparées , ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre Villes , dont le nom ne mérite de place dans l'Histoire que par cet événement : Rhinber , Orsoi , Wé-*sel* , Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg , que le Roi voulut assiéger en personne , n'essuya pas un coup de canon ; & pour assurer encore mieux sa prise , on eut soin de corrompre le Lieutenant de la Place , Irlandais de Nation , nommé *Dofferi* , qui eut la lâcheté de se vendre , & l'imprudence de se retirer ensuite à Mastricht , où le Prince d'Orange le fit punir de mort.



Toutes les Places qui bordent le Rhin & l'Iffel, se rendirent. Quelques Gouverneurs envoyèrent leurs clés, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons Français : plusieurs Officiers s'enfuirent des Villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fut dans leur territoire ; la consternation était générale. Le Prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en Campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le Roi serait au-delà du Rhin. Le Prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve, & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du Roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par *Martinet*. Des gens du pays informèrent alors le Prince de *Condé*, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huys*, la maison du péage, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le Roi fit sonder ce gué par le Comte de *Guiche*. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses Lettres *Pélisson* témoin oculaire, & ce que m'ont confirmé les habitans. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y



avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq CH. X.  
cens Cavaliers, & deux faibles Régimens d'In-  
fanterie sans canon. L'artillerie Française les  
foudroyait en flanc. Tandis que la Maison du  
Roi & les meilleures troupes de Cavalerie pas-  
serent sans risque au nombre d'environ quin-  
ze mille hommes, le Prince de *Condé* les cô- <sup>Passage</sup>  
toyait dans un bateau de cuivre. A peine quel- <sup>du Rhin.</sup>  
ques Cavaliers Hollandais entrèrent dans la ri-  
viere pour faire semblant de combattre; ils  
s'enfuirent l'instant d'après, devant la multi-  
tude qui venait à eux. Leur Infanterie mit  
aussi-tôt bas les armes, & demanda la vie. On  
ne perdit dans le passage que le Comte de  
*Nogent* & quelques Cavaliers, qui s'étant  
écartés du gué se noyèrent, & il n'y aurait  
eu personne de tué dans cette journée, sans  
l'imprudence du jeune Duc de *Longueville*. <sup>12 Juin</sup>  
On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du <sup>1672.</sup>  
vin, il tira un coup de pistolet sur les enne-  
mis qui demandaient la vie à genoux, en leur  
criant : *Point de quartier pour cette canaille*. Il  
tua du coup un de leurs Officiers. L'Infante-  
rie Hollandaise désespérée reprit à l'instant ses  
armes, & fit une décharge, dont le Duc de  
*Longueville* fut tué. Un Capitaine de Cavale-  
rie nommé *Ossembroek*, \* qui ne s'était point  
enfui avec les autres, court au Prince de *Con-*  
*dé*, qui montait alors à cheval en sortant de  
la riviere, & lui appuie son pistolet à la tête.  
Le Prince, par un mouvement, détourna le  
coup, qui lui fracassa le poignet. *Condé* ne re-

\* On prononce *Ossembrouk*; l'æ fait ou chez les  
Hollandais.



**CH. X.** eut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette Infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. *Louis XIV* passa sur un pont de bateaux avec l'Infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le Roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses Courtisans, enfin le goût que les peuples, & sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oïveté des grandes Villes; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tholus*. Il était très-vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage & que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Villes  
prises.

Dès qu'on eût passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nisembourg, Nimégue, Shenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait gueres d'heures dans la journée, où le Roi ne reçut la nouvelle de quelque conquête. Un Officier, nommé *Mazel*, mandait à M. de *Turenne* : » Si vous voulez  
» m'en-



» m'envoyer cinquante chevaux , je pourrai CH. X.  
 » prendre avec cela deux ou trois Places.

Utrecht envoya ses clés , & capitula avec  
 toute la Province qui porte son nom. *Louis* 20 Juin  
 fit son entrée triomphale dans cette Ville , 1672.  
 menant avec lui son grand Aumônier , son  
 Confesseur & l'Evêque titulaire d'Utrecht. On  
 rendit avec solennité la grande Eglise aux  
 Catholiques. L'Evêque , qui n'en portait que  
 le vain nom , fut pour quelque-tems établi  
 dans une dignité réelle. La Religion de *Louis*  
*XIV* , faisait des conquêtes comme ses armes.  
 C'était un droit qu'il acquérait sur la Hol-  
 lande , dans l'esprit des Catholiques.

Les Provinces d'Utrecht , d'Overissel , de *Amster-*  
 Gueldres , étaient soumises : Amsterdam n'at- *da m*  
 tendait plus que le moment de son esclavage *prête*  
 ou de sa ruine. Les Juifs qui y sont établis , *d'être*  
 s'empressèrent d'offrir à *Gourville* , Intendant *prise.*  
 & ami du Prince de *Condé* , deux millions  
 de florins , pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden , voisine d'Amsterdam était  
 prise. Quatre cavaliers allant à la maraude ,  
 s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden , où  
 sont les écluses qui peuvent inonder le pays ,  
 & qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les  
 Magistrats de Muiden éperdus de frayeur ,  
 vinrent présenter leurs clés à ces quatre sol-  
 dats ; mais enfin , voyant que les troupes ne  
 s'avançaient point , ils reprirent leurs clés &  
 fermèrent les portes. Un instant de diligence  
 eût mis Amsterdam dans les mains du Roi.  
 Cette capitale une fois prise , non-seulement  
 la République pétissait , mais il n'y avait plus



CH. X.

de Nation Hollandaise , & bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles , les plus ardentes pour la liberté , se préparaient à fuir aux extrémités du Monde , & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage , & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva , que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes Orientales ; ses Provinces d'Europe , qui n'achètent leur bled qu'avec leurs richesses d'Asie , qui ne vivent que de leur Commerce , & si on l'ose dire , de leur liberté , auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam , l'entrepôt & le magasin de l'Europe , où deux cens mille hommes cultivent le commerce & les Arts , serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les Terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses , & auraient été enfin submergées , ne laissant à *Louis XIV* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'Etat était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux , qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le Grand Pensionnaire *de With* ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie , qu'en demandant la paix au vainqueur.



Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux CH. X.  
de son autorité particulière, craignait toujours  
l'élévation du Prince d'Orange, encore plus  
que les conquêtes du Roi de France; il avait  
fait jurer à ce Prince même l'observation d'un  
Edit perpétuel, par lequel le Prince était ex-  
clus de la Charge de Stathouder. L'honneur,  
l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lièrent  
*de With* à ce serment. Il aimait mieux voir sa  
République subjuguée par un Roi vainqueur,  
que soumise à un Stathouder.

Le Prince d'Orange de son côté plus ambi- Le Prince  
ce d'O-  
range  
Stathou-  
der.  
tieux que *de With*, aussi attaché à sa patrie,  
plus patient dans les malheurs publics, atten-  
dant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa  
constance, brigua le Stathoudérat, & s'op-  
posait à la paix avec la même ardeur. Les Etats  
résolurent qu'on demanderait la paix malgré  
le Prince; mais le Prince fut élevé au Sta-  
thoudérat \* malgré les *de With*.

Quatre Députés vinrent au camp du Roi, 1672  
implorer sa clémence au nom d'une Républi-  
que, qui six mois auparavant se croyait l'Ar-  
bitre des Rois. Les Députés ne furent point  
reçus des Ministres de *Louis XIV* avec cette Les Etats  
Géné-  
raux de-  
mandent  
la paix.  
politesse \*\* Française qui mêle la douceur de la  
civilité aux rigueurs même du Gouvernement.

\* Il fut Stathouder le premier Juillet. Comment  
*La Baumelle* dans son Edition subreptice du Siècle de  
*Louis XIV* a-t-il pu dire dans ses Notes, qu'il ne  
fut déclaré que Capitaine & Amiral ?

\*\* *La Baumelle* dans ses Notes, dit : C'est un être  
de raison que cette politesse. Comment cet Ecrivain ose-  
t-il ainsi démentir l'Europe ?



— CH. X. *Louvois* dur & altier , né pour bien servir , plutôt que pour faire aimer son Maître , reçut les supplians avec hauteur , & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le Roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les Etats lui cédaient tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin , Nimégue , des Villes & des Forts dans le sein de leur pays ; qu'on lui payât vingt millions : que les Français fussent les Maîtres de tous les grands chemins de Hollande par terre & par eau , sans qu'ils payassent jamais aucun droit ; que la Religion Catholique fût par-tout rétablie ; que la République lui envoyât tous les ans une Ambassade extraordinaire , avec une médaille d'or sur laquelle il fut gravé , qu'ils tenaient leur liberté de *Louis XIV* ; enfin qu'à ces satisfactions , ils joignissent celle qu'ils devaient au Roi d'Angleterre & aux Princes de l'Empire , tels que ceux de Cologne & de Munster , par qui la Hollande était encore désolée.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la servitude , parurent intolérables , & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournerent vers le Prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le Grand-Pensionnaire , qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du Prince & l'animosité de son parti. On attente d'abord à la vie du Grand-Pensionnaire *Jean de With*. Ensuite on accuse *Corneille* son frere d'avoir



attenté à celle du Prince. *Corneille* est appliqué à la question. Il recita dans les tourmens le commencement de cette Ode d'Horace ; *Justum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le Latin :

CH. X.

*Les torrens impétueux ,  
La mer qui gronde & s'élance ,  
La fureur & l'insolence  
D'un peuple tumultueux ,  
Des fiers Tyrans la vengeance  
N'ébranlent pas la constance  
D'un cœur ferme & vertueux.*

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haye les deux freres *de Wich* ; l'un qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les Nations, & que les Français avaient fait éprouver au Maréchal d'*Ancre*, à l'Amiral *Coligni*, &c. car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du Pensionnaire. *Ruyter* même l'Amiral de la République, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Les de  
With as-  
sassinés.  
20 Août  
1672.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations, les Magistrats montrèrent des vertus, qu'on ne voit guere que dans les Républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la Banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au Trésor public. Chacun s'empressait de

Géné-  
reuse ré-  
solution  
des Ma-  
gistrats  
d'Amf-  
terdam.



**CH. X.** se faire payer du peu d'argent qu'on croyait qui pouvait y être encore. Les Magistrats firent ouvrir les caves où ce Trésor se conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impresion du feu, qui avait quelques années auparavant consumé l'Hôtel de Ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au Trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que *Charles II* Roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce Roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux Magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

Ils inondent leur pays.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées. Le payfan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la Ville. La disette fut grande chez ces



peuples ; ils manquerent sur-tout d'eau douce ; CH. X.  
 elle se vendit fix sols la pinte : mais ces extrê-  
 mités parurent moindres que l'esclavage. C'est  
 une chose digne de l'observation de la posté-  
 rité , que la Hollande ainsi accablée sur Terre,  
 & n'étant plus un Etat , demeura encore re-  
 doutable sur la Mer. C'était l'élément vérita-  
 ble de ces Peuples.

Tandis que *Louis XIV* passait le Rhin & prenait trois Provinces , l'Amiral *Ruyter* avec  
 environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brulots , alla chercher près des cô-  
 tes d'Angleterre les flottes des deux Rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mer une  
 armée navale plus forte que celle de la Répu-  
 blique. Les Anglais & les Hollandais combat-  
 tirent comme des Nations accoutumées à se  
 disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille ,  
 qu'on nomme de *Solbaie* , dura un jour entier.  
*Ruyter* , qui en donna le signal , attaqua le vais-  
 seau Amiral d'Angleterre , où était le Duc  
 d'Yorck , frere du Roi. La gloire de ce combat  
 particulier demeura à *Ruyter*. Le Duc d'Yorck,  
 obligé de changer de vaisseau , ne reparut  
 plus devant l'Amiral Hollandais. Les trente  
 vaisseaux Français eurent peu de part à l'action ;  
 & tel fut le sort de cette journée , que les côtes  
 de la Hollande furent en sûreté.

Les Hol-  
 landais  
 se défen-  
 dent sur  
 mer.

7 Juin  
 1662.

Après cette bataille , *Ruyter* , malgré les  
 craintes & les contradictions de ses compa-  
 triotes , fit entrer la flotte marchande des In-  
 des dans le Texel ; défendant ainsi & enri-  
 chissant sa patrie d'un côté , lorsqu'elle périf-  
 fait de l'autre. Le commerce même des Hol-



CH. X. — landais se soutenait ; on ne voyait que leurs pavillons dans les Mers des Indes. Un jour qu'un Consul de France disait au Roi de Perse , que *Louis XIV* avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être* , répondit le Monarque Persan , *puisque'il y a toujours au port d'Ormuz vingt vaisseaux Hollandais pour un Français ?*

Le Prince d'Orange offre tous ses biens pour défendre le pays.

Le Prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'Etat le revenu de ses Charges , & tout son bien pour soutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du pays. Ses négociations promptes & secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'Empereur , l'Empire , le Conseil d'Espagne , le Gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le Roi était entré au mois de Mai en Hollande , & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

*Monterey* , Gouverneur de Flandre , fit passer secrètement quelques Régimens au secours des Provinces-Unies. Le Conseil de l'Empereur *Léopold* envoya *Montécuculi* à la tête de près de vingt mille hommes. L'Electeur de Brandebourg , qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats , se mit en marche.

Juillet  
1672.

Alors le Roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des Provinces conquises devenait difficile. *Louis* voulait une gloire sûre ; mais en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable , il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant



de villes en deux mois , il revint à St. Germain au milieu de l'Eté , & laissant *Turenne* CH. X. & *Luxembourg* achever la guerre , il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête tandis que les Puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

---

## CHAPITRE ONZIEME.

# ÉVACUATION

## DE LA HOLLANDE.

### *Seconde Conquête de la Franche-Comté.*

ON croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage , qu'ils doivent se souvenir , que ce n'est point ici une simple relation de Campagnes , mais plutôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre , & de ces détails de la fureur & de la misère humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caracteres de ces révolutions , & d'écarter la multitude des petits faits , pour laisser voir les seuls considérables , & , s'il se peut , l'esprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses Généraux imprimait la vénération. Ses Ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux Conseillers des autres Princes ; & *Louis* était en Europe com-



me le seul Roi. En effet l'Empereur *Léopold* ne paraissait pas dans ses armées. *Charles II* Roi d'Espagne, fils de *Philippe IV*, sortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Faute  
commise  
dans la  
conquête  
de la Hol-  
lande,

Tous ces Princes & leurs Ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'Etat en s'unissant avec la France, pour élever une Puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'Empereur, l'Empire, le Conseil Espagnol, firent encore plus mal de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin *Louis* lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si faciles. *Condé* & *Turenne* voulaient qu'on démolit la plupart des Places Hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des Etats, mais avec des armées; & qu'en conservant une ou deux Places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. *Louvois* au contraire voulait que tout fût Place & Garnison; c'était-là son génie, & c'était aussi le goût du Roi. *Louvois* avait par-là plus d'Emplois à sa disposition; il étendait le pouvoir de son Ministère; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands Capitaines du siècle. *Louis* le crut, & se trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de Places; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus



grands Princes est souvent le recit des fautes des hommes.

CH. XI.

Après le départ du Roi , les affaires changerent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Westphalie , pour s'opposer aux Impériaux. Le Gouverneur de Flandre *Monte-rey* , sans être avoué du Conseil timide d'Espagne , renforça la petite armée du Prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce Prince fit tête aux Français jusqu'à l'hyver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hyver vint ; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg* , qui commandait dans Utrecht , fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français , & mit la Hollande dans un nouveau danger , aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête , & marche sur la glace , vers Leide & vers la Haye. Un dégel survint. La Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres , était prête à périr. Il fallait , pour s'en retourner à Utrecht , marcher sur une digue étroite & fangeuse où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un Fort , qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce Fort n'eut arrêté l'armée qu'un seul jour , elle serait morte de faim & de fatigue. *Luxembourg* était sans ressource ; mais la fortune , qui avait sauvé la Haye , sauva son armée , par la lâcheté du Comman-



CH. XI. dant du Fort , qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre , comme dans la vie civile , qui sont incompréhensibles : celui - là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté , qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ces pays. Bodegrave & Swammerdam , deux bourgs considérables , riches & bien peuplés , semblables à nos villes de la grandeur médiocre , furent abandonnés au pillage des soldats , pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes , ils se livrerent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare , étant commandé par ce prodigieux nombre d'Officiers , qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré , que plus de quarante ans après j'ai vu les livres Hollandais , dans lesquels on apprenait à lire aux enfans , retracer cette aventure , & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

1673.

Négociations.

Cependant le Roi agitait les Cabinets de tous les Princes par ses négociations. Il gagna le Duc de Hanovre. L'Electeur de Brandebourg , en commençant la guerre , fit un Traité , mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une Cour en Allemagne , où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette Province sévèrement traitée par le Conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au Roi d'Angleterre , pour faire encore la guerre à

Pillages  
& cruautés.



la Hollande, malgré les cris de toute la Na- CH. XI.  
tion Anglaise, indignée de servir la grandeur  
de *Louis XIV* qu'elle eût voulu abaisser. L'Empe-  
L'Europe était troublée par les armes & par reur Léo-  
les négociations de *Louis*. Enfin il ne put em- pold se  
pêcher que l'Empereur, l'Empire & l'Espa- déclare  
gne ne s'alliasent avec la Hollande, & ne Louis  
lui déclarassent solennellement la guerre. Il XIV un  
avait tellement changé le cours des choses, la main.  
que les Hollandais, ses Alliés naturels, étaient  
devenus les amis de la Maison d'Autriche.  
L'Empereur *Léopold* envoyait des secours  
lents, mais il montrait une grande animosité.  
Il est rapporté, qu'allant à Egra voir les trou-  
pes qu'il y rassemblait, il communia en che-  
min; & qu'après la Communion, il prit en  
main un Crucifix, & appella DIEU à témoin  
de la justice de sa cause. Cette action eût été  
à sa place du tems des Croisades: & la priere  
de *Léopold* n'empêcha point le progrès des ar-  
mes du Roi de France.

Il parut d'abord combien sa Marine était dé-  
jà perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux  
qu'on avait joints, l'année d'auparavant, à la  
flotte Anglaise, on en joignit quarante, sans  
compter les brûlots. Les Officiers avaient ap-  
pris les manœuvres savantes des Anglais, avec  
lesquels ils avaient combattu celles des Hollan-  
dais leurs ennemis. C'était le Duc d'Yorck,  
depuis *Jacques II*, qui avait inventé l'Art de  
faire entendre les ordres sur mer par les mou-  
vemens divers des pavillons. Avant ce tems,  
les Français ne savaient pas ranger une armée  
navale en bataille. Leur expérience consistait



CH. XI. à faire battre un vaisseau contre un vaisseau ;  
 — non à en faire mouvoir plusieurs de concert ,  
 & à imiter sur la mer des évolutions des armées de terre , dont les corps séparés se soutiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à peu près comme les Romains , qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer , & égalèrent leurs Maîtres.

Batailles  
 navales  
 les 7 , 14  
 & 21  
 Juin  
 1673.

Le Vice-Amiral d'*Etrée* & son Lieutenant *Martel*, firent honneur à l'industrie militaire de la Nation Française , dans trois batailles navales consécutives , qui se donnerent au mois de Juin entre la flotte Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'Amiral *Ruyter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. *D'Etrée* écrivit à *Colbert* : » Je voudrais » avoir payé de ma vie la gloire que *Ruyter* » vient d'acquérir «. *D'Etrée* méritait que *Ruyter* eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés , que la victoire resta toujours indécise.

*Louis* ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de *Colbert* , perfectionna encore l'art de la guerre sur terre par l'industrie de *Vauban*. Il vint en personne assiéger *Mastricht* dans le même-tems que ces trois batailles navales se donnaient. *Mastricht* était pour lui une clé des Pays - Bas & des Provinces - Unies ; c'était une Place forte , défendue par un Gouverneur intrépide nommé *Farjoux* , né Français , qui avait passé au service d'Espagne , & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq mille hommes. *Vauban*,



qui conduisit ce siege, se servit pour la premiere fois des paralleles inventées par des Ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour les mieux rallier en cas de sorties. *Louis* se montra dans ce siege plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa Nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. *Mastricht* se rendit au bout de huit jours.

29 Juin  
1673.

Pour mieux affermir encore la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le Prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des Officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poste. Le Roi employa aussi les châtimens, la premiere fois qu'il perdit une Place. Un très-brave Officier, nommé *Du-Pas*, rendit *Naerden* au Prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soutenu. Le Roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner *Du-Pas* \* à être traîné dans *Utrecht*, une pel-

24 Sept  
1673.

Sévérité

\* *La Baumelle* dit, qu'il fut condamné à une prison perpétuelle. Comment cela pourrait-il être, puisqu'il fut tué au siege de *Grave* ?



le à la main , & son épée fut rompue : ignominie inutile pour les Officiers Français , qui sont assez sensibles à la gloire , pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir , qu'à la vérité les provisions des Commandans des Places les obligent à soutenir trois assauts ; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées. *Du-Pas* se fit tuer un an après au siege de la petite ville de *Grave* , où il servit volontaire. Son courage & sa mort durent laisser des regrets au Marquis de *Louvois* , qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme , mais non pas le dèshonorer.

Les soins du Roi , le génie de *Vauban* , la vigilance sévère de *Louvois* , l'expérience & le grand art de *Turenne* , l'active intrépidité du Prince de *Condé* ; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de Places , d'affaiblir l'armée & de manquer *Amsterdam*.

Le Prince de *Condé* voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. *Turenne* ne put , ni mettre obstacle à la jonction de *Montécuculi* & du Prince d'Orange , ni empêcher le Prince d'Orange de prendre Bonn. L'Evêque de Munster , qui avait juré la ruine des Etats-Généraux , fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Novemb.  
1673.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix , & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il



fallut abandonner les trois Provinces Hollandaises , avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'Intendant *Robert* tira de la seule Province d'Utrecht en un an seize cens soixante & huit mille florins. On était si pressé d'évacuer le pays qu'on avait pris avec tant de rapidité , que vingt huit mille prisonniers Hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte *St. Denis* , & les autres monumens de la conquête étaient à peine achevés , que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais , dans le cours de cette invasion , eurent la gloire de disputer l'empire de la Mer , & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur pays. *Louis XIV* passa dans l'Europe pour avoir joui avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise, fut d'avoir une guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne , l'Empire & la Hollande réunies , d'être abandonné de l'Angleterre , & enfin de Munster , de Cologne même , & de laisser dans les Pays qu'il avait envahis & quittés , plus de haine que d'admiration pour lui.

Le Roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de son Gouvernement & la force de son Etat , parurent bien davantage encore , lorsqu'il fallut se défendre contre tant de Puissances liguées & contre de grands Généraux , que quand il avait pris en voyageant la Flandre Française , la Franche Comté & la moitié de la Hollande , sur des ennemis sans défense.

Presque  
toute  
l'Europe  
contre  
Louis  
XIV.



— On vit sur-tout quel avantage un Roi abso-  
**CH. XI.** lu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres Rois ; il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à *Turenne* contre les Impériaux, une de quarante mille à *Condé* contre le Prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon : une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans Messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-Comté. Il se défendait, & il attaquait partout en même-tems.

D'abord, dans sa nouvelle entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son Gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, Nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déjà, & s'effarouchant de voir *Louis XIV* une seconde fois dans leur voisinage. L'Empereur & l'Espagne sollicitaient les treize Cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du Ministère Espagnol. Le Roi de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage ; mais l'Empire & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des prières : le Roi avec de l'argent comptant, déterminait les Suisses à ce qu'il voulut. Le passage fut refusé. *Louis* accompagné de son frère & du fils du grand *Condé*, assiégea Besançon. Il aimait la guerre des sieges, & l'entendait



aussi-bien que les *Condés* & les *Turennes* ; & CH. XI.  
 tout jaloux qu'il était de sa gloire , il avouait  
 que ces deux grands hommes entendaient  
 mieux que lui la guerre de campagne. D'ail-  
 leurs il n'assiégea jamais une ville , sans  
 être moralement sûr de la prendre. *Louvois*  
 faisait si bien les préparatifs , les troupes étaient  
 si bien fournies , *Vauban* qui conduisit pres-  
 que tous les sieges , était un si grand maître  
 dans l'art de prendre les villes , que la gloire  
 du Roi était en sureté. *Vauban* dirigea les at-  
 taques de Besançon : elle fut prise en neuf<sup>15</sup> Mai  
 jours , & au bout de six semaines , toute la<sup>1674.</sup>  
 Franche-Comté fut soumise au Roi. Elle est  
 restée à la France , & semble y être pour ja-  
 mais annexée : monument de la faiblesse du  
 Ministère Autrichien-Espagnol , & de la force  
 de celui de *Louis XIV.*

---

## CHAPITRE DOUZIEME.

### BELLE CAMPAGNE , ET MORT DU MARÉCHAL DE TURENNE.

**T**ANDIS que le Roi prenait rapidement la  
 Franche-Comté , avec cette facilité &  
 cet éclat attaché encore à sa destinée ; *Turen-*  
*ne* , qui ne faisait que défendre les frontieres du  
 côté du Rhin , déployait ce que l'art de la



CH. XII. guerre a de plus grand & de plus consommé.  
 — L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées ; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de *Turenne*.

Juin  
 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philisbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville ; & en même-tems il attaque & met en fuite *Caprara*, Général de l'Empereur, & le vieux Duc de Lorraine *Charles IV*, ce Prince qui passa toute sa vie à perdre ses États & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur. *Turenne* après l'avoir battu, le poursuit & bat encore sa Cavalerie à Ladimbourg ; de-là il court

Juillet  
 1674. à un autre Général des Impériaux, le Prince de *Bournonville*, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille.

Octobre  
 1674. L'Empire rassemble contre lui toutes ses forces : soixante & dix mille Allemands sont dans l'Alsace : Brisac & Philisbourg étaient bloqués par eux. *Turenne* n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le Prince de *Condé* lui envoya de Flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traverse par Tanne & par Bedford des montagnes couvertes de neige ; il se trouve tout-d'un-coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui ré-

Décemb.  
 1674.



sistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar , où l'Electeur de Brandebourg , qu'on appelle le grand Electeur , alors Général des armées de l'Empire , avait son quartier. Il arrive dans le tems que ces Princes & les autres Généraux se mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échaper ; la campagne était couverte de fuyards.

*Turenne*, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire , attend encore auprès de Turckheim une partie de l'Infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi , rendait sa victoire sûre : il défait cette Infanterie. Enfin une armée de soixante & dix mille hommes se trouve vaincue & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au Roi , & les Généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

5 Janvier  
1675.

Toutes ces actions consécutives , conduites avec tant d'art , si patiemment digérées , exécutées avec tant de promptitude , furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de *Turenne* reçut un nouvel accroissement , quand on fut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne , il l'avait fait malgré la Cour , & malgré les ordres réitérés de *Louvois* , donnés au nom du Roi. Résister à *Louvois* tout-puissant , & se charger de l'événement , malgré les cris de la Cour , les ordres du Maître & la haine du Ministre , ne fut pas la moindre marque du courage de *Turenne* , ni le moindre exploit de la Campagne.

Il faut avouer , que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guer-

Le Palatinat dévasté.



— re , gémirent de cette Campagne si glorieuse.  
CH. XII. Elle fut célèbre par les malheurs des Peuples ,  
autant que par les expéditions de *Turenne*.  
Après la bataille de Sintzheim , il mit à feu &  
à sang le Palatinat , pays uni & fertile , cou-  
vert de villes & de bourgs opulens. L'Elec-  
teur Palatin vit du haut de son Château de  
Manheim , deux villes & vingt-cinq villages  
embrasés. Ce Prince désespéré défia *Turenne*  
à un combat singulier , par une lettre pleine de  
reproches. \* *Turenne* ayant envoyé la lettre  
au Roi , qui lui défendit d'accepter le cartel ,  
ne répondit aux plaintes & au défi de l'Elec-  
teur , que par un compliment vague & qui ne  
signifiait rien. C'était assez le style & l'usage de  
*Turenne* , de s'exprimer toujours avec modé-  
ration & ambiguïté.

Il brula , avec le même sang froid , les fours  
& une partie des campagnes de l'Alsace , pour  
empêcher les ennemis de subsister. Il permit  
ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine.  
On y fit tant de désordre que l'Intendant ,  
qui de son côté désolait la Lorraine avec sa  
plume , lui écrivit & lui parla souvent , pour  
arrêter ces excès. Il répondait froidement ; *Je  
le ferai dire à l'ordre*. Il aimait mieux être ap-  
pellé le pere des soldats qui lui étaient confiés ,  
que des Peuples , qui selon les loix de la guer-  
re , sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il

\* Rien n'est plus autentique que ce cartel ; il fut  
imprimé dans tous les papiers publics. *La Baumelle*  
dit au hazard dans ses Notes , que le premier auteur  
de cette anecdote est un certain *Du Buffon* , Français  
réfugié. Il n'y a aucun Historien nommé *Du Buffon*.



faissait paraissait nécessaire ; sa gloire couvrait tout ; & d'ailleurs , les soixante & dix mille Allemands qu'il empêcha de pénétrer en France , y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alsace , à la Lorraine & au Palatinat. CH. XII.

Telle a été depuis le commencement du seizième siècle la situation de la France , que toutes les fois qu'elle a été en guerre , il a fallu combattre à la fois vers l'Allemagne , la Flandre , l'Espagne & l'Italie. Le Prince de *Condé* faisait tête en Flandre au Prince d'Orange , tandis que *Turenne* chassait les Allemands de l'Alsace. La campagne du Maréchal de *Turenne* fut heureuse , & celle du Prince de *Condé* sanglante. Les petits combats de Sintzheim & de Turkheim furent décisifs. La grande & célèbre bataille du Sènéf ne fut qu'un carnage. Le grand *Condé* qui la donna pendant les marches sourdes de *Turenne* en Alsace , n'en tira aucun succès , soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables , soit qu'il eut pris des mesures moins justes , soit plutôt qu'il eût des Généraux plus habiles , & de meilleures troupes à combattre. Le Marquis de *Feuquières* veut qu'on ne donne à la bataille de Sènéf que le nom de combat , parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées , & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtrière. Le choc de trois mille hommes rangés , dont tous les petits corps agiraient , ne serait qu'un combat. C'est tou-



CH. XII. jours l'importance qui décide du nom.

Le Prince de *Condé* avait à tenir la Cam-  
 Bataille  
 de Senef. pagne avec environ quarante-cinq mille hom-  
 mes, contre le Prince d'Orange, qui en avait  
 dit-on, soixante mille. Il attendit que l'armée  
 ennemie passât un défilé à Senef près de Mons.  
 Il attaqua une partie de l'arrière-garde com-  
 posée d'Espagnols, & y eut un grand avan-  
 tage. On blâma le Prince d'Orange de n'a-  
 voir pas pris assez de précaution dans le pas-  
 sage du défilé ; mais on admira la manière  
 dont il rétablit le désordre, & on n'approu-  
 va pas que *Condé* voulût ensuite recommen-  
 11 Août cer le combat, contre des ennemis trop bien  
 1674. retranchés. On se battit à trois reprises. Les  
 deux Généraux dans ce mélange de fautes &  
 de grandes actions, signalèrent également  
 leur presence d'esprit & leur courage. De  
 tous les combats que donna le grand *Condé*,  
 ce fut celui où il prodiga le plus sa vie & celle  
 de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous  
 lui. Il voulait, après trois attaques meurtrié-  
 res, en hazarder encore une quatrième. Il  
 parut, dit un Officier qui y était, qu'il n'y  
 avait plus que le Prince de *Condé* qui eût  
 envie de se battre. Ce que cette action eut  
 de plus singulier, c'est que les troupes de part  
 & d'autre, après les mêlées les plus sanglan-  
 tes & les plus acharnées, prirent la fuite le  
 soir par une terreur panique. Le lendemain les  
 deux armées se retirèrent chacune de son cô-  
 té, aucune n'ayant ni le champ de bataille,  
 ni la victoire, toutes deux plutôt également  
 affaiblies & vaincues. Il y eut près de sept  
 mille



mille morts & cinq mille prisonniers du côté CH. XII.  
des Français ; les ennemis firent une perte  
égale. Tant de sang inutilement répandu , em-  
pêcha l'une & l'autre armée de rien entre-  
prendre de considérable. Il importe tant de  
donner de la réputation à ses armes , que le  
Prince d'Orange , pour faire croire qu'il avait  
eu la victoire , assiégea Oudenarde ; mais le  
Prince de Condé prouva qu'il n'avait pas  
perdu la bataille , en faisant aussitôt lever le  
siège , & en poursuivant le Prince d'Orange.

On observa également en France & chez  
les Alliés , la vaine cérémonie de rendre gra-  
ces à DIEU d'une victoire qu'on n'avait point  
remportée : usage établi pour encourager les  
Peuples , qu'il faut toujours tromper.

*Turenne* en Allemagne , avec une petite  
armée , continua des progrès qui étaient le  
fruit de son génie. Le Conseil de Vienne ,  
n'osant plus confier la fortune de l'Empire à  
des Princes qui l'avaient mal défendu , remit  
à la tête de ses armées le Général *Montécuculi*, celui qui avait vaincu les Turcs à la jour-  
née de St. Gothard , & qui malgré *Turenne*  
& *Condé* , avait joint le Prince d'Orange ,  
& avait arrêté la fortune de *Louis XIV* après  
la conquête de trois Provinces de Hollande.

On a remarqué , que les plus grands Gé-  
néraux de l'Empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce pays , dans sa décadence & dans  
son esclavage , porte encore des hommes qui  
font souvenir de ce qu'il était autrefois. *Mon-  
técuculi* était seul digne d'être opposé à *Tu-  
renne*. Tous deux avaient réduit la guerre en

Monté-  
cuculi  
opposé à  
Turenne.



CH. XII. art. Ils passèrent quatre mois à se suivre , à s'observer dans des marches & dans des campemens , plus estimés que des victoires par les Officiers Allemands & Français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adverfaire allait tenter , par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place , & ils ne se trompèrent jamais. Ils opposoient l'un à l'autre la patience , la ruse & l'activité ; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains , & de commettre leur réputation au fort d'une bataille auprès du village de Saltzbach , lorsque *Turenne* , en allant choisir une place pour dresser une batterie , fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne fache les circonstances de cette mort ; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales , par le même esprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire , que le même boulet qui le tua , ayant emporté le bras de *St. Hilaire* Lieutenant-Général de l'artillerie , son fils se jettant en larmes auprès de lui , *ce n'est pas moi* , lui dit Saint-Hilaire , *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque , & le plus digne éloge de *Turenne*. Il est très-rare , que sous un Gouvernement Monarchique , où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier , ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant *Turenne* fut pleuré des soldats , & des Peuples. *Louvois* fut le seul qui se réjouit de sa mort. On fait les honneurs que le Roi fit rendre à

Turenne  
tué.

27 Juillet  
1675.



sa mémoire , & qu'il fut enterré à *St. Denis* CH. XII. comme le Connétable *du Guesclin* , au-dessus duquel la voix publique l'élève , autant que le siècle de *Turenne* est supérieur au siècle du Connétable.

*Turenne* n'avait pas eu toujours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à *Mariendal* , à *Rétel* , à *Cambrai* ; aussi disoit-il qu'il avait fait des fautes , & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes , & ne donna point de ces grandes batailles rangées , dont la décision rend une Nation maîtresse de l'autre ; mais ayant toujours réparé ses défaites , & fait beaucoup avec peu , il passa pour le plus habile Capitaine de l'Europe , dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même , quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans , l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il conserva la réputation d'un homme de bien , sage & modéré , parce que ses vertus & ses grands talens , qui n'étaient qu'à lui , devaient faire oublier des faiblesses & des fautes , qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un , on oserait dire , que de tous les Généraux des siècles passés , *Gonsalve de Cordoue* , surnommé *le Grand Capitaine* , est celui auquel il ressemblait davantage.

Né Calviniste il s'était fait Catholique l'an



— 1668. Aucun Protestant , & même aucun  
CH. XII. Philosophe , ne pensa que la persuasion seule  
eût fait ce changement dans un homme de  
guerre , dans un politique âgé de cinquante  
années , qui avait encore des maîtresses. On  
savait que *Louis XIV* , en le créant Maré-  
chal Général de ses armées , lui avait dit ces  
propres paroles rapportées dans les lettres de  
*Pélisson* & ailleurs : *Je voudrais que vous*  
*m'obligeassiez à faire quelque chose de plus*  
*pour vous*. Ces paroles ( selon eux ) pouvaient  
avec le tems opérer une conversion. La place  
de Connétable pouvait tenter un cœur ambi-  
tieux. Il était possible aussi que cette conversion  
fût sincère. Le cœur humain rassemble sou-  
vent la politique , l'ambition , les faiblesses de  
l'amour , les sentimens de la Religion. Enfin  
il était très-vaisemblable que *Turenne* ne quit-  
ta la Religion de ses peres que par politique.  
Mais les Catholiques qui triomphèrent de ce  
changement , ne crurent point la grande ame  
de *Turenne* capable de feindre.

Ce qui arriva en Alsace immédiatement  
après la mort de *Turenne* , rendit sa perte en-  
core plus sensible. *Montécuculi* , retenu par  
l'habileté du Général Français trois mois en-  
tiers au-delà du Rhin , passa ce fleuve dès qu'il  
fut qu'il n'avait plus *Turenne* à craindre. Il  
tomba sur une partie de l'armée , qui demeu-  
rait éperdue entre les mains de *Lorges* & de  
*Vaubrun* , deux Lieutenans-Généraux défunis  
& incertains. Cette armée , se défendant avec  
courage , ne put empêcher les Impériaux de  
pénétrer dans l'Alsace , dont *Turenne* les avait



tenus écartés. Elle avait non-seulement besoin CH. XII.  
d'un Chef pour la conduire , mais pour ré-  
parer la défaite récente du Maréchal de *Cré-*  
*qui* , homme d'un courage entreprenant , ca-  
pable des actions les plus belles & les plus té-  
méraires , dangereux à sa patrie autant qu'aux  
ennemis.

Il venait d'être vaincu par sa faute à Confar- Combat  
bruck. Un corps de vingt mille Allemands , qui de Con-  
assiégeait Treves, tailla en pieces & mit en fuite farbruck.  
la petite armée de *Créqui*. Il échape à peine lui 11 Août  
quatrieme. Il court , à travers de nouveaux pé- 1675.  
rils , se jeter dans Treves , qu'il aurait dû se-  
courir avec prudence , & qu'il défendit avec  
courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines  
de la Place ; la breche était praticable : il s'ob-  
stine à tenir encore. La garnison murmure. Le  
Capitaine *Bois-Jourdan* , à la tête des fédi-  
tieux , va capituler sur la breche. On n'a point  
vu commettre une lâcheté avec tant d'audace.  
Il menace le Maréchal de le tuer , s'il ne signe.  
*Créqui* se retire , avec quelques Officiers fide-  
les , dans une Eglise ; & il aima mieux être  
pris à discrétion , que de capituler. \*

Pour remplacer les hommes que la France  
avait perdus dans tant de sieges & de combats ,

\* *La Baumelle* , avec autant d'ignorance que d'in-  
solence , dit dans ses Notes , que le Marquis de *Créqui*  
eut la faiblesse de signer la capitulation. Comment  
peut-on vouloir flétrir un nom si respectable , par  
un tel mensonge , pour vendre une édition subrep-  
tice avec des notes ? Qu'on lise tous les Mémoires  
du tems ; que l'on consulte l'*Abregé chronologique* du  
*P. Henaut* . , *Bois-Jourdan* , dit-il , fit la capitulation  
à l'insçu du Maréchal.



CH. XII. *Louis XIV* fut conseillé de ne se point tenir  
 — aux recrues de milice comme à l'ordinaire ,  
 mais de faire marcher le Ban & l'arrière-Ban.  
 Par une ancienne coutume , aujourd'hui hors  
 d'usage , les possesseurs des Fiefs étaient dans  
 l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre  
 pour le service de leur Seigneur Suzerain , &  
 de rester armés un certain nombre de jours.  
 Ce service composait la plus grande partie des  
 loix de nos Nations barbares. Tout est chan-  
 gé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun Etat  
 qui ne leve des soldats , qu'on retient tou-  
 jours sous le drapeau , & qui forment des  
 Corps disciplinés.

Arrière-  
 ban con-  
 voqué.

*Louis XIII* convoqua une fois la Nobles-  
 se de son Royaume. *Louis XIV* suivit alors  
 cet exemple. Le Corps de la Noblesse marcha,  
 sous les ordres du Marquis depuis Maréchal  
 de *Rochefort* , sur les frontières de Flandre , &  
 après sur celles d'Allemagne ; mais ce Corps  
 ne fut ni considérable ni utile , & ne pouvait  
 l'être. Les Gentilshommes , aimant la guerre  
 & capables de bien servir , étaient Officiers  
 dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécon-  
 tentement tenaient renfermés , ne sortirent  
 point de chez eux ; les autres qui s'occupaient  
 à cultiver leurs héritages , vinrent avec répu-  
 gnance au nombre d'environ quatre mille. Rien  
 ne ressemblait moins à une troupe guerrière.  
 Tous montés & armés inégalement , sans ex-  
 périence & sans exercice , ne pouvant ni ne  
 voulant faire un service régulier , ils ne cause-  
 rent que de l'embarras , & on fut dégoûté  
 d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace dans



nos armées réglées , qu'on ait vue de l'an- CH. XII.  
cienne Chevalerie , qui composait autrefois  
ces armées , & qui avec le courage naturel à  
la Nation , ne fit jamais bien la guerre.

*Turenne* mort , *Créqui* battu & prisonnier ,  
*Treves* prise , *Montécuculi* faisant contribuer  
l'Alsace , le Roi crut que le Prince de *Condé*  
pouvait seul ranimer la confiance des trou-  
pes , que décourageait la mort de *Turenne*.  
*Condé* laissa le Maréchal de *Luxembourg* sou-  
tenir en Flandre la fortune de la France , &  
alla arrêter les progrès de *Montécuculi*. Au-  
tant il venait de montrer d'impétuosité à Sé-  
nef , autant il eut alors de patience. Son gé-  
nie , qui se pliait à tout , déploya le même art  
que *Turenne*. Deux seuls campemens arrête-  
rent les progrès de l'armée Allemande , & fi-  
rent lever à *Montécuculi* les sieges d'Haguenau  
& de Saverne. Après cette Campagne , moins  
éclatante que celle de Sénef & plus estimée ,  
ce Prince cessa de paraître à la guerre. Il eût  
voulu que son fils commandât ; il offrait de  
lui servir de conseil ; mais le Roi ne voulait  
pour Généraux , ni de jeunes gens , ni de Prin-  
ces ; c'était avec quelque peine , qu'il s'était  
servi même du Prince de *Condé*. La jalousie  
de *Louvois* contre *Turenne* avait contribué ,  
autant que le nom de *Condé* , à le mettre à la  
tête des armées.

Ce Prince se retira à Chantilli , d'où il vint  
très-rarement à Versailles voir sa gloire éclip-  
sée , dans un lieu où le courtisan ne considé-  
re que la faveur. Il passa le reste de sa vie  
tourmenté de la goutte , se consolant de ses

Août &  
Septemb.  
1675.

Retraite  
du grand  
Condé.



— douleurs & de sa retraite, dans la conversa-  
CH. XII. tion des hommes de génie en tout genre ,  
dont la France était alors remplie. Il était di-  
gne de les entendre , & n'était étranger dans  
aucune des sciences ni des arts où ils brillaient.  
Il fut admiré encore dans sa retraite : mais  
enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa  
jeunesse un Héros impétueux & plein de pas-  
sions , ayant consumé les forces de son corps  
né plus agile que robuste , il éprouva la cadu-  
cité avant le tems ; & son esprit s'affaiblissant  
avec son corps , il ne resta rien du grand *Con-  
dé* les deux dernières années de sa vie : il  
mourut en 1680. *Montécuculi* se retira du ser-  
vice de l'Empereur , en même-tems que le  
Prince de *Condé* cessa de commander les ar-  
mées de France.

C'est un conte bien répandu , & bien mépri-  
sable , que *Montécuculi* renonça au comman-  
dement des armées après la mort de *Turenne* ,  
parce qu'il n'avait , disait-il , plus d'Emule di-  
gne de lui. Il aurait dit une sottise quand mê-  
me il ne fût pas resté un *Condé*. Loin de di-  
re cette sottise dont on lui fait honneur , il  
combattit contre les Français , & leur fit re-  
passer le Rhin cette année. D'ailleurs quel Gé-  
néral d'armée aurait jamais dit à son Maître :  
„ Je ne veux plus vous servir , parce que vos  
„ ennemis sont trop faibles , & que j'ai un mé-  
„ rite trop supérieur ?





**C H A P I T R E T R E I Z I E M E.**  
**DEPUIS LA MORT DE TURENNE,**  
**JUSQU'A LA PAIX DE NIMEGUE**  
*en 1678.*

**A** Près la mort de *Turenne* & la retraite du Prince de *Condé*, le Roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'Empire, l'Espagne & la Hollande. Il avait des Officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait *Louvois*, qui lui valait plus qu'un Général, parce que sa prévoyance mettait les Généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, long-tems victorieuses, étaient animées du même esprit, qu'excitait encore la présence d'un Roi toujours heureux.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, (a) Condé, (b) Bouchain, (c) Valenciennes, (d) Cambrai. On l'accusa, au siège de Bouchain, d'avoir craint de combattre le Prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jeter du secours dans la Place. On reprocha aussi au Prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à *Louis XIV*, & de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le Prince d'Orange n'étaient blâmables.

(a) 26  
Avril  
1676.

(b) 11  
Mai  
1676.

(c) 17  
Mars  
1677.

(d) 5  
Avril  
1677.



CH. XIII. Le Prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que *Monterey* Gouverneur des Pays-Bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son Gouvernement au hazard d'un événement décisif; & la gloire de la campagne demeura au Roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la Nation.

Le Roi faisait ce siège, ayant avec lui son frere & cinq Maréchaux de France, *d'Humieres*, *Schomberg*, *la Feuillade*, *Luxembourg* & *de Lorges*. Les Maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. *Vauban* dirigeait toutes les opérations.

Attaque  
de Va-  
lencien-  
nes: en  
plein  
jour con-  
tre la  
coutume.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la Place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, pallissade & fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné, était encore un autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté, coulait le grand cours de l'Escaut, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garnison de trois



mille hommes préparait une longue résistance. CH. XIII.

Le Roi tint Conseil de guerre , pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'usage , que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit , afin de marcher aux ennemis sans être aperçu , & d'épargner le sang du soldat. *Vauban* proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les Maréchaux de France se récrièrent contre cette proposition. *Louvois* la condamna. *Vauban* tint ferme , avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. „ Vous  
» voulez , dit-il , » ménager le sang du sol-  
» dat : vous l'épargnerez bien davantage quand  
» il combattra de jour , sans confusion & sans  
» tumulte , sans craindre qu'une partie de nos  
» gens tire sur l'autre , comme il n'arrive que  
» trop souvent. Il s'agit de surprendre l'enne-  
» mi ; il s'attend toujours aux attaques de  
» nuit : nous le surprendrons en effet , lorf-  
» qu'il faudra qu'épuisé des fatigues d'une  
» veille , il soutienne les efforts de nos trou-  
» pes fraîches. Ajoutez à cette raison , que  
» s'il y a dans cette armée des soldats de peu  
» de courage , la nuit favorise leur timidité ;  
» mais que pendant le jour , l'œil du Maître  
» inspire la valeur & élève les hommes au-  
» dessus d'eux-mêmes.

Le Roi se rendit aux raisons de *Vauban* , <sup>17 Mars</sup>  
malgré *Louvois* & cinq Maréchaux de France. <sup>1677.</sup>

A neuf heures du matin , les deux Compagnies de Mousquetaires , une centaine de Grenadiers , un bataillon des Gardes , un du Régiment de Picardie , montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre



— était simplement de s'y loger , & c'était beau-  
 CH. XIII. coup. Mais quelques Mousquetaires noirs ,  
 ayant pénétré par un petit sentier , jusqu'au  
 retranchement intérieur qui était dans cet ou-  
 vrage , ils s'en rendent d'abord les maîtres.  
 Dans le même-tems , les Mousquetaires gris  
 y abordent par un autre endroit. Les batail-  
 lons des Gardes les suivent : on tue & on  
 poursuit les assiégés ; les Mousquetaires bais-  
 sent le pont-levis , qui joint cet ouvrage aux  
 autres ; ils suivent l'ennemi de retranchement  
 en retranchement , sur le petit bras de l'Escaut  
 & sur le grand. Les Gardes s'avancent en fou-  
 le. Les Mousquetaires sont déjà dans la ville ,  
 avant que le Roi sache que le premier ouvra-  
 ge attaqué est emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus  
 étrange dans cette action. Il était vraisembla-  
 ble que de jeunes Mousquetaires , emportés  
 par l'ardeur du succès , se jetteraient aveuglé-  
 ment sur les troupes & sur les bourgeois qui  
 venaient à eux dans la rue ; qu'ils y péri-  
 raient , ou que la ville allait être pillée : mais  
 ces jeunes gens conduits par un Cornette nom-  
 mé *Moissac* , se mirent en bataille derriere des  
 charettes , & tandis que les troupes qui ve-  
 naient , se formaient sans précipitation , d'au-  
 tres Mousquetaires s'emparaient des maisons  
 voisines , pour protéger par leur feu ceux qui  
 étaient dans la rue : on donnait des ôtages de  
 part & d'autre ; le Conseil de Ville s'assem-  
 blait : on députait vers le Roi ; tout cela se  
 faisait , sans qu'il y eût rien de pillé , sans  
 confusion , sans faire de fautes d'aucune espe-



ce. Le Roi fit la garnison prisonniere de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le Maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail. CH. XIII.

Il eut encore la gloire de prendre Gand en quatre jours, & Ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encore plus grands par ses Généraux. 9 Mars 1678. 25 Mars 1678.

Du côté de l'Allemagne, le Maréchal Duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre Philisbourg à sa vue, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le Général, qui prit Philisbourg, était *Charles V*, nouveau Duc de Lorraine, héritier de son oncle *Charles IV*, & dépouillé comme lui de ses Etats. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda long-tems les armées de l'Empire avec gloire. Mais malgré la prise de Philisbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses Etats. En vain il mit sur ses étendards, *aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le Maréchal de *Créqui*, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le harcela & le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg à sa vue; & quelque-tems après, il battit encore un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la riviere de Kins en sa presence, le poursuivit vers Offembourg, le char- 7 Octob. 1677. 14 Nov. 1677. Juillet 1678.



CH. XIII. — gea dans sa retraite ; & ayant immédiatement après emporté le fort de Kel l'épée à la main , il alla brûler le pont de Strasbourg , par lequel cette ville , qui était libre encore , avait donné tant de fois passage aux armées Impériales. Ainsi le Maréchal de *Créqui* répara un jour de témérité , par une suite de succès dûs à sa prudence , & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de *Turenne* , s'il eût vécu.

Le Prince d'Orange ne fut pas plus heureux en Flandre que le Duc de Lorraine en Allemagne : non-seulement il fut obligé de lever le siège de Mastricht & de Charleroi ; mais après avoir laissé tomber Condé , Bouchain & Valenciennes , sous la puissance de *Louis XIV* , il perdit la bataille de Montcassel contre Monsieur , en voulant secourir S. Omer. Les Maréchaux de *Luxembourg* & d'*Humieres* , commandaient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du Prince d'Orange , & un mouvement habile de *Luxembourg* , décidèrent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit , qu'on n'attendait pas d'un Prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple , que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce Prince , qui s'habillait souvent en femme , qui en avait les inclinations , agit en Capitaine & en soldat. Le Roi son frere fut , dit-on , jaloux de sa gloire. Il parla peu à Monsieur de sa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille , quoiqu'il se trouvât



—  
tout auprès. Quelques serviteurs \* de Mon-  
sieur, plus pénétrants que les autres, lui pré- CH. XIII.  
dirent alors, qu'il ne commanderait plus d'ar-  
mée, & ils ne se tromperent pas.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les seuls succès de *Louis XIV* dans cette guerre. Le Comte de *Schomberg* & le Maréchal de *Navaille* battaient les Espagnols dans le *Lampourdan* au pied des *Pirénées*. On les attaquait jusques dans la *Sicile*.

La *Sicile*, depuis le tems des Tyrans de *Syracuse*, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans le Monde, a toujours été subjuguée par des étrangers; asservie successivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normands sous le vasselage des Papes, aux Français, aux Allemands, aux Espagnols; haïssant presque toujours ses Maîtres, se révoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les Magistrats de *Messine* venaient d'allumer une guerre civile contre leurs Gouverneurs, & d'appeller la France à leur secours. Une flotte Espagnole bloquait leur port. Ils

\* Quoique dans une Histoire on ne doive jamais répondre aux critiques que pour l'éclaircissement des faits, on peut quelquefois en faveur des étrangers faire connaître la propriété des mots. *La Baumelle* dans ses Notes, dit, que *serviteur* signifie domestique, valet. Il ne fait pas que ce mot veut dire attaché : il n'est jamais pris que dans ce sens. Voyez les Mémoires du Cardinal de Retz.



CH. XIII. étaient réduits aux extrêmités de la famine.

— D'abord le Chevalier de *Valbelle* vint avec quelques frégates à travers la flotte Espagnole. Il rapporta à Messine des vivres, des armes & des soldats. Ensuite le Duc de *Vivonne* arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante pieces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots, il bat la flotte ennemie, & rentre victorieux dans Messine.

9 Fevrier  
1675.

L'Espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la Sicile, les Hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les Maîtres de la Mer. *Ruyter* vient à son secours du fond du *Zuiderzée*, passe le détroit, & joint à vingt vaisseaux Espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

8 Janvier  
1676.

Alors les Français, qui joints avec les Anglais n'avaient pu battre les flottes de Hollande, l'emportèrent seuls sur les Hollandais & les Espagnols réunis. Le Duc de *Vivonne*, obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déjà mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par *Du Quêne*, Lieutenant Général des armées navales, homme aussi singulier que *Ruyter*, parvenu comme lui au Commandement par son seul mérite, mais n'ayant encore jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un Armateur, que dans celui d'un Général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vite & sans effort du petit au grand. *Du-Quêne* se montra grand Général de mer contre *Ruyter*. C'était l'être que de remporter sur ce



Hollandais un faible avantage. Il livra encore CH. XIII.  
une seconde bataille navale aux deux flottes  
ennemies près d'Agouste. *Ruyter*, blessé dans Mort de  
cette bataille, y termina sa glorieuse vie. C'est *Ruyter*.  
un des hommes, dont la mémoire est encore 12 Mars  
dans la plus grande vénération en Hollande. 1676.  
Il avait commencé par être valet & mousse  
de vaisseau; il n'en fut que plus respectable.  
Le nom des Princes de *Nassau* n'est pas au-  
dessus du sien. Le Conseil d'Espagne lui don-  
na le titre & les patentes de Duc; Dignité  
étrangere & frivole pour un Républicain. Ces  
patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les en-  
fans de *Ruyter*, dignes de leur pere, refusé-  
rent ce titre si brigué dans nos Monarchies,  
mais qui n'est pas préférable au nom de bon  
citoyen.

*Louis XIV* eut assez de grandeur d'ame  
pour être affligé de sa mort. On lui repre-  
senta qu'il était défait d'un ennemi dange-  
reux. Il repondit qu'on ne pouvait s'empê-  
cher d'être sensible à la mort d'un grand  
homme.

*Du-Quéne*, le *Ruyter* de la France, atta- Du-Qué.  
qua une troisieme fois les deux flottes après la ne.  
mort du Général Hollandais. Il leur coula à  
fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le Ma-  
réchal Duc de *Vivonne* avait le Commande-  
ment en chef dans cette bataille; mais ce n'en  
fut pas moins *Du - Quéne* qui remporta la  
victoire. L'Europe étoit étonnée, que la Fran-  
ce fût devenue en si peu de tems aussi redou-  
table sur mer que sur terre. Il est vrai, que  
ces armemens & ces batailles gagnées, ne ser-



**CH. XIII.** virent qu'à répandre l'alarme dans tous les  
 ——— Etats. Le Roi d'Angleterre , ayant commencé  
 8 Avril la guerre pour l'intérêt de la France , était  
 1678. prêt<sup>a</sup> enfin de se liguier avec le Prince d'Orange , qui venait d'épouser sa nièce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de trefors. Enfin les Français évacuèrent Messine , dans le tems qu'on croyait qu'ils se rendraient Maîtres de toute l'Île. On blâma beaucoup *Louis XIV* d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soutint pas , & d'avoir abandonné Messine , ainsi que la Hollande , après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Espagne épuisée & battue en tous lieux. Il suscitait encore de nouveaux ennemis à la Maison d'Autriche. Il fomentait les troubles de Hongrie ; & ses Ambassadeurs à la Porte Ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne , dût-il envoyer encore, par bienfiance, quelques secours contre les Turcs, appelés par sa politique. Il accabloit seul tous ses ennemis. Car alors la Suede , son unique Alliée , ne faisoit qu'une guerre malheureuse contre l'Electeur de Brandebourg. Cet Electeur , pere du premier Roi de Prusse , commençait à donner à son pays une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois.

Négocia-  
 tions de  
 paix.

Il est remarquable , que dans le cours de



cette guerre, il y eut presque toujours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suede; ensuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La Médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine que l'avait été l'arbitrage du Pape au Traité d'Aix-la-Chapelle. *Louis XIV* fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le 9 d'Avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au 10 de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-Généraux, qui le demandèrent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette République avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire & l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales Parties.

Le Roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le Commerce des Hollandais; il leur rendait Mastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes, qui devaient servir de barrière aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg. Mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, St. Omer, Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise; & ces deux Provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Condi-

tions de la paix.



**CH. XIII.** Il ne voulait dans l'Allemagne , que Fribourg ou Philisbourg , & laissait le choix à l'Empereur. Il rétablissait dans l'Evêché de Strasbourg & dans leurs terres , les deux freres *Furstemberg* , que l'Empereur avait dépouillés , & dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la Suede son Alliée , & Alliée malheureuse contre le Roi de Danemarck & l'Electeur de Brandebourg. Il exigea que le Danemarck rendit tout ce qu'il avait pris sur la Suede , qu'il modérât les droits de passage dans la Mer Baltique , que le Duc de Holstein fût rétabli dans ses Etats , que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquise , que les Traités de Vestphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'Electeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise , l'appellant *Monseigneur* , le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis , l'assurant de son zele & de son service. Ses soumissions furent aussi inutiles que sa résistance , & il fallut que le vainqueur des Suedois rendit toutes ses conquêtes.

Ambassadeurs de France ne cèdent pas aux Electeurs.

Alors les Ambassadeurs de France preten-  
daient la main sur les Electeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Clèves avec le Comte depuis Maréchal *d'Estrades* , Ambassadeur auprès des Etats Généraux. Le Roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un Electeur , & le Comte *d'Estrades* ne put traiter.



*Charles-Quint* avait mis l'égalité entre les Grands d'Espagne & les Electeurs. Les Pairs de France par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux Dietes de l'Empire les Ambassadeurs des Electeurs sont traités comme ceux des Rois. CH. XIII.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau Duc *Charles V* ; mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un Conquérant ; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dûssent désespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même-tems en politique.

Il sçut aux Conférences de Nimégue semer la jalousie parmi les Alliés. Les Hollandais s'empressèrent de signer, malgré le Prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fut, voulait faire la guerre ; ils disaient que les Espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols voyant que les Hollandais avoient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'Empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemands abandonnés de la Hollande & de l'Espagne, signerent les derniers, en laissant Fribourg au Roi, & confirmant les Traités de Vestphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescri-



CH. XIII. — tes par *Louis XIV*. Ses ennemis eurent beau faire des propositions outrées pour colorer leur faiblesse ; l'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le Duc de Lorraine , qui osa refuser l'acceptation d'un Traité qui lui semblait trop odieux. Il aima mieux être un Prince errant dans l'Empire , qu'un Souverain sans pouvoir & sans considération dans ses Etats : il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Paix si-  
gnée.  
10 Août  
1678.

Bataille  
après la  
paix.  
14 Août.

Dans le tems des Conférences de Nimégue , & quatre jours après que les Plénipotentiaires de France & de Hollande avaient signé la paix , le Prince d'Orange fit voir combien *Louis XIV* avait en lui un ennemi dangereux. Le Maréchal de *Luxembourg* , qui bloquait Mons , venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de St. Denis , & dînait chez l'Intendant de l'armée. Le Prince d'Orange avec toutes ses troupes , fond sur le quartier du Maréchal , le force , & engage un combat sanglant , long & opiniâtre , dont il espérait avec raison une victoire signalée ; car non-seulement il attaquait , ce qui est un avantage , mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du Traité. Le Maréchal de *Luxembourg* eut beaucoup de peine à résister : & s'il y eut quelque avantage dans ce combat , il fut du côté du Prince d'Orange , puisque son Infanterie demeura maîtresse du terrain où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes , le Prince d'Orange n'eut point donné ce combat.



Il favait certainement que la Paix était signée ; il favait que cette paix étoit avantageuse à son pays ; cependant il prodiguoit sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes , pour prémices d'une paix générale , qu'il n'aurait pu empêcher , même en battant les Français. Cette action pleine d'inhumanité non moins que de grandeur , & plus admirée alors que blâmée , ne produisit pas un nouvel article de paix , & coûta sans aucun fruit la vie à deux milles Français , & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix , combien les événemens contredisaient les projets. La Hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise , & qui aurait dû être détruite , n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barrière : & toutes les autres Puissances qui l'avaient garantie de la destruction , y perdirent.

Le Roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il regnait , n'ayant assiégé aucune Place qu'il n'eût prise , supérieur en tout genre à ses ennemis réunis , la terreur de l'Europe pendant six années de suite , enfin son arbitre & son pacificateur , ajoutant à ses Etats la Franche-Comté , Dunkerque , & la moitié de la Flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages , Roi d'une Nation alors heureuse , & alors le modele des autres Nations. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui défera quelque tems après , en 1680 le nom de *Grand* avec solennité , & ordonna que dorénavant ce titre seul serait employé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 , frappé quelques médailles char-

Louis  
XIV arbitre de  
l'Europe.



— géés de ce sur nom. L'Europe quoique jalou-  
CH. XIII. se , ne reclama pas contre ces honneurs. Ce-  
pendant le nom de *Louis XIV* a prévalu dans  
le public sur celui de *Grand*. L'usage est le  
maître de tout. *Henri* , qui fut surnommé *le*  
*Grand* à si juste titre après sa mort , est appelé  
communément *Henri IV* ; & ce nom seul en  
dit assez. Monsieur le Prince est toujours ap-  
pellé *le grand Condé* , non-seulement à cau-  
se de ses actions héroïques , mais par la facilité  
qui se trouve à le distinguer , par ce sur-  
nom , des autres Princes de *Condé*. Si on l'a-  
vait nommé *Condé le Grand* , ce titre ne lui  
fût pas demeuré. On dit , *le grand Corneille* ,  
pour le distinguer de son frere. On ne dit pas ,  
*le grand Virgile* , ni *le grand Homère* , ni *le*  
*grand Tasse*. *Alexandre le Grand* n'est plus  
connu que sous le nom d'*Alexandre*. *Char-*  
*les-Quint* , dont la fortune fut plus éclatante  
que celle de *Louis XIV* , n'a jamais eu le  
nom de *Grand*. Il n'est resté à *Charlemagne*  
que comme un nom propre. Les titres ne ser-  
vent de rien pour la postérité ; le nom d'un  
homme , qui a fait de grandes choses , impo-  
se plus de respect que toutes les épithètes.





---

## CHAPITRE QUATORZIEME.

# PRISE DE STRASBOURG:

## BOMBARDEMENT D'ALGER :

*Soumission de Genes : Ambassade de Siam :  
le Pape bravé dans Rome : Electorat de  
Cologne disputé.*

L'Ambition de *Louis XIV*, ne fut point retenue par cette Paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un tems de conquêtes. Il était même si sûr alors de son pouvoir, 1680.  
qu'il établit dans Metz & dans Brisac \* des Jurisdictions, pour réunir à sa Couronne tou-

\* Lorsqu'on imprimait cette feuille, il est tombé entre les mains des éditeurs une compilation intitulée : *Mémoires de Madame de Maintenon*. On y trouve Tom. III, page 23, ces mots : *Les réunions des Chambres de Metz & de Besançon* : nous avons cru d'abord qu'il y avait eu une Chambre de Besançon réunie à celle de Metz. Nous avons consulté tous les Auteurs : nous avons trouvé que jamais il n'y eut à Besançon de Chambre instituée pour juger quelles terres voisines pouvaient appartenir à la France. Il n'y eut en 1680 que le Conseil de Brisac & celui de Metz chargés de réunir à la France les terres qu'on croyait démembrées de l'Alsace & des trois Evêchés.

*H. G. Tome V.*

I



CH. XIV. tes les terres qui pouvaient avoir été autre-  
 fois de la dépendance de l'Alsace ou des  
 Jurisdic- trois Evêchés, mais qui depuis un tems im-  
 tions sur mémorial, avaient passé sous d'autres Maîtres.  
 les Prin- Beaucoup de Souverains de l'Empire, l'Elec-  
 ces de teur Palatin, le Roi d'Espagne même, qui  
 l'Empi- avait quelques Bailliages dans ces pays, le Roi  
 re. de Suede comme Duc des Deux-Ponts, fu-  
 rent cités devant ces Chambres, pour rendre  
 hommage au Roi de France, ou pour subir  
 la confiscation de leurs biens. Depuis *Charle-*  
*magne* on n'avait vu aucun Prince agir ainsi  
 en Maître & en Juge des Souverains, & con-  
 querir des pays par des Arrêts.

L'Electeur Palatin & celui de Treves furent  
 dépouillés des Seigneuries de Falkembourg,  
 de Germersheim, de Veldentz, &c. Ils por-  
 terent en vain leurs plaintes à l'Empire assem-  
 blé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des  
 protestations.

Ce n'était pas assez au Roi d'avoir la Pré-  
 fecture des dix villes libres de l'Alsace, au  
 même titre que l'avaient eue les Empereurs.  
 Déjà dans aucune de ces villes on n'osait  
 plus parler de liberté. Restait Strasbourg, vil-  
 le grande & riche, maîtresse du Rhin par le  
 pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait  
 seule une puissante République, fameuse par  
 son arsenal, qui renfermait neuf cens pieces  
 d'artillerie.

Louis s'empare de Stras-  
 bourg. *Louvois* avait formé dès long-tems le des-  
 sein de la donner à son Maître. L'or, l'intri-  
 gue & la terreur, qui lui avaient ouvert les  
 portes de tant de villes, préparèrent l'entrée



de *Louvois* dans Strasbourg. Les Magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt mille Français autour de leurs remparts ; les Forts , qui les défendaient près du Rhin , insultés & pris dans un moment ; *Louvois* à leurs portes , & leurs Bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le désespoir des citoyens amoureux de la liberté , n'empêcherent point qu'en un même jour le Traité de reddition ne fût proposé par les Magistrats , & que *Louvois* ne prit possession de la Ville. *Vauban* l'a rendue depuis , par les fortifications qui l'entourent , la barrière la plus forte de la France.

CH. XIV.

30 Sept.  
1681.

Le Roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les Pays-Bas la ville d'Alost & tout son Bailliage , que les Ministres avaient oublié , disaient-ils , d'insérer dans les conditions de la Paix ; & sur les délais de l'Espagne , il fit bloquer la ville de Luxembourg.

Il veut  
Luxem-  
bourg.

1682.

En même-tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit Prince Duc de Mantoue , qui aurait vendu tout son Etat pour fournir à ses plaisirs.

En voyant cette Puissance , qui s'étendait ainsi de tous côtés , & qui acquérait pendant la paix , plus que dix Rois prédécesseurs de *Louis XIV* n'avaient acquis par leurs guerres , les alarmes de l'Europe recommencerent. L'Empire , la Hollande , la Suede même mécontente du Roi , firent un Traité d'association. Les Anglais menacerent ; les Espagnols voulurent la guerre ; le Prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais au-



CH. XIV. cune Puissance n'osait alors porter les premiers coups. \*

Sa puis-  
sance sur  
mer.

1680.  
1681.  
1682.

Le Roi, craint par-tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa Marine au-delà des espérances des Français & des craintes de l'Europe. Il eut soixante mille matelots. Des loix aussi sévères que celles de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces Puissances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de si bonnes loix. Des Compagnies de Cadets dans les Places frontieres, & des Gardes marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes gens, qui apprenaient tous les Arts convenables à leur profession, sous des Maîtres payés du trésor public.

Port de  
Toulon  
conf-  
ruit.

Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir cent

\* On a prétendu que ce fut alors que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, dit publiquement : Je n'ai pu avoir son amitié, je mériterai son estime. Ce mot a été recueilli par plusieurs personnes, & l'Abbé de Choisi le place vers l'année 1672. Il peut mériter quelque attention, parce qu'il annonçait de loin les liguees que forma Guillaume contre Louis XIV. Mais il n'est pas vrai que ce fut à la paix de Nimégue que le Prince d'Orange ait parlé ainsi ; il est encore moins vrai que Louis XIV eût écrit à ce Prince : *Vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en serez digne.* On ne s'exprime ainsi qu'avec son vassal. On ne se sert point d'expressions si insultantes envers un Prince avec qui on fait un Traité. Cette lettre ne se trouve que dans la compilation des Mémoires de Maintenon ; & nous apprenons que ces Mémoires sont décriés par le grand nombre d'infidélités qu'ils renferment.



vaisseaux de guerre, avec un arsenal, & des —  
magasins magnifiques. Sur l'Océan, le port CH. XIV.  
de Brest se formait avec la même grandeur.  
Dunkerque, le Havre de Grace, se remplis-  
saient de vaisseaux. La nature était forcée à  
Rochefort.

Enfin le Roi avait plus de cent gros vais-  
seaux de ligne, dont plusieurs portaient cent  
canons, & quelques-uns davantage. Ils ne  
restaient pas oisifs dans les ports. Ses esca-  
dres sous le commandement de *Du-Quêne*,  
nétoyaient les mers infestées par les Corsai-  
res de Tripoli & d'Alger. Il se vengea d'Alger  
avec le secours d'un art nouveau, dont la dé-  
couverte fut dûe à cette attention qu'il avait  
d'exciter tous les génies de son siècle. Cet art  
funeste, mais admirable, est celui des galio-  
tes à bombes, avec lesquelles on peut réduire  
des villes maritimes en cendres. Il y avait un  
jeune homme nommé *Bernard Renaud*, con-  
nu sous le nom du *petit Renaud*, qui sans avoir  
jamais servi sur les vaisseaux, était un excel-  
lent marin à force de génie. *Colbert*, qui dé-  
terrait le mérite dans l'obscurité, l'avait sou-  
vent appelé au Conseil de Marine, même en  
présence du Roi. C'était par les soins & sur  
les lumières de *Renaud*, que l'on suivait de-  
puis peu une méthode plus régulière & plus  
facile, pour la construction des vaisseaux. Il  
osa proposer dans le Conseil, de bombarder  
Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée,  
que les mortiers à bombes pussent n'être pas  
posés sur un terrain solide. La proposition ré-  
volta. Il essuya les contradictions & les rail-



CH. XIV. leries , que tout inventeur doit attendre ; mais sa fermeté , & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions , déterminèrent le Roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Les Algériens punis, & pas assez. *Renaud* fit construire cinq vaisseaux , plus petits que les vaisseaux ordinaires , mais plus forts de bois , sans ponts , avec un faux-tillac à fond de cale , sur lequel on maçonna des creux , où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage , sous les ordres du vieux *Du-Quêne* , qui était chargé de l'entreprise , & n'en attendait aucun succès. *Du-Quêne* & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrasée & consumée. Mais cet art , porté bientôt chez les autres Nations , ne servit qu'à multiplier les calamités humaines , & fut plus d'une fois redoutable à la France , où il fut inventé.

La Marine , ainsi perfectionnée en peu d'années , était le fruit des soins de *Colbert*. *Louvois* faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait Huningue , Sar-Louis , les forteresses de Strasbourg , Mont-royal , &c. & pendant que le Royaume acquérait tant de forces au-dehors , on ne voyait au-dedans que les Arts en honneur , l'abondance , les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la Cour de *Louis XIV.* Son nom pénétrait chez tous les Peuples du Monde.

L'Empereur Léopold faible. Son bonheur & sa gloire étaient encore relevés par la faiblesse de la plupart des autres Rois , & par le malheur de leurs Peuples.



L'Empereur *Léopold* avait alors à craindre les CH. XIV.  
 Hongrois révoltés, & sur-tout les Turcs, qui, —  
 appelés par les Hongrois, venaient inonder  
 l'Allemagne. La politique de *Louis* persécutait  
 les Protestans en France, parce qu'il croyait  
 devoir les mettre hors d'état de lui nuire ;  
 mais protégeait sous main les protestans & les  
 révoltés de Hongrie, qui pouvaient le servir.  
 Son Ambassadeur à la Porte avait pressé l'ar-  
 mement des Turcs avant la Paix de Nimégué.  
 Le Divan, par une singularité bizarre, a pres-  
 que toujours attendu que l'Empereur fût en  
 paix pour se déclarer contre lui. Il ne lui fit  
 la guerre en Hongrie qu'en 1682 ; & l'année  
 d'après l'armée Ottomane, forte de deux cens  
 mille combattans, augmentée encore des trou-  
 pes Hongroises, ne trouvant sur son passage  
 ni villes fortifiées, telles que la France en avait,  
 ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra  
 jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout  
 renversé sur son passage.

L'Empereur *Léopold* quitta d'abord Vienne L'Empe-  
reur  
Léopold  
fuit de  
Vienne.  
 avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz,  
 à l'approche des Turcs ; & quand il fut qu'ils  
 avaient investi Vienne, il ne prit d'autre par-  
 ti que d'aller encore plus loin jusqu'à Passau,  
 laissant le Duc de Lorraine à la tête d'une pe-  
 tite armée, déjà entamée en chemin par les  
 Turcs, soutenir comme il pourrait, la fortune  
 de l'Empire.

Personne ne doutait que le Grand-Visir *Ca-  
 ra-Mustapha*, qui commandait l'armée Otto-  
 mane, ne se rendît bientôt Maître de Vienne,  
 ville mal fortifiée, abandonnée de son Maître,



**CH. XIV.** défendue à la vérité par une garnison dont le fonds devait être de seize mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas de dix mille. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

**Louis XIV.** ne sembla, avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désolée par les Turcs, & n'ayant contre eux qu'un Chef dont la fuite augmentait la terreur commune, ferait obligé de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ses précédentes négociations y avaient amenées. Il pouvait ainsi devenir le Protecteur de l'Empire, & faire son fils Roi des Romains.

**Enfin Louis se lasse, & prend Luxembourg.**

Il avait joint d'abord les démarches généreuses à ses desseins politiques, dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche; non qu'il eût envoyé une seconde fois des secours à l'Empereur, mais il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les Pays-Bas, & qu'il laisserait ainsi à la branche d'Autriche Espagnole le pouvoir d'aider la branche Allemande prête à succomber: il voulait pour prix de son inaction qu'on le satisfît sur plusieurs points équivoques du Traité de Nimègue, & principalement sur ce Bailliage d'Alost qu'on avait oublié d'insérer dans le Traité. Il fit lever le blocus de Luxembourg en 1682 sans attendre qu'on le satisfît, & il s'abstint de toute hostilité une année entière. Cette générosité se démentit enfin pendant le siège de Vienne. Le Conseil d'Espagne, au lieu de l'appaiser, l'aigrit; & **Louis XIV.** reprit les armes dans les Pays-



Bas, précisément lorsque Vienne était prête CH. XIV.  
 de succomber ; c'était au commencement de  
 Septembre : mais contre toute attente Vien-  
 ne fut délivrée ; la présomption du Grand-  
 Visir, sa mollesse, son mépris brutal pour les  
 Chrétiens, son ignorance, sa lenteur le per-  
 dirent : il fallait l'excès de toutes ces fautes  
 pour que Vienne ne fut pas prise. Le Roi de  
 Pologne *Jean Sobieski* eut le tems d'arriver,  
 & avec le secours du Duc de Lorraine, il  
 n'eut qu'à se présenter devant la multitude Ot- 12 Sept.  
 tomane, pour la mettre en déroute. L'Empe- 1683.  
 reur revint dans sa Capitale, avec la douleur  
 de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son libé-  
 rateur sortait de l'Eglise, où l'on avait chanté  
 le *Te Deum*, & où le Prédicateur avait pris  
 pour son texte. *Il fut un homme envoyé de*  
*Dieu, nommé Jan.* Vous avez déjà vu que le  
 Pape *Pie V*, avait appliqué ces paroles à Les  
*Don Jean d'Autriche* après la victoire de Lé- Turcs  
 pante. Vous savez que ce qui paraît neuf n'est battus.  
 souvent qu'une redite. L'Empereur *Léopold*  
 fut à la fois triomphant & humilié. Le Roi de  
 France, n'ayant plus rien à ménager, fit bom- Novemb.  
 barder Luxembourg. Il se saisit de Courtrai, de 1683.  
 Dixmude en Flandre. Il s'empara de Treves,  
 & en démolit les fortifications ; tout cela pour  
 remplir, disait-on, l'esprit des Traités de Ni-  
 mégue. Les Impériaux & les Espagnols négoc-  
 ciaient avec lui à Ratisbonne, pendant qu'il  
 prenait leurs villes ; & la paix de Nimégue en-  Août  
 freinte, fut changée en une trêve de vingt 1684.  
 ans, par laquelle le Roi garda la ville de  
 Luxembourg & sa Principauté, qu'il venait  
 de prendre.



CH. XIV.

Il était encore plus redouté sur les Côtes de l'Afrique , où les Français n'étaient connus avant lui , que par les esclaves que faisaient les Barbares.

Avril  
1684.

Alger , deux fois bombardée , envoya des Députés lui demander pardon , & recevoir la paix ; ils rendirent tous les esclaves Chrétiens , & payerent encore de l'argent , ce qui est la plus grande punition des Corsaires.

Tunis , Tripoli , firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire , que lorsque *Damfreville* , Capitaine de vaisseau , vint délivrer dans Alger tous les esclaves Chrétiens au nom du Roi de France , il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais , qui étant déjà à bord , soutinrent à *Damfreville* , que c'était en considération du Roi d'Angleterre , qu'ils étaient mis en liberté. Alors le Capitaine Français fit appeler les Algériens , & remettant les Anglais à terre : *Ces gens-ci* , dit-il , *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur Roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les remets , c'est à vous à montrer ce que vous devez au Roi d'Angleterre.* Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté Anglaise , la faiblesse du Gouvernement de *Charles II* , & le respect des Nations pour *Louis XIV* , se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel , qu'on accordait de nouveaux honneurs à son Ambassadeur à la Porte Ottomane , tels que celui du fopha : tandis qu'il humiliait les Peuples d'Afrique , qui sont sous la protection du Grand-Seigneur.



Louis  
trop fas-  
tueux  
avec les  
faibles.

La République de Genes s'abaiſſa encore plus devant lui, que celle d'Alger. Genes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle conſtruifait quatre galères pour le ſervice de l'Eſpagne. Le Roi lui défendit par ſon Envoyé *S. Olon*, l'un de ſes Gentilſhommes ordinaires, de lancer à l'eau les galeres, & la menaça d'un châtiment prompt, ſi elle ne ſe ſoumettait à ſes volontés. Les Genoïs, irrités de cette entrepriſe ſur leur liberté, & comptant trop ſur le ſecours de l'Eſpagne, ne firent aucune ſatiſfaction. Auſſi-tôt quatorze gros vaiſſeaux, vingt galeres, dix galiotes à bombes, pluſieurs frégates, ſortent du port de Toulon. *Seignelai*, nouveau Secrétaire de la Marine, & à qui le fameux *Colbert* ſon pere avait déjà fait exercer cet emploi avant ſa mort, était lui-même ſur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'eſprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & Miniſtre; avide de toute eſpece de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaiſirs aux affaires, ſans qu'elles en ſouffriſſent. Le vieux *Du-Quéne* commandait les vaiſſeaux, le Duc de *Mortemar* les galeres; mais tous deux étaient les courtiſans du Secrétaire d'Etat. On arrive devant Ge-  
nes; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduiſent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de *Genes la ſuperbe*. Quatre mille ſoldats débarqués s'avancent juſqu'aux portes, & brûlent le fauxbourg de *S. Pierre d'Arène*. Alors il fallut ſ'humilier, pour préve-

17 Mars  
1684.



CH. XIV. nir une ruine totale. Le Roi exigea , que le  
 — Doge de Genes & quatre principaux Sénateurs , vinssent implorer sa clémence dans son Palais de Versailles ; & de peur que les Genoïis n'éludassent la satisfaction , & ne dérobaissent quelque chose à sa gloire , il voulut que le Doge , qui viendrait lui demander pardon , fût continué dans sa Principauté , malgré la loi perpétuelle de Genes , qui ôte cette Dignité à tout Doge absent un moment de la ville.

Doge de  
 Genes.  
 22 Fevr.  
 1685.

*Imperiale Lercaro* Doge de Genes, avec les Sénateurs *Lomellino* , *Garibaldi* , *Durazzo* , & *Salvago* , vinrent à Versailles faire tout ce que le Roi exigeait d'eux. Le Doge , en habit de cérémonie , parla , couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait souvent : son discours & ses marques de soumission étaient dictés par *Seignelai*. Le Roi l'écouta , assis & couvert ; mais comme , dans toutes les actions de sa vie , il joignait la politesse à la dignité , il traita *Lercaro* & les Sénateurs , avec autant de bonté que de faste. Les Ministres *Louvois* , *Croissi* & *Seignelai* , leur firent sentir plus de fierté. Aussi le Doge , disait : *Le Roi ôte à nos cœurs la liberté , par la maniere dont il nous reçoit ; mais ses Ministres nous la rendent.* Ce Doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde fait , que le Marquis de *Seignelai* lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles , il répondit : *C'est de m'y voir.*

L'extrême goût que *Louis XIV* avait pour les choses d'éclat , fut encore bien plus flatté



par l'Ambassade qu'il reçut de Siam, pays où CH. XIV.  
l'on avait ignoré jusqu'alors que la France  
existât. Il était arrivé, par une de ces singula-  
rités qui prouvent la supériorité des Euro-  
péens sur les autres Nations, qu'un Grec,  
fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé  
*Phalk Constance*, était devenu *Barcalon*,  
c'est-à-dire, premier-Ministre ou Grand-  
Visir du Royaume de Siam. Cet homme,  
dans le dessein de s'affermir & de s'élever  
encore, & dans le besoin qu'il avait de se-  
cours étrangers, n'avait osé se confier ni aux  
Anglais, ni aux Hollandais; ce sont des voi-  
sins trop dangereux dans les Indes. Les Fran-  
çais venaient d'établir des Comptoirs sur  
les Côtes de Coromandel, & avaient porté  
dans ces extrémités de l'Asie, la réputation  
de leur Roi. *Constance* crut *Louis XIV* pro-  
pre à être flatté par un hommage qui vien-  
drait de si loin sans être attendu. La Reli-  
gion, dont les ressorts font jouer la Politi-  
que du Monde depuis Siam jusqu'à Paris, ser-  
vit encore à ses desseins. Il envoya, au nom  
du Roi de Siam son Maître, une solennelle <sup>1684.</sup>  
Ambassade, avec de grands presens à *Louis  
XIV*, pour lui faire entendre que ce Roi In-  
dien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de  
Traité de Commerce qu'avec la Nation Fran-  
çaise, & qu'il n'était pas même éloigné de se  
faire Chrétien. La grandeur du Roi flattée, & sa  
Religion trompée, l'engagerent à envoyer au  
Roi de Siam deux Ambassadeurs, & six Jésui-  
tes; & depuis il y joignit des Officiers avec  
huit cens soldats. Mais l'éclat de cette Ambas-



CH. XIV. fade Siamoise fut le seul fruit qu'on en retira.

— *Constance* périt quatre ans après, victime de son ambition : quelque peu des Français qui restèrent auprès de lui, furent massacrés, d'autres obligés de fuir ; & sa veuve après avoir été sur le point d'être Reine, fut condamnée par le successeur du Roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Querelle  
avec le  
Pape, &  
cepen-  
dant le  
Pape a  
raison.

Cette soif de gloire, qui portait *Louis XIV.* à se distinguer en tout des autres Rois, paraissait encore dans la hauteur qu'il affectait avec la Cour de Rome. *Odescalchi*, *Innocent XI*, fils d'un Banquier du Milanais, était alors sur le Trône de l'Eglise. C'était un homme vertueux, un Pontife sage, peu Théologien, Prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de son argent, & les Vénitiens de ses galères. Il condamnait avec hauteur la conduite de *Louis XIV.*, uni contre des Chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait, qu'un Pape prit si vivement le parti des Empereurs, qui se disent Rois des Romains, & qui, s'ils le pouvaient, régneraient dans Rome. Mais *Odescalchi* était né sous la domination Autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du Roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications qu'un Roi de France peut donner à un Pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-tems dans Rome un abus difficile à déra-



CH. XIV.  
ciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les Rois Catholiques. Leurs Ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à une très-grande distance, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions toujours soutenues, rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des Ambassadeurs, ne payait jamais d'entrée. Le Commerce en souffrait, & l'Etat en était appauvri.

Le Pape *Innocent XI* obtint enfin de l'Empereur, du Roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau Roi d'Angleterre *Jacques II*, Prince Catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le Nonce *Ranucci* proposa à *Louis XIV.* de concourir, comme les autres Rois, à la tranquillité & au bon ordre de Rome. *Louis*, très mécontent du Pape, répondit : » qu'il ne s'était jamais réglé sur l'exemple d'autrui, & que c'était à lui de servir d'exemple. Il envoya à Rome le Marquis de *Lavardin* en Ambassade, pour braver le Pape. *Lavardin* entra dans Rome, malgré les défenses du Pontife, escorté de quatre cens gardes de la Marine, de quatre cens Officiers volontaires, & de deux cens hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son Palais, de ses quartiers & de l'Eglise de *S. Louis*, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le Pape est le seul Souverain, à qui on pût envoyer une telle Ambassade : car la su-

Tous les Rois acquiescent à ce que veut le Pape, excepté *Louis XIV.*

Novembre 1687.



**CH. XIV.** — périeurité qu'il affecte sur les Têtes couronnées, leur donne toujours envie de l'humilier; & la faiblesse de son Etat fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'*Innocent XI* put faire, fut de se servir, contre le Marquis de *Lavardin*, des armes usées de l'excommunication; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'employer comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du Pape sont armés seulement pour la forme.

Le Cardinal d'*Estrées*, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. *D'Estrées* ayant été obligé de voir souvent le Marquis de *Lavardin*, ne put être ensuite admis à l'audience du Pape, sans recevoir l'absolution: en vain il s'en défendit: *Innocent XI* s'obstina à la lui donner, pour conserver toujours cette autorité imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis  
XIV fait  
un Elec-  
teur.

*Louis*, avec la même hauteur, mais toujours soutenue par les souterrains de la politique, voulut donner un Electeur à Cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet Electorat le Cardinal de *Furstemberg* Evêque de Strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'Empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre, comme un Allemand vendu à la France.

Le Chapitre de Cologne, comme tous les



autres Chapitres d'Allemagne, a le droit de CH. XIV.  
 nommer son Evêque, qui par-là devient  
 Electeur. Celui qui remplissait ce siége, était  
*Ferdinand de Baviere*, autrefois l'allié & de-  
 puis l'ennemi du Roi, comme tant d'autres  
 Princes. Il était malade à l'extrémité. L'ar-  
 gent du Roi répandu à propos parmi les Cha-  
 noines, les intrigues & les promesses, firent  
 élire le Cardinal de *Furstemberg* comme Coad-  
 juteur; & après la mort du Prince, il fut élu  
 une seconde fois par la pluralité des suffrages.  
 Le Pape, par le Concordat Germanique, a le  
 droit de conférer l'Evêché à l'élu, & l'Empe-  
 reur a celui de confirmer à l'Electorat. L'Em-  
 pereur & le Pape *Innocent XI*, persuadés que  
 c'était presque la même chose, de laisser *Furs-*  
*temberg* sur ce Trône Electoral & d'y mettre  
*Louis XIV*, s'unirent pour donner cette Prin-  
 cipauté au jeune *Baviere*, frere du dernier  
 mort. Le Roi se vengea du Pape en lui ôtant  
 Avignon, & prépara la guerre à l'Empereur.  
 Il inquiétait en même-tems l'Electeur Pala-  
 tin, au sujet des droits de la Princesse Pala-  
 tine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur*;  
 droits auxquels elle avait renoncé par son con-  
 trat de mariage. La guerre faite à l'Espagne en  
 1667, pour les droits de *Marie-Therese*, mal-  
 gré une pareille renonciation, prouve bien  
 que les contrats sont faits pour les particu-  
 liers. Voilà comme le Roi, au comble de sa  
 grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humi-  
 lia presque tous les Princes; mais aussi, pres-  
 que tous se réunissaient contre lui.

L'Empe-  
 reur & le  
 Pape ne  
 veulent  
 point de  
 l'Elec-  
 teur de  
 Louis  
 XIV.  
 Octobre  
 1688.



---

*CHAPITRE QUINZIEME.*

**LE ROI JACQUES**  
**DÉTRONÉ PAR SON GENDRE**  
**GUILLAUME III,**  
**ET PROTÉGÉ PAR LOUIS XIV.**

Ligue  
 univer-  
 selle  
 contre  
 Louis  
 XIV.

En 1686.

**L**E Prince d'Orange , plus ambitieux que *Louis XIV* avait conçu des projets vastes , qui pouvaient paraître chimériques dans un Stathouder de Hollande , mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le Roi de France , & détrôner le Roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguier petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur , une partie de l'Empire , la Hollande , le Duc de Lorraine , s'étaient d'abord secrètement ligüés à Ausbourg ; ensuite l'Espagne & la Savoye s'unirent à ces Puissances. Le Pape , sans être expressément un des Confédérés , les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait , sans se déclarer ouvertement. Tous les Princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord , la Suède était alors du parti des Impériaux , & le Danemarck était un Allié inutile de la France. Plus de cinq cens mille Protestans , fuyant la persécution de *Louis* , & emportant avec eux hors de France



leur industrie & leur haine contre le Roi , CH. XV.  
 étaient de nouveaux ennemis , qui allaient  
 dans toute l'Europe exciter les Puissances dé-  
 ja animées à la guerre. ( On parlera de cette  
 fuite dans le chapitre de la Religion. ) Le Roi  
 était de tous côtés entouré d'ennemis , & n'a-  
 vait d'ami que le Roi *Jacques*.

*Jacques* Roi d'Angleterre , successeur de *Charles II.* son frere , était Catholique comme Jacques  
Catholi-  
que.  
 lui : mais *Charles* n'avait bien voulu souffrir  
 qu'on le fit Catholique sur la fin de sa vie , que  
 par complaisance pour ses maîtresses & pour  
 son frere : il n'avait en effet d'autre Religion  
 qu'un pur Déisme. Son extrême indifférence  
 sur toutes les disputes qui partagent les hom-  
 mes , n'avait pas peu contribué à le faire ré-  
 gner paisiblement en Angleterre. *Jacques* au  
 contraire , attaché depuis sa jeunesse à la  
 Communion Romaine par persuasion, joignait  
 à sa créance l'esprit de parti & le zele. S'il eût  
 été Mahométan , ou de la Religion de *Confu-  
 cius* , les Anglais n'eussent jamais troublé son  
 Règne ; mais il avait formé le dessein d'établir  
 dans son Royaume le \* Catholicisme , regar-

\* On trouve dans la Compilation des Mémoires  
 de *Maintenon* , au Tom. III. Chapitre 4. intitulé : *Du  
 Roi & de la Reine d'Angleterre* , un tissu étrange de  
 faussetés. Il y est dit , que les Jurisconsultes propo-  
 sèrent cette question : Un peuple a-t-il le droit de se  
 révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire ? Ce fut  
 précisément le contraire. On s'opposa en Angleterre  
 à la tolérance du Roi pour la Communion Romaine.  
 On agita cette question : Si le Roi pouvait dis-  
 penser du serment du test ceux qu'il admettait aux emplois.

Le même Auteur dit , que le Pape *Innocent XI*



— dé avec horreur par ces Royalistes-Républi-  
 CH. XV. cains , comme la Religion de l'esclavage. C'est  
 une entreprise quelquefois très-aisée , de ren-  
 dre une Religion dominante dans un pays.  
*Constantin* , *Clovis* , *Gustave-Vasa* , la Reine  
*Elizabeth* , firent recevoir sans danger , cha-  
 cun par des moyens différens , une Religion  
 nouvelle : mais pour de pareils changemens ,  
 deux choses sont absolument nécessaires , une  
 profonde politique , & des circonstances heu-

donna au Prince d'Orange deux cens mille ducats  
 pour aller détruire la Religion Catholique en An-  
 gleterre.

Le même Auteur , avec la même témérité , pré-  
 tend qu'*Innocent XI* fit dire des milliers de Messes pour  
 l'heureux succès du Prince d'Orange. Il est reconnu  
 que ce Pape favorisa la Ligue d'Ausbourg ; mais il  
 ne fit jamais de démarches si ridicules & si contrai-  
 res aux bienséances de sa Dignité. L'Envoyé d'Es-  
 pagne à la Haye fit des prières publiques pour  
 l'heureux succès de la flotte Hollandaise. M. d'*Avaux*  
 le manda au Roi.

Le même Auteur fait entendre que le Comte  
 d'*Avaux* corrompait des Membres de l'Etat ; il se  
 trompe ; c'est le Comte d'*Estrade*. Il se trompe en-  
 core sur le tems ; c'était vingt-quatre ans aupara-  
 vant. Voyez la Lettre de M. d'*Estrade* à M. de *Lionne*  
 du 17 Septembre 1665.

Le même Auteur ose citer l'Evêque *Burnet* , &  
 lui fait dire , pour exprimer un vice du Prince d'O-  
 range , que ce Prince *n'aimait que les portes de derrière*.  
 Il n'y a pas un mot dans toute l'Histoire de *Burnet* ,  
 qui ait le moindre rapport à cette expression si basse  
 & si indigne de l'Histoire. Et si quelque faiseur d'a-  
 necdotes avait jamais prétendu que l'Evêque *Burnet*  
 eût laissé échapper dans la conversation un mot aussi  
 indécent , ce témoignage obscur ne pourrait préva-  
 loir contre une histoire autentique.



reuses ; l'une & l'autre manquaient à *Jacques*. CH. XV.

Il était indigné de voir , que tant de Rois dans l'Europe étaient despotiques ; que ceux de Suède & de Danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le Monde que la Pologne & l'Angleterre , où la liberté des Peuples subsistât avec la Royauté. *Louis XIV.* l'encourageait à devenir absolu chez lui , & les Jésuites le pressaient de rétablir leur Religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement , qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord , comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire ; ayant publiquement à sa Cour un Nonce du Pape , des Jésuites , des Capucins ; mettant en prison sept Evêques Anglicans , qu'il eût fallu gagner ; ôtant les privilèges à la ville de Londres , à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des Loix , qu'il fallait saper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement , que les Cardinaux de Rome disaient en plaisantant , « qu'il fallait l'excommunier , » comme un homme qui allait perdre le peu de Catholicisme qui restait en Angleterre. « Le Pape *Innocent XI.* n'espérait rien des entreprises de *Jacques* , & refusait constamment un Chapeau de Cardinal , que ce Roi demandait pour son Confesseur le Jésuite *Peters*. Ce Jésuite était un intrigant impétueux , qui dévoré de l'ambition d'être Cardinal & Primat d'Angleterre , poussait son Maître au précipice. Les principales Têtes de l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du Roi.

Jacques  
veut être  
despoti-  
que.

Le Jésuite  
*Peters*.



CH. XV. Ils députèrent vers le Prince d'Orange.  
 — Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret qui endormirent la confiance de la Cour.

\* Le Prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce Prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cens mille florins de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats-Généraux, étaient à lui. Il était Roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & *Jacques* cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux cens personnes. *Barillon* Ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de *Jacques* que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. *Louis XIV* ne le fut pas ; il offrit des secours à son Allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda

Arme-  
ment pu-  
blic de  
Guillau-  
me con-  
tre Jac-  
ques,  
sans que  
Jacques  
le sache.

\* L'Auteur des Mémoires de *Maintenon* avance que le Prince d'Orange voyant que les Etats Généraux refusaient des fonds, entra dans l'assemblée, & dit ces mots : *Messieurs, il y aura guerre au printems prochain : & je demande qu'on enregistre cette prédiction.* Il cite le Comte d'*Avaux*. Il dit que ce Ministre pénétrait toutes les mesures du Prince d'Orange. Il est difficile d'entasser plus mal plus de faussetés. Les neuf mille matelots étaient prêts dès l'an 1687. Le Comte d'*Avaux* ne dit pas un mot du prétendu discours du Prince d'Orange. Il ne soupçonna le dessein de ce Prince que le 20 Mai 1688. Voyez sa lettre au Roi du 20 Mai.



ensuite , lorsqu'il n'était plus tems , & que CH. XV.  
la flotte du Prince son gendre était à la voile. —

Tout lui manqua à la fois , comme il se man- Octobre  
1688.  
qua à lui-même. Il écrivit en vain à l'Empe-

reur *Léopold* , qui lui répondit : *Il ne vous*  
*est arrivé que ce que nous vous avions prédit.*

Il comptait sur sa flotte , mais ses vaisseaux  
laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pou-  
vait au moins se défendre sur terre : il avait  
une armée de vingt mille hommes ; & s'il les  
avait menés au combat , sans leur donner le  
tems de la réflexion , il est à croire qu'ils  
eussent combattu ; mais il leur laissa le loisir  
de se déterminer. Plusieurs Officiers Géné-  
raux l'abandonnèrent ; entre autres , ce fa-  
meux *Churchil* , aussi fatal depuis à *Louis* qu'à  
*Jacques* , & si illustre sous le nom de Duc de  
*Marlborough*. Il était favori de *Jacques* , sa  
créature , le frere de sa maîtresse , son Lieu-  
tenant Général dans l'armée ; cependant il le  
quitta , & passa dans le camp du Prince d'O-  
range. Le Prince de Danemarck , gendre de  
*Jacques* , enfin sa propre fille la Princesse *An-*  
*ne* , l'abandonnèrent.

Alors se voyant attaqué & poursuivi par Jacques  
aban-  
un de ses gendres , quitté par l'autre ; ayant donné de  
contre lui ses deux filles , ses propres amis ; tout le  
haï des sujets mêmes qui étaient encore dans monde ,  
son parti , il désespéra de sa fortune. La fuite , s'enfuit,  
dernière ressource d'un Prince vaincu , fut le  
parti qu'il prit sans combattre. Enfin après  
avoir été arrêté dans sa fuite par la populace ,  
maltraité par elle , reconduit à Londres ; après  
avoir reçu paisiblement les ordres du Prince



**CII. XV.** d'Orange dans son propre Palais ; après avoir vu sa Garde relevée sans coup férir par celle du Prince, chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son Royaume ; il alla chercher un asyle en France.

Guillaume III,  
Roi  
d'Angle-  
terre.  
1689.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La Nation, représentée par son Parlement, fixa les bornes, si longtems contestées, des droits du Roi & de ceux du peuple, & ayant prescrit au Prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son Roi, conjointement avec sa femme *Marie*, fille du Roi *Jacques*. Dès-lors ce Prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que sous le nom de *Guillaume III*. Roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la Nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le Prince d'Orange, usurpateur des Etats de son beau-pere.

Jacques  
chez  
Louis  
XIV.  
Janvier  
1689.

Le Roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un Duc de Modene, & le Prince de Galles encore enfant, implorer la protection de *Louis XIV*. La Reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait le Roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyait à Versailles, & sur-tout de la manière dont elle fut reçue. Le Roi alla au-devant d'elle jusqu'à Chatou : \* *Je vous rends, Madame*, lui dit-il, *un triste service ; mais j'espère vous en rendre*

\* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné, & les Mémoires de Madame de la Fayette, &c.



*Are bientôt de plus grands & de plus heureux.* CH. XV.

Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au Château de St. Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la Reine de France; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des presens de toute espece, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces presens, une bourse de dix mille Louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui

Générosité de Louis XIV.

réglâ six cens mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les presens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les Officiers du Roi, & ses Gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son Trône. Jamais le Roi ne parut si grand; mais

*Jacques* parut petit. Ceux qui à la Cour & à la Ville décident de la réputation des hommes, conquirent pour lui peu d'estime. Il ne voyait guere que des Jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la rue *St. Antoine*. Il leur dit, qu'il était Jésuite lui-même; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associer à cet Ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre Jésuites Anglais, étant encore Duc d'York. Cette pusillanimité dans un Prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa Couronne, l'avilit au point, que les Courtisans s'égayaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui savait nul gré.

Jacques peu considéré.



CH. XV. d'être Catholique. L'Archevêque de Reims ,  
 — frere de *Louvois* , dit tout haut à St. Ger-  
 main dans son antichambre : *Voilà un bon*  
*homme , qui a quitté trois Royaumes pour*  
*une Messe.* Il ne recevait de Rome que des  
 indulgences & des pasquinades. Enfin , dans  
 toute cette révolution , sa Religion lui ren-  
 dit si peu de services , que lorsque le Prince  
 d'Orange , le Chef du Calvinisme , avait mis  
 à la voile pour aller détrôner le Roi son beau-  
 pere , le Ministre du Roi Catholique à la Haye  
 avait fait dire des Messes pour l'heureux succès  
 de ce voyage.

Jacques  
 touche  
 les é-  
 crouelles

Au milieu des humiliations de ce Roi fugi-  
 tif , & des libéralités de *Louis XIV* envers  
 lui , c'était un spectacle digne de quelque at-  
 tention, de voir *Jacques* toucher les écrouelles  
 au petit Couvent des Anglaïses ; soit que les  
 Rois Anglais se soient attribué ce singulier  
 privilège , comme prétendans à la Couronne  
 de France ; soit que cette cérémonie soit éta-  
 blie chez eux depuis le tems du premier  
*Edouard.*

Efforts  
 généreux  
 de Louis  
 pour  
 Jacques.

Le Roi le fit bientôt conduire en Irlande ,  
 où les Catholiques formaient encore un parti  
 qui paraissait considérable. Une escadre de  
 treize vaisseaux du premier rang était à la ra-  
 de de Brest pour le transport. Tous les Of-  
 ficiers , les Courtisans , les Prêtres même ,  
 qui étaient venus trouver *Jacques* à St. Ger-  
 main , furent défrayés jusqu'à Brest aux dé-  
 pens du Roi de France. Un Ambassadeur  
 (c'était Monsieur d'*Aveaux*) était nommé au-  
 près du Roi détrôné , & le suivit avec pom-



pe. Des armes , des munitions de toute es-  
 ce , furent embarquées sur la flotte : on y por-  
 ta jusqu'aux meubles les plus vils , & jusqu'aux  
 plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à  
 St. Germain. Là , pour dernier present , il lui  
 donna sa cuirasse , & lui dit en l'embrassant :  
*Tout ce que je peux vous souhaiter de mieux ,*  
*est de ne vous jamais revoir.* A peine le Roi  
*Jacques* était-il débarqué en Irlande avec cet  
 appareil , que vingt trois autres grands vais-  
 seaux de guerre , sous les ordres de *Château-*  
*Renaud* , & une infinité de navires de trans-  
 port le suivirent. Cette flotte ayant mis en  
 fuite & dispersé la flotte Anglaise qui s'op-  
 posait à son passage , débarqua heureusement ,  
 & ayant pris dans son retour sept vaisseaux  
 marchands Hollandais , revint à Brest , vic-  
 torieuse de l'Angleterre , & chargée des dé-  
 pouilles de la Hollande.

11 Mai  
1689.

Bientôt après , un troisieme secours partit  
 encore de Brest , de Toulon , de Rochefort.  
 Les ports d'Irlande & la mer de la Manche  
 étaient couverts de vaisseaux Français. Enfin  
*Tourville* Vice - Amiral de France , avec  
 soixante & douze grands vaisseaux , rencon-  
 tra une flotte Anglaise & Hollandaise d'envi-  
 ron soixante voiles. On se battit pendant dix  
 heures : *Tourville* , *Château-Renaud* , d'*E-*  
*trée* , *Némond* , y signalerent leur courage &  
 une habileté , qui donnèrent à la France un  
 honneur auquel elle n'était pas accoutumée.  
 Les Anglais & les Hollandais , jusqu'alors  
 Maîtres de l'Océan , & de qui les Français  
 avaient appris depuis si peu de tems à donner

Louis  
XIV  
vain-  
queur  
des An-  
glais &  
Hollan-  
dais sur  
mer.  
Epoque  
rare.  
Mars  
1690.  
Juillet  
1690.



CH. X. — des batailles rangées , furent entièrement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés & démâtés, allèrent échouer & se brûler sur les Côtes. Le reste alla se cacher vers la Tamise , ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors , ce que *Louis XIV* souhaitait depuis vingt années , & ce qui avait paru si peu vraisemblable arriva ; il eut l'Empire de la mer : Empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flottes. *Seignelai* qui osait tout , fit venir les galeres de Marseille sur l'Océan. Les Côtes d'Angleterre virent des galeres pour la première fois. On fit par leur moyen une descente aisée à *Tingmouth*. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les Armateurs de *St. Malo* & du nouveau port de *Dunkerque* s'enrichissaient eux & l'Etat , de prises continuelles. Enfin , pendant près de deux années , on ne connaissait plus sur les Mers que les vaisseaux Français.

Jacques  
en Irlande  
de battu.

Le Roi *Jacques* ne seconda pas en Irlande ces secours de *Louis XIV*. Il avait avec lui près de six mille Français & quinze mille Irlandais. La rivière de *Boine* était entre son armée & celle du Roi *Guillaume*. Cette rivière était guéable ; on n'avait de l'eau que jusques sous les épaules. Mais après l'avoir passée , pour venir attaquer l'armée Irlandaise , il fallait encore traverser un marais ; ensuite on trouvait un terrain escarpé , qui formait un retranchement naturel. Le Roi *Guillaume* fit passer son armée en trois endroits , &

Juillet  
1690.



engagea la bataille. Les Irlandais, que nous CH. XV.  
avons vu de si bons soldats en France & en  
Efpagne, ont toujours mal combattu chez  
eux. Il y a des Nations, dont l'une semble  
être faite pour être soumise à l'autre. Les An-  
glais ont toujours eu sur les Irlandais la supé-  
riorité du génie, des richesses, & des armes.  
Jamais l'Irlande n'a pu secouer le joug de  
l'Angleterre, depuis qu'un simple Seigneur  
Anglais la subjuga. Les Français combattirent à la journée de la Boine : les Irlandais  
s'enfuirent. Leur Roi *Jacques*, n'ayant paru  
dans l'engagement, ni à la tête des Français,  
ni à la tête des Irlandais, se retira le premier.  
Il avait toujours cependant montré beaucoup  
de valeur ; mais il y a des occasions où l'ab-  
battement d'esprit l'emporte sur le courage.  
Le Roi *Guillaume*, qui avait eu l'épaule ef-  
fleuree d'un coup de canon avant la bataille,  
passa pour mort en France. Cette fausse nou-  
velle fut reçue à Paris avec une joie indécen-  
te & honteuse. Quelques Magistrats subalter-  
nes encouragerent les bourgeois & le peuple  
à faire des illuminations. On sonna les clo-  
ches. On brûla dans plusieurs quartiers des  
figures d'osier, qui représentaient le Prince  
d'Orange, comme on brûle le Pape dans  
Londres. On tira le canon de la Bastille, non  
point par ordre du Roi, mais par le zèle in-  
confidéré d'un Commandant. On croirait, sur  
ces marques d'allégresse, & sur la foi de tant  
d'Ecrivains, que cette joie effrénée, à la mort  
prétendue d'un ennemi, était l'effet de la  
crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui

Sottise  
des Parisiens.



CH. XV ont écrit, & Français & Etrangers, ont dit  
 — que ces réjouissances étaient le plus grand  
 éloge du Roi *Guillaume*. Cependant, si on  
 veut faire attention aux circonstances du tems  
 & à l'esprit qui regnait alors, on verra bien  
 que la crainte ne produisit pas ces transports  
 de joie. Les bourgeois & le peuple ne savent  
 guere craindre un ennemi, que quand il me-  
 nace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au  
 nom de *Guillaume*, le commun des Français  
 avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait  
 presque toujours été battu par les Généraux  
 Français. Le vulgaire ignorait combien ce  
 Prince avait acquis de véritable gloire, même  
 dans ses défaites. *Guillaume* vainqueur de  
*Jacques* en Irlande, ne paraissait pas encore  
 aux yeux des Français un ennemi digne de  
*Louis XIV*. Paris idolâtre de son Roi, le  
 croyait réellement invincible. Les réjouissan-  
 ces ne furent donc point le fruit de la crainte,  
 mais de la haine. La plupart des Parisiens nés  
 sous le regne de *Louis*, & façonnés au joug  
 despotique, regardaient alors un Roi comme  
 une Divinité, & un usurpateur comme un  
 sacrilege. Le petit peuple qui avait vu *Jac-*  
*ques* aller tous les jours à la Messe, détestait  
*Guillaume* hérétique. L'image d'un gendre  
 & d'une fille ayant chassé leur pere, d'un  
 Protestant regnant à la place d'un Catholique,  
 enfin d'un ennemi de *Louis XIV* transpor-  
 tait les Parisiens d'une espece de fureur; mais  
 les gens sages pensaient modérément.

Jacques  
 revient  
 en Fran-  
 ce.

*Jacques* revint en France, laissant son rival  
 gagner en Irlande de nouvelles batailles, &



s'affermir sur le Trône. Les flottes Françaises furent occupées alors à ramener les Français, CH. XV. qui avaient inutilement combattu, & les familles Irlandaises Catholiques, qui étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du Roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractères de *Guillaume* & de *Jacques* firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le Roi *Guillaume*, après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi *Jacques* vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à *Jacques* quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le Roi de France, soutenant toujours la fortune de *Jacques*, fit passer encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportèrent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des Ingénieurs, des Canonniers, des Bombardiers, deux cens Maçons; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt mille chevaux; des canons



CH. XV. avec leurs aîûts ; des fusils , des pistolets , des  
 — épées , pour armer vingt-fix mille hommes ;  
 des vivres , des habits & jusqu'à vingt-fix  
 mille paires de souliers. Limerick assiégée ,  
 mais munie de tant de secours , espérait de  
 voir son Roi combattre pour sa défense. *Jac-*  
*ques* ne vint point. Limerick se rendit : les  
 vaisseaux Français retournerent encore vers  
 les côtes d'Irlande , & ramenerent en France  
 environ vingt mille Irlandais , tant soldats  
 que citoyens fugitifs.

La flotte  
 de Louis  
 battue  
 pour s'é-  
 tre obsti-  
 née à se-  
 courir  
 Jacques.

29 Juillet  
 1692.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant ,  
 c'est que *Louis XIV* ne se rebuta pas. Il sou-  
 tenait alors une guerre difficile contre pres-  
 que toute l'Europe. Cependant il tenta en-  
 core de changer la fortune de *Jacques* , par  
 une entreprise décisive , & de faire une descen-  
 te en Angleterre avec vingt mille hommes. Ils  
 étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue.  
 Plus de trois cens navires de transport étaient  
 prêts à Brest. *Tourville* , avec quarante-quatre  
 grands vaisseaux de guerre , les attendait aux  
 côtes de Normandie. *D'Estree* arrivait du port  
 de Toulon avec trente autres vaisseaux. S'il  
 y a des malheurs causés par la mauvaise con-  
 duite , il en est qu'on ne peut imputer qu'à  
 la fortune. Le vent , d'abord favorable à l'es-  
 cadre de *d'Estree* , changea ; il ne put joindre  
*Tourville*. Ses quarante-quatre vaisseaux furent  
 attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hol-  
 lande , fortes de près de cent voiles. La su-  
 périorité du nombre l'emporta. Les Français  
 céderent , après un combat de dix heures. *Rus-*  
*sel* Amiral Anglais les poursuivit deux jours,



Quatorze grands vaisseaux , dont deux portaient cent quatre pieces de canon , échouèrent sur la côte , & les Capitaines y firent mettre le feu , pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le Roi *Jacques* , qui du rivage avait vu ce désastre , perdit toutes ses espérances.

Ce fut le premier échec que reçut sur la mer la puissance de *Louis XIV.* *Seignelai*, qui après *Colbert* son pere avait perfectionné la Marine , était mort à la fin de 1690. *Pontchartrain*, élevé de la premiere Présidence de Bretagne à l'emploi de Secrétaire d'Etat de la Marine , ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toujours dans le Gouvernement. La France eut , dès l'année qui suivit la disgrâce de la Hogue , des flottes aussi nombreuses qu'elle en avait eu déjà ; car *Tourville* se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne , & *d'Estrée* en avait trente , sans compter ceux qui étaient dans les ports ; & même quatre ans après , 1696, le Roi fit encore un armement plus considérable que tous les précédens , pour conduire *Jacques* en Angleterre à la tête de vingt mille Français. Mais cette flotte ne fit que se montrer ; les mesures du parti de *Jacques* ayant été aussi mal concertées à Londres , que celles de son Protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du Roi détrôné , que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramerent , périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire , que quand même elles eussent réussi , il n'eût jamais recouvré son



CH. XV. Royaume. Il passa le reste de ses jours à St. Germain , où il vécut des bienfaits de *Louis* , & d'une pension de soixante & dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille *Marie* , par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à St. Germain. Quelques Jésuites Irlandais prétendirent , qu'il se faisait des miracles à son tombeau. \* On parla même de faire canoniser à Rome , après sa mort , ce Roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Malheurs  
éton-  
nans de  
la maison  
Stuart.

Peu de Princes furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire , d'une Maison si long-tems infortunée. Le premier des Rois d'Ecosse ses ayeux , qui eut le nom de *Jacques* , après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme , par la main de ses sujets. *Jacques II* son fils , fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. *Jacques III* mis en prison par son peuple , fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. *Jacques IV* périt dans un combat qu'il perdit. *Marie Stuart* sa petite-fille , chassée de son Trône, fugitive en Angleterre , ayant languï dix-huit ans en prison , se vit condamnée à mort par des Juges Anglais , & eut la tête tranchée. *Charles I* , petit-fils de *Marie* , Roi d'Ecosse & d'Angleterre , vendu par les Ecoffais , & jugé à mort par les Anglais , mourut sur un échafaud dans la place publique. *Jacques* son fils , septieme du nom & deuxieme en Angleterre , dont il

\* On a poussé le ridicule jusqu'à dire que ses reliques avaient guéri un Evêque d'Autun de la fistule.



est ici question , fut chassé de ses trois Royaumes ; & pour comble de malheur , on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le Trône de ses peres , que pour faire périr ses amis par des bourreaux ; & nous avons vu le Prince *Charles-Edouard* , réunissant en vain les vertus de ses peres & le courage du Roi *Jean Sobieski* son ayeul maternel, exécuter les exploits & essuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire , c'est cette suite continuelle de malheurs , qui a persécuté la Maison de *Stuart* pendant plus de trois cens années.

---

## CHAPITRE SEIZIEME.

*De ce qui se passait dans le Continent, tandis que Guillaume III envahissait l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en 1697. Embrasement du Palatinat : Victoires des Maréchaux de Catinat & de Luxembourg, &c.*

N'ayant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre , je me ramene à ce qui se passait dans le Continent.

Le Roi , en formant ainsi une Puissance maritime , telle qu'aucun Etat n'en a jamais eu de supérieure , avait à combattre l'Empereur & l'Empire , l'Espagne , les deux Puissances Maritimes l'Angleterre & la Hollande, deve-



CH. XV. **—** nues toutes deux plus terribles sous un seul Chef ; & la Savoye , & presque toute l'Italie. Un seul de ces ennemis ; tel que l'Anglais & l'Espagnol , avait suffi autrefois pour désoler la France ; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. *Louis XIV* eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre ; quelquefois six , jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se monterent plus d'une fois à cent mille combattans. Les Places frontieres ne furent pas cependant dégarnies. Le Roi avait quatre cens cinquante mille hommes en armes , en comptant les troupes de la Marine. L'Empire Turc , si puissant en Europe , en Asie & en Afrique , n'en a jamais eu autant , & l'Empire Romain n'en eut jamais davantage , & n'eut en aucun tems autant de guerres à soutenir à la fois. Ceux qui blâmaient *Louis XIV* de s'être fait tant d'ennemis , l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre , & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encore ni entièrement déclarés , ni tous réunis : le Prince d'Orange n'était pas encore sorti du Texel , pour aller chasser le Roi son beau-pere ; & déjà la France avait des armées sur les frontieres de la Hollande & sur le Rhin. Le Roi avait envoyé en Allemagne , à la tête d'une armée de cent mille hommes , son fils le Dauphin , qu'on nommait *Monseigneur* , Prince doux dans ses mœurs , modeste dans sa conduite , qui paraissait tenir en tout de sa mere. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la premiere fois qu'on lui

Prodi-  
gieuses  
armées  
de Louis  
XIV.

Le Dau-  
phin  
comman-  
de les  
armées.



confait un Commandement, après s'être bien CH. XV.  
 assuré, par son caractère, qu'il n'en abuserait  
 pas. Le Roi lui dit publiquement à son dé- 22 Sept.  
 part : *Mon fils, en vous envoyant comman-* 1688.  
*der mes armées, je vous donne les occasions*  
*de faire connaître votre mérite : allez le mon-*  
*trer à toute l'Europe, afin que quand je*  
*viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas*  
*que le Roi soit mort.*

Ce Prince eut une commission spéciale pour  
 commander, comme s'il eût été simplement  
 l'un des Généraux que le Roi eût choisi. Son  
 pere lui écrivait : *A mon fils le Dauphin,*  
*mon Lieutenant Général, commandant mes*  
*armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé, pour  
 que le fils de *Louis XIV* contribuant à cette  
 expédition de son nom & de sa presence, ne  
 reçut pas un affront. Le Maréchal de *Duras*  
 commandait réellement l'armée. *Boufflers*  
 avait un corps de troupes en deçà du Rhin ;  
 le Maréchal d'*Humieres*, un autre vers Co-  
 logne, pour observer les ennemis. Heidel-  
 berg, Mayence, étaient pris. Le siege de  
 Philisbourg, préalable toujours nécessaire  
 quand la France fait la guerre à l'Allemagne,  
 était commencé. *Vauban* conduisait le siege.  
 Tous les détails qui n'étaient point de son  
 ressort, roulaient sur *Catinat*, alors Lieute-  
 nant Général, homme capable de tout, &  
 fait pour tous les emplois. *Monseigneur* ar-  
 riva, après six jours de tranchée ouverte. Il  
 imitait la conduite de son pere, s'exposant  
 autant qu'il le fallait ; jamais en téméraire ;



CH. XVI. affable à tout le monde, libéral envers les  
 — foldats. Le Roi goûtait une joie pure, d'avoir  
 un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se  
 faisoit aimer de tout le Monde, sans se faire  
 craindre de son pere.

11 Nov.  
1688.

Philisbourg fut pris en dix-neuf jours : on  
 prit Manheim en trois jours ; Franckendal en  
 deux : Spire, Trèves, Worms & Oppenheim  
 se rendirent, dès que les Français furent à  
 leurs portes.

15 Nov.  
1688.

Incendie  
du Pala-  
tinat.

Le Roi avait résolu de faire un desert du  
 Palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il  
 avait la vue d'empêcher les ennemis d'y sub-  
 sister, plus que celle de se venger de l'Elec-  
 teur Palatin, qui n'avait d'autre crime que  
 d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste  
 de l'Allemagne contre la France. Il vint à  
 l'armée un ordre de *Louis* signé *Louvois*, de  
 tout réduire en cendres. Les Généraux Fran-  
 çais, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc  
 signifier, dans le cœur de l'hiver, aux ci-  
 toyens de toutes ces villes si florissantes & si  
 bien réparées, aux habitans des villages, aux  
 maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il  
 fallait quitter leurs demeures, & qu'on al-  
 lait les détruire par le fer & par les flammes.

Fevrier  
1689.

Hommes, femmes, vieillards, enfans, for-  
 tirent en hâte. Une partie fut errante dans  
 les campagnes : une autre se réfugia dans les  
 pays voisins ; pendant que le soldat, qui  
 passe toujours les ordres de rigueur, & qui  
 n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait  
 & faccageait leur patrie. On commença par  
 Manheim & par Heidelberg, séjour des Elec-



leurs : leurs Palais furent détruits , comme les maisons des citoyens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat , qui croyait y trouver des trefors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois , que ce beau pays était desolé sous *Louis XIV* : mais les flammes dont *Turenne* avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat , n'étaient que des étincelles , en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les Officiers , qui l'exécuterent , étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejetait sur le Marquis de *Louvois* , devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long Ministère. Il avait en effet donné ces conseils ; mais *Louis* avait été le maître de ne les pas suivre. Si le Roi avait été témoin de ce spectacle , il auroit lui-même éteint les flammes. Il signa , du fond de son Palais de Versailles & au milieu des plaisirs , la destruction de tout un pays , parce qu'il ne voyait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près , il n'en eût vu que l'horreur. Les Nations , qui jusques-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant , crièrent alors contre sa dureté , & blâmerent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses Etats , comme lui chez les ennemis , ils eussent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre : *Louis* , en couvrant ses frontieres de cent mille soldats , avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts.



CH. XVI. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les leve, on les assemble, on les paie plus difficilement : elles paraissent plus tard en campagne : mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne, aussi redoutables que les Français le sont au commencement. Le Duc de Lorraine *Charles V* les commandait. Ce Prince toujours dépouillé de son Etat par *Louis XIV* ne pouvant y rentrer, avait conservé l'Empire à l'Empereur *Léopold* : il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'Electeur de Brandebourg, balancer la fortune du Roi de France. Il reprit Bonn & Mayence, ville très-mal fortifiées, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modele de défense de Places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siege, après que le Baron d'*Asfeld*, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général.

32 Oct.  
1689.

Le Maréchal  
d'Uxelles  
fut hué  
pour  
avoir  
bien fait.

Le Marquis d'*Uxelles*, depuis Maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour ; enfin il fallut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'Histoire, & par elle-même & par la



maniere dont elle fut reçue dans le public. Pa- CH. XVI.  
ris, cette ville immense pleine d'un peuple  
oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'o-  
reilles & tant de langues avec si peu d'yeux,  
regarda d'*Uxelles* comme un homme timide  
& sans jugement. Cet homme, à qui tous les  
bons Officiers donnaient de justes éloges,  
étant au retour de la campagne à la Comédie  
sur le théâtre, reçut des huées du public :  
on lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de se re-  
tirer, non sans mépriser, avec les gens sa-  
ges, un peuple si mauvais estimateur du mé-  
rite, dont cependant on ambitionne les louan-  
ges.

Environ ce tems-là, le Maréchal d'*Humières* Maréchal  
d'Hu-  
mières  
battu.  
Juin  
1689. fut battu à Valcour sur la Sambre aux  
Pays-Bas, par le Prince de *Valdeck* ; mais  
cet échec, qui fit tort à sa réputation, en  
fit peu aux armes de la France. *Louvois*, dont  
il était la créature & l'ami, fut obligé de lui  
ôter le Commandement de cette armée. Le  
Roi & *Louvois*, qui n'aimaient pas le Maréchal  
de *Luxembourg*, mais qui aimaient l'Etat, se  
servirent de lui malgré leur répugnance. Il  
commanda les armées aux Pays-Bas. *Louvois*  
ou corrigeait des choix trop hazardés, ou en fai-  
sait de bons. *Catinat* alla commander en Ita-  
lie. On se défendit bien en Allemagne sous le  
Maréchal de *Lorges*. Le Duc de *Noailles* avait  
quelque succès en Catalogne ; mais en Flan-  
dre sous *Luxembourg*, & en Italie sous *Ca-  
tinat*, ce ne fut qu'une suite continuelle de  
victoires. Ces deux Généraux étaient alors  
les plus estimés en Europe.



CH. XVI.

Maré-  
chal de  
Luxem-  
bourg.

Le Maréchal Duc de *Luxembourg* avait dans le caractère des traits du grand *Condé*, dont il était l'élève; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connaissances, mais vaste & peu réglé, plongé dans les intrigues des femmes, toujours amoureux & même souvent aimé, quoique contrefait, & d'un visage peu agréable, ayant plus de qualités d'un Héros que d'un Sage.

Maré-  
chal de  
Catinat.

\* *Catinat* avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon Ministre, bon Chancelier, comme bon Général. Il avait commencé par être Avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord Enseigne aux Gardes-Françaises. En 1667 il fit aux yeux du Roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le Roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue; Philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération;

\* On voit par les Lettres de Madame de *Maintenon*, qu'elle n'aimait pas le Maréchal de *Catinat*. Elle n'espere rien de lui; elle appelle sa modestie orgueil. Il paraît que le peu de connaissance qu'avait cette Dame des affaires & des hommes, & les mauvais choix qu'elle fit, contribuerent depuis aux malheurs de la France.



libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de Courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; Philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

*Catinat* commandait alors en Italie. Il avait en tête le Duc de Savoye, *Victor Amédée*, Prince alors sage, politique, & encore plus malheureux ; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi-bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme Prince & comme Général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de *Catinat*. Le Général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vue de Salus, auprès de l'Abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battue était dans un terrain où elle devait être nécessairement accablée. L'armée Française n'eut que trois cens hommes de tués ; celle des Alliés, commandée par le Duc de Savoye, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la Savoye, excepté Montmélian, fut soumise au Roi. *Catinat* passe dans le Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze,

CH. XVI.

Victoi-

res.  
De Sta-  
farde.18 Août  
1690.

1691.



CH. XVI. Ville-franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient enfin à Montmelian, dont il se rend maître par un siège opiniâtre.

De la  
Marfail-  
le.

4 Octob.  
1693.

Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait; & le Duc de Savoye augmenta la sienne. *Catinat*, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive; mais enfin, ayant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marfaille, & là il gagna une seconde bataille rangée, d'autant plus glorieuse, que le Prince *Eugene* de Savoye était un des Généraux ennemis.

De Fleu-  
rus.

30 Juin  
1690.

A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas, le Maréchal de *Luxembourg* gagnait la bataille de Fleurus; & de l'aveu de tous les Officiers, cette victoire était due à la supériorité de génie que le Général Français avait sur le Prince de *Valdeck*, alors Général de l'armée des Alliés. Huit mille prisonniers, six mille morts, deux cens étendards, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

19 Sept.  
1691.

Le Roi *Guillaume*, victorieux de son beau-pere, venait de repasser la mer. Ce génie fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au Maréchal de *Luxembourg*



une armée aussi forte que la Française. CH. XVI.

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes : mais Mons était déjà investi par le Maréchal de *Luxembourg* ; & le Roi *Guillaume* ne croyait pas les troupes Françaises sorties de leurs quartiers. *Louis XIV* vint au siège. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte , en présence de l'armée ennemie. Aussi-tôt il reprit le chemin de Versailles , & il laissa *Luxembourg* disputer le terrain , pendant toute la campagne , qui finit par le combat de Leuze ; action très-singulière , où vingt-huit escadrons de la maison du Roi & de la Gendarmerie , défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie. Avril 1691. De Leuze. 19 Sept. 1691.

Le Roi reparut encore au siège de Namur la plus forte Place des Pays-Bas , par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse , & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours , & les châteaux en vingt-deux , pendant que le Duc de *Luxembourg* empêchait le Roi *Guillaume* de passer la Ménaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes , & de venir faire lever le siège. *Louis* retourna encore à Versailles après cette conquête ; & *Luxembourg* tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque , célèbre par l'artifice & la valeur. Un espion , que le Général Français avait auprès du Roi *Guillaume* , est découvert. On le force , avant de le faire mourir , d'écrire un faux avis au Maréchal de *Luxembourg*. Sur ce faux avis , Juin 1692.



CH. IX

*Luxembourg* prend avec raison des mesures ; qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déjà mise en fuite , & le Général le fait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure , tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand Général , pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries , capables de se rallier ; des Officiers Généraux , assez habiles pour rétablir le désordre , & qui eussent la bonne volonté de le faire ; car un seul Officier supérieur , qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son Général , le pouvait aisément sans se commettre.

DeStein-  
kerk.3 Août  
1692.

*Luxembourg* était malade ; circonstance funeste , dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu , & il en fit. Changer de terrain , donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point , rétablir la droite toute en désordre , rallier trois fois ses troupes ; charger trois fois à la tête de la Maison du Roi , fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le Duc de Chartres , depuis Régent du Royaume petit-fils de France , qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beaucoup pour animer les soldats , qu'un petit-fils de France encore enfant , chargeant avec la Maison du Roi , blessé dans le combat , & revenant encore à la charge malgré sa blessure.



Un petit-fils & un petit-neveu du grand *Condé* servaient tous deux de Lieutenans-Géné- CH. XVI  
 néraux : l'un était *Louis de Bourbon*, nommé *Monsieur le Duc*; l'autre *François Louis* Prince de *Conti*; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation; Monsieur le Duc, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités plus solides, & le Prince de *Conti* de plus brillantes. Appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils desiraient passionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que *Louis*, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le Prince de *Condé* lui avait fait la guerre.

Le Prince de *Conti* fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le Duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV* était aussi Lieutenant Général dans cette armée. Il servoit depuis l'âge de douze ans; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en Chef. Son frere le grand Prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces Princes se missent à la tête de la Maison du Roi, pour chasser un corps d'Anglais, qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La Maison du Roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le Monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de Princes & de jeunes Seigneurs qui combattaient autour du Gé-



— — — néral , l'emportèrent enfin ; & quand les  
CH. XVI. Anglais furent vaincus , il fallut que le reste  
cédât.

*Boufflers* , depuis Maréchal de France , accourait dans ce moment même , de quelques lieues du champ de bataille , avec des Dragons , & acheva la victoire. Le Roi *Guillaume* , ayant perdu environ sept mille hommes , se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; & toujours vaincu , mais toujours à craindre , il tint encore la campagne. La victoire , due à la valeur de tous ces jeunes Princes & de la plus florissante Noblesse du Royaume , fit à la Cour , à Paris & dans les Provinces , un effet , qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc , le Prince de *Conti* , Messieurs de *Vendôme* & leurs amis , trouvaient en s'en retournant , les chemins bordés de peuple. Les acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empresaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle , qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les Princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat , avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modele ; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la *Steinkerque*. Un jeune homme , qui s'était trouvé à cette bataille , était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par tout autour des Princes ; & on les aimait d'autant plus ,



plus , que leur faveur à la Cour n'était pas égale à leur gloire. CH. XVI.

Le même Général , avec les mêmes Prin- De Ner-  
ces & ces mêmes troupes surprises & victo- vinde.  
rieuses à Steinkerque , alla surprendre , la  
campagne suivante , le Roi *Guillaume* par  
une marche de sept lieues , & le battit à Ner-  
vinde. Nervinde est un village près de la  
Gnette , à quelques lieues de Bruxelles. *Guil-*  
*laume* eut le tems de se mettre en bataille.  
*Luxembourg* & les Princes emporterent le  
village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi  
le reprenait , dès que *Luxembourg* tournait  
d'un autre côté ; enfin le Général & les  
Princes l'emporterent une troisieme fois , &  
la bataille fut gagnée. Peu de journées fu- 29 Juillet  
rent plus meurtrieres ; il y eut environ vingt 1693.  
mille morts , douze mille des Alliés & huit  
mille Français. C'est à cette occasion qu'on  
disait , qu'il fallait chanter plus de *De profun-*  
*dis* , que de *Te Deum*.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup  
de gloire , mais peu de grands avantages. Les  
Alliés , battus à Fleurus , à Steinkerque , à  
Nervinde , ne l'avaient jamais été d'une ma-  
niere complete. Le Roi *Guillaume* fit tou-  
jours de belles retraites ; & quinze jours après  
une bataille , il eût fallu lui en livrer une  
autre , pour être le Maître de la Campagne.  
La Cathédrale de Paris était remplie des dra-  
peaux ennemis. Le Prince de *Conti* appelait  
le Maréchal de *Luxembourg* , le *Tapissier de*  
*Notre-Dame*. On ne parlait que de victoires.  
Cependant *Louis XIV* avait autrefois con-



ER. XVI. — quis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-Unies: on ne pouvait même faire le siège de Bruxelles.

De Spi-  
reback.  
1 & 2  
Septem.  
1692.

Du Ter.  
27 Mai  
1694.

Le Maréchal de *Lorges* avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach: il avait même pris le vieux Duc de Virtemberg: il avait pénétré dans son pays; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. *Monseigneur* vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les Impériaux.

Le Maréchal de *Catinat* ne put, après sa victoire de Stafarde & la conquête de la Savoye, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même Duc de Savoye; ni après sa victoire de la Marfaille, sauver l'importante ville de Casal.

En Espagne, le Maréchal de *Noailles* gagna aussi une bataille sur le bord du Ter. Il prit Girone & quelques petites Places: mais il n'avait qu'une armée faible; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les Alliés une hydre toujours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui



détruisit les biens de la terre en ce tems, ap- CH. XVI.  
 porta la famine. On périssait de misere au bruit  
 des *Te Deum* & parmi les réjouissances. Cet  
 esprit de confiance & de supériorité l'ame des  
 troupes Françaises, diminuait déjà un peu. *Louis*  
*XIV.* cessa de paraître à leur tête. *Louvois* 1691.  
 était mort ; on était très-mécontent de *Bar-*  
*besieux* son fils. Enfin la mort du Maréchal  
 de *Luxembourg* , sous qui les soldats se Janvier  
 croyaient invincibles , sembla mettre un ter- 1695.  
 me à la suite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec  
 des vaisseaux , retomba alors sur ses inven-  
 teurs. Ce n'est pas que la machine infernale ,  
 avec laquelle les Anglais voulurent brûler St.  
 Malo , & qui échoua sans faire d'effet , dût  
 son origine à l'industrie des Français. Il y avait  
 déjà long-tems qu'on avait hazardé de pareil- Placces  
 les machines en Europe. C'était l'art de faire mariti-  
 partir les bombes , aussi juste d'une assiette mes de  
 mouvante que d'un terrain solide , que les France  
 Français avaient inventé ; & ce fut par cet art bombar-  
 que Dieppe , le Havre de Grace , St. Malo , dées.  
 Dunkerque & Calais , furent bombardées par Juillet  
 les flottes Anglaises. Dieppe, dont on peut ap- 1694 &  
 procher plus facilement , fut la seule qui souf- 1695.  
 frit un véritable dommage. Cette ville agréa-  
 ble aujourd'hui par ses maisons régulières , &  
 qui doit ses embellissemens à son malheur , fut  
 presque toute réduite en cendres. Vingt mai-  
 sons seulement au Havre de Grace furent  
 écrasées & brûlées par les bombes ; mais les  
 fortifications du port furent renversées. C'est  
 en ce sens que la médaille frappée en Hollan-



CH. XXI. de est vraie , quoique tant d'Auteurs Français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en Latin : *le port du Havre brûlé & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée , ce qui eut été faux : mais qu'on avait brûlé le port , ce qui était vrai.

Guillau-  
me prend  
Namur.

Quelque tems après , la conquête de Namur fut perdue. On avait en France prodigué des éloges à *Louis XIV* pour l'avoir prise , & des railleries & des satyres indécentes contre le Roi *Guillaume* , pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre - vingt mille hommes. *Guillaume* s'en rendit maître de la même manière qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua aux yeux d'une armée encore plus forte que n'avait été la sienne , quand *Louis XIV* l'assiégea. Il trouva de nouvelles fortifications que *Vauban* avait faites. La garnison Française qui la défendit était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'investissement , le Maréchal de *Boufflers* se jeta dans la Place avec sept Régimens de Dragons. Ainsi Namur était défendue par seize mille hommes , & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille.

Le Maréchal de *Boufflers* était un homme de beaucoup de mérite , un Général actif & appliqué , un bon citoyen , ne songeant qu'au bien du service , ne ménageant pas plus ses soins que sa vie. Les Mémoires du Marquis de *Feuquieres* lui reprochent plusieurs fautes , dans la défense de la Place & de la Citadelle ; il lui en reproche encore dans la défense



de Lille qui lui a fait tant d'honneur. Ceux —  
 qui ont écrit l'histoire de *Louis XIV* ont co- CH. XVI,  
 pié fervilement le Marquis de *Feuquieres* pour  
 la guerre, ainsi que l'Abbé de *Choisy* pour les  
 anecdotes. Ils ne pouvaient pas savoir que  
*Feuquieres*, d'ailleurs excellent Officier &  
 connaissant la guerre par principes & par ex-  
 périence, était un esprit non moins chagrin  
 qu'éclairé, l'*Aristarque* des Généraux, &  
 quelquefois le *Zoïle*. Il altere des faits, pour  
 avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plai-  
 gnait de tout le monde, & tout le monde se  
 plaignait de lui. On disait qu'il était le plus bra-  
 ve homme de l'Europe, parce qu'il dormait au  
 milieu de cent mille de ses ennemis. Sa capacité  
 n'ayant pas été récompensée par le bâton de  
 Maréchal de France, il employa trop contre  
 ceux qui servaient l'Etat, des lumieres qui  
 eussent été très-utiles, s'il eut eu l'esprit aussi  
 conciliant que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au Maréchal de *Villeroi* plus de  
 fautes, & de plus essentielles qu'à *Boufflers*.  
*Villeroi*, à la tête d'environ quatre-vingt  
 mille hommes, devait secourir Namur : mais  
 quand même les Maréchaux de *Villeroi* & de  
*Boufflers* eussent fait généralement tout ce qui  
 se pouvait faire ( ce qui est bien rare, ) il fal-  
 lait, par la situation du terrain, que Namur  
 ne fut point secourue, & se rendit tôt ou tard.  
 Les bords de la Méhaigne, couverts d'une ar-  
 mée d'observation qui avait arrêté les secours  
 du Roi *Guillaume*, arrêterent alors nécessaire-  
 ment ceux du Maréchal de *Villeroi*.

Le Maréchal de *Boufflers*, le Comte de



**Ch. XVI.** *Guiscard* Gouverneur de la ville, le Comte de *Laumont du Châtelet*, Commandant de l'Infanterie, tous les Officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison est favorable, on fait à peu près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le Roi *Guillaume*

Septem.  
1695.

Bruxelles  
bombar-  
dée.

se rendit maître de la ville & de la Citadelle, qui lui coûtèrent plus de tems qu'à *Louis XIV.* Le Roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile qu'il prenait sur le Roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglais. Tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siècles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le Continent, nous regardent comme des ennemis de la Nature humaine, qui accourent du bout du Monde pour les égorger & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

La France perd  
Pondichéri.

Les Français n'avaient de Colonies dans les grandes Indes, que celle de Pondichéri,



formée par les soins de *Colbert* avec des dé- CH. XVII  
 pensées immenses , dont le fruit ne pouvait être  
 recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les  
 Hollandais s'en saisirent aisément , & ruiné-  
 rent aux Indes le Commerce de la France à  
 peine établi.

Les Anglais détruisirent les plantations de 1695.  
 la France à St. Domingue. Un Armateur de Défres-  
 Brest ravagea celles qu'ils avaient à Gambie dations  
 dans l'Afrique. Les Armateurs de St. Malo en Amé-  
 portèrent le fer & le feu à Terre-Neuve sur rique.  
 la Côte Orientale qu'ils possèdent. Leur Isle  
 de la Jamaïque fut insultée par nos escadres ,  
 leurs vaisseaux pris & brulés , leurs côtes sac-  
 cagées.

*Pointis* Chef d'escadre , à la tête de plu-  
 sieurs vaisseaux du Roi & de quelques Corsai-  
 res de l'Amérique , alla surprendre , auprès  
 de la Ligne , la ville de Carthagene , magasin Ma i  
 & entrepôt des trésors que l'Espagne tire du 1697.  
 Mexique. Le dommage qu'il y causa , fut es-  
 timé vingt millions de nos livres , & le gain  
 dix millions. Il y a toujours quelque chose à  
 rabattre de ces calculs , mais rien des calami-  
 tés extrêmes que causent ces expéditions glo-  
 rieuses.

Les vaisseaux marchands de Hollande & Du-Gué-  
 d'Angleterre étaient tous les jours la proie des Trouin  
 Armateurs de France , & sur-tout de *Du-Gué-*  
*Trouin* , homme unique en son genre , auquel  
 il ne manquait que de grandes flottes , pour  
 avoir la réputation de *Dragut* ou de *Bar-*  
*berousse*. Les ennemis prenaient moins de vais-  
 seaux marchands Français , parce qu'il y en



CH. XVI. avait moins. La mort de *Colbert* & la guerre  
 ————— avaient beaucoup diminué le Commerce.

Toute  
 cette  
 guerre  
 est une  
 espece de  
 guerre ci-  
 vile.

Le résultat des expéditions de Terre & de Mer , était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique , remarqueront , que dans cette guerre *Louis XIV.* était armé contre son beau-frere le Roi d'Espagne , contre l'Electeur de Bavière dont il avait donné la sœur à son fils le Dauphin , contre l'Electeur Palatin dont il brûla les Etats après avoir marié Monsieur à la Princesse Palatine. Le Roi *Jacques* fut chassé du Trône par son gendre & par sa fille. Depuis même on a vû le Duc de Savoye ligué encore contre la France où l'une de ses filles était Dauphine , & contre l'Espagne où l'autre était Reine. La plupart des guerres entre les Princes Chrétiens , sont des especes de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre , fut la seule véritablement heureuse. *Guillaume* réussit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle , je n'examine pas si la Nation , après avoir répandu le sang du pere , avait tort ou raison de proscrire le fils & de défendre sa Religion & ses droits : je dis seulement , que s'il y a quelque justice sur la Terre , il n'appartenait pas à la fille & au gendre du Roi *Jacques* , de le chasser de sa maison. Cette action serait horrible entre des particuliers : l'intérêt des Peuples semble établir une autre morale pour les Princes.



---

## CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

*Traité avec la Savoye. Mariage du Duc de Bourgogne. Paix de Risvick. Etat de la France & de l'Europe. Mort & Testament de Charles II Roi d'Espagne.*

**L**A France conservait encore sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoye & le Palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontières des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois ne peuvent avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix : *Louis XIV* obtint bientôt l'un & l'autre.

*Victor-Amédée* Duc de Savoye était celui de tous les Princes, qui prenait le plutôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagements pour ses intérêts. Ce fut à lui que la Cour de France s'adressa. Le Comte de *Tessé*, depuis Maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des Négociateurs, agit d'abord sourdement à Turin. Le Maréchal de *Catinat*, aussi propre à faire la paix que la guerre acheva la négociation. Il n'était pas besoin de deux hommes habiles, pour déter-

Victor  
Amédée



CHAP.  
XVII.Juillet  
1696.Duchesse  
de Bour-  
gogne.  
1697.

miner le Duc de Savoye à recevoir ses avantages. On lui rendait son pays : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage du jeune Duc de Bourgogne, fils de Monseigneur héritier de la Couronne de France, avec sa fille. On fut bientôt d'accord : le Duc & *Catinat* conclurent le Traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent sous prétexte d'un pèlerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le Pape (c'était alors *Innocent XII.*) entraît ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des Français, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeait pour payer ses armées. On voulait que les Impériaux laissassent l'Italie neutre. Le Duc de Savoye s'engageait par le Traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus ; car la Cour de Vienne ne se déterminait guère qu'à l'extrémité. Alors le Duc de Savoye joignit ses troupes à l'armée Française. Ce Prince devint en moins d'un mois, de Généralissime de l'Empereur, Généralissime de *Louis XIV.* On amena sa fille en France, pour épouser à onze ans le Duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du Duc de Savoye, il arriva, comme à la paix de Nimégue, que chacun des Alliés prit le parti de traiter. L'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais proposerent le château de Ryswick près de la Haye, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le Roi avait sur pied, servirent à hâter les con-



clusions. Quatre-vingt mille hommes étaient en Flandre sous Villeroi. Le Maréchal de *Choiseul* en avait quarante mille sur les bords du Rhin. *Catinat* en avait encore autant en Piémont. Le Duc de *Vendôme*, parvenu enfin au Généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de Garde du Roi comme un soldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un combat, & où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La Cour de Rome offrit encore son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue. Le Roi de Suede *Charles XI* fut le Médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de *Louis XIV*, mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnerent également les Français & les Alliés. On a cru long tems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

CHAP.  
XVII.

Août  
1697.

Paix de  
Rislück.  
7 Octob.  
1697.

On prétendait que le grand projet du Roi de France était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste Monarchie Espagnole, dans l'autre branche de la Maison d'*Autriche*. Il espérait, disait-on, que la Maison de *Bourbon* en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme & de la mere de *Louis XIV*, ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui

Motifs  
de la  
paix de  
Rislück.



agrandissait ou la France ou la Maison de *Bourbon*, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effrayer tant de Puissances toujours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux Alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'Etat de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient-là les motifs secrets de cette paix de *Risvick*, qui en effet procura par l'événement le Trône d'Espagne au petit fils de *Louis XIV*. Cette idée si vraisemblable n'est pas vraie; ni *Louis XIV*, ni son Conseil, n'eurent ces vues qui semblaient devoir se présenter à eux. C'est un grand exemple de cet enchaînement des révolutions de ce Monde qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'Espagne, ou une partie de cette Monarchie, n'influa en rien dans la paix de *Risvick*. Le Marquis de *Torcy* en fait l'aveu dans ses Mémoires \* manuscrits. On fit la paix par lassitude de la guerre, & cette guerre avait été presque sans objet : du moins elle n'avait été du côté des Alliés que le dessein vague d'abaisser la grandeur de *Louis XIV*, & dans ce Monarque que la fuite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le Roi *Guillaume* avait en-

\* Ces Mémoires de *Torcy* ont été imprimés depuis, & confirment combien l'Auteur du siècle de *Louis XIV* était instruit de tout ce qu'il avance.



traîné dans sa cause l'Empereur, l'Empire, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Savoye. C H A P.  
XVII.  
*Louis XIV* s'était vu trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le Roi de France avait usé avec trop de hauteur de ses avantages après la paix de Nimegue. C'était contre sa personne qu'on s'était ligué plutôt que contre la France. Le Roi croyait avoir mis en sûreté la gloire que donnent les armes : il voulut avoir celle de la modération : & l'épuisement qui se faisait sentir dans les finances, ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traitaient dans le Conseil : les résolutions s'y prenaient, le Marquis de *Torcy* encore jeune n'était chargé que de l'exécution. Tout le Conseil voulait la paix. Le Duc de *Beauvilliers*, sur-tout, y représentait avec force la misère des peuples. Madame de *Maintenon* en était touchée : le Roi n'y était pas insensible. Cette misère faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le Ministre *Colbert* avait mis le Royaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, & l'économie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que *Louis XIV* gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de *Risvick* \*.

\* Paix précipitée par le seul motif de soulager le Royaume. Mémoires de *Torcy*, Tome I. p. 50. 1re Edition.



Des sentimens vertueux y influerent certainement. Ceux qui pensent que les Rois & leurs Ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins, que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du Monde.

Restitu-  
tions fai-  
tes par  
Louis  
XIV.

Le Roi rendit donc aux Espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les Pirenées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette dernière guerre; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour Roi légitime d'Angleterre, le Roi *Guillaume*, traité jusqu'alors de Prince d'Orange, d'Usurpateur & de Tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le Roi *Jacques*, dont le nom fut omis dans le Traité, resta dans S. Germain, avec le nom inutile de Roi, & des pensions de *Louis XIV.* Il ne fit plus que des Manifestes, sacrifié par son Protecteur à la nécessité, & déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les Chambres de Brisac & de Metz contre tant de Souverains & les réunions faites à l'Alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis; & les Bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs Maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'Empire Fribourg, Brisac, Kelh, Philisbourg. On se soumit à raser les fortresses de Strasbourg sur le Rhin, le Fort Louis, Trarbac, le Mont-Royal; ouvrages, où *Vauban* avait épuisé son art, & le Roi ses finances. On fut



surpris dans l'Europe, & mécontent en France, que *Louis XIV* eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. *Harlai, Créci & Callieres*, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la Cour, ni à la Ville; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le Ministère. La Cour de *Louis XIV* leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce Traité la succession à la Monarchie Espagnole. Mais ils ne méritèrent ni les critiques ni les louanges.

CHAP.  
XVII.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la Maison qui la possédait depuis sept cens années. Le Duc *Charles V.* appui de l'Empire & vainqueur des Turcs était mort. Son fils *Léopold* prit, à la paix de *Risvick*, possession de sa Souveraineté; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au Duc d'avoir des remparts à sa Capitale; mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets; droit, dont jamais aucun Prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter, que la dernière postérité apprenne, qu'un des moins grands Souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire; te-

Eloge de  
Léopold  
Duc de  
Lorraine, pere  
de l'Em-  
pereur  
François I.



nant heureusement ce juste milieu, qu'un Prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes Puissances. Il a procuré à ses Peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. Sa Noblesse, réduite à la dernière misère, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un Gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens : il payait leurs dettes ; il mariait leurs filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encore au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un Prince & la politesse d'un ami. Les Arts en honneur dans sa petite Province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des Etats. Sa Cour était formée sur le modèle de celle de France. On ne croyait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Luneville. A l'exemple de *Louis XIV*, il faisait fleurir les Belles-Lettres. Il a établi dans Luneville une espèce d'Université sans pédantisme, où la jeune Noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables Sciences, dans des écoles où la Physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma Souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien*. Aussi a-t-il goûté le bon-



heur d'être aimé ; & j'ai vu , long-tems après sa mort , ses Sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé , en mourant , son exemple à suivre aux plus grands Rois , & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du Trône de l'Empire.

Dans le tems que *Louis XIV* ménageait la paix de *Risvick* qui devait lui valoir la succession d'Espagne , la Couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la seule Couronne Royale qui fût alors élective au Monde. Citoyens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut pour y parvenir , ou un mérite assez éclatant & assez soutenu par les intrigues pour entraîner les suffrages , ( comme il était arrivé à *Jean Sobieski* dernier Roi ) ; ou bien des trefors assez grands pour acheter ce Royaume , qui est presque toujours à l'enchere.

L'Abbé de *Polignac* , depuis Cardinal , eut d'abord l'habileté de disposer les suffrages en faveur de ce Prince de *Conti* , connu par les actions de valeur qu'il avait faites à *Steinkerque* & à *Nervinde*. Il n'avait jamais commandé en Chef ; il n'entrait point dans les Conseils du Roi ; Monsieur le Duc avait autant de réputation que lui à la guerre : Monsieur de *Vendôme* en avait davantage : cependant sa renommée effaçait alors les autres noms , par le grand art de plaire & de se faire valoir , que jamais on ne posséda mieux que lui. *Polignac* , qui avait celui de persuader , déterminait d'abord les esprits en sa faveur. Il balançait , avec de l'éloquence & des promesses , l'argent qu'*Auguste* Electeur de Saxe prodiguait.

CHAP.  
XVII.

Prince  
de Conti  
vaine-  
ment élu  
Roi de  
Pologne.



C H A P.  
XVII.

27 Juin  
1697.

*Louis François* Prince de *Conti* fut élu Roi par le plus grand parti , & proclamé par le Primat du Royaume. *Auguste* fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était Prince Souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontieres de Pologne. Le Prince de *Conti* était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le Cardinal de *Po-lignac*. Il fallait, ou que *Louis XIV* l'empêchât de recevoir l'offre de la Couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter sur son rival. Le Ministère Français passa pour en avoir fait trop, en envoyant le Prince de *Conti* ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzik. On parut se conduire avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le Prince de *Conti* ne fut pas seulement reçu à Dantzik. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du Pape, celles de l'Empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuraient déjà la Couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un Roi de Pologne.

Paix gé-  
nérale &  
courte  
dans le  
Monde  
entier.

Cette disgrâce du Prince de *Conti* ne troubla point la paix du Nord entre les Chrétiens. Le Midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Rîsvick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la



Russie. Les Chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta, où le Prince *Eugène* battit le Grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un Grand-Visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, l'Empereur la Transilvanie. La Chrétienté fut alors tranquille & heureuse; on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la Terre était en paix vers les deux dernières années du dix-septième siècle, époque d'une trop courte durée.

CHAP.  
XVII.

1695.

1699.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700. par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la Terre. L'un était le Czar *Pierre Alexiovitz*, Empereur de Russie; & l'autre le jeune *Charles XII*. Roi de Suède. Le Czar *Pierre*, supérieur à son siècle & à sa Nation, a été, par son génie & par ses travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son Empire. *Charles XII* plus magnanime, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des Héros de son temps; mais il est mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du Roi de Danemarck & du Roi de Pologne, qui voulurent

Troubles  
du Nord  
Pierre &  
Charles.



**E H A P.** profiter de la jeunesse de *Charles XII* pour  
**XVII.** lui ravir une partie de ses Etats. Le Roi *Char-*  
 — *les* , à l'âge de seize ans , les vainquit tous  
**1700.** trois. Il fut la terreur du Nord , & passa déjà  
 pour un grand homme , dans un âge où les  
 autres hommes n'ont pas reçu encore toute  
 leur éducation. Il fut neuf ans le Roi le plus  
 redoutable qui fût au monde , & neuf autres  
 années le plus malheureux.

**Troubles** Les troubles du Midi de l'Europe ont eu  
**du Midi.** une autre origine. Il s'agissait de recueillir les  
**Succes-** dépouilles du Roi d'Espagne , dont la mort  
**sion d'Es-** s'approchait. Les Puissances qui dévoraient  
**pagne.** déjà en idée cette succession immense , fai-  
 faient ce que nous voyons souvent dans la  
 maladie d'un riche vieillard sans enfans. Sa  
 femme , ses parens , des Prêtres , des Offi-  
 ciers préposés pour recevoir les dernières  
 volontés des mourans , l'assiégent de tous  
 côtés pour arracher de lui un mot favorable :  
 quelques héritiers consentent à partager ses  
 dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les dis-  
 puter.

**Droits à** *Louis XIV* & l'Empereur *Léopold* étaient  
**cette suc-** au même degré : tous deux petit-fils de *Phi-*  
**cession.** *lippe III* ; tous deux avaient épousé des filles  
 de *Philippe IV* : ainsi *Monseigneur* fils du  
 Roi & *Joseph* Roi des Romains , fils de l'Em-  
 pereur étaient encore doublement au même  
 degré. Le droit d'aînesse était dans la Maison  
 de France , puisque le Roi & *Monseigneur*  
 avaient les aînées pour meres : mais la Mai-  
 son de l'Empereur comptait pour ses droits ,  
 premièrement les renonciations authentiques



& ratifiées de *Louis XIII* & de *Louis XIV* CHAP. XVII.  
à la Couronne d'Espagne ; ensuite le nom  
d'*Autriche* ; le sang de *Maximilien* , dont  
*Léopold* & *Charles II* descendaient ; l'union  
presque toujours constante des deux branches  
Autrichiennes ; la haine encore plus constan-  
te de ces deux branches contre les *Bourbons* ;  
l'aversion , que la nation Espagnole avait alors  
pour la nation Française ; enfin les ressorts  
d'une politique en possession de gouverner le  
Conseil d'Espagne.

Rien ne paraissait plus naturel alors que de Intrigues pour cette suc-  
cession perpétuer le Trône d'Espagne dans la Maison  
d'Autriche. L'Europe entière s'y attendait  
avant la paix de Risvick : mais la faiblesse de  
*Charles II* avait déjà dérangé dès l'année 1696  
cet ordre de succession , & le nom Autrichien  
avait déjà été sacrifié en secret. Le Roi d'Es-  
pagne avait un petit neveu , fils de l'Electeur  
de Bavière *Maximilien Marie*. La mere du  
Roi qui vivait encore était bisayeule de ce  
jeune Prince de Bavière , âgé alors de quatre  
ans ; & quoique cette Reine-mere fût de la  
Maison d'Autriche , étant fille de l'Empereur  
*Ferdinand III* , elle obtint de son fils que la  
race Impériale fût deshéritée. Elle était piquée  
contre la Cour de Vienne. Elle jeta les yeux  
sur ce Prince Bavarois sortant du berceau ,  
pour le destiner à la Monarchie d'Espagne &  
du Nouveau Monde. *Charles II* alors gou-  
verné par elle \* fit un testament secret en fa-  
veur du Prince Electoral de Bavière en 1696.

\* Voyez les Mémoires de *Torci* , Ier. vol. pag. 15.



**C H A P.** XVII. *Charles* ayant depuis perdu sa mere , fut gouverné par sa femme *Marie-Anne de Bavière-Neubourg*. Cette Princesse Bavaroise , belle-sœur de l'Empereur *Léopold* , était aussi attachée à la Maison d'*Autriche* que la Reine Mere Autrichienne avait été affectionnée au sang de Bavière. Ainsi le cours naturel des choses fut toujours interverti dans cette affaire , où il s'agissait de la plus vaste Monarchie du Monde. *Marie-Anne* de Bavière fit déchirer le testament qui appelait le jeune Bava-rois à la succession , & le Roi promit à sa femme qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un fils de l'Empereur *Léopold* , & qu'il ne ruine-rait pas la Maison d'*Autriche*. Les choses étaient en ces termes à la paix de Risvick. Les Maisons de France & d'*Autriche* se craignaient & s'observaient ; & elles avaient l'Europe à craindre. L'Angleterre & la Hollande alors puissante , dont l'intérêt était de tenir la ba-lance entre les Souverains , ne voulaient point souffrir que la même tête pût porter avec la Couronne d'Espagne celle de l'Empire , ou celle de France.

On ne fait pas positivement quel homme imagina le premier de faire un partage préma-turé & inoui de la Monarchie Espagnole pen-dant la vie de *Charles II*. Il est très-vraisem-blable que ce fut le Ministre *Torci* ; car ce fut lui qui en fit l'ouverture au Comte de *Port-land Bintinck* Ambassadeur de *Guillau-me III* auprès de *Louis XIV*.

Traité de  
partage  
1698.

Le Roi *Guillaume* entra vivement dans ce projet nouveau. Il disposa dans la Haye , avec



le Comte de *Tallard*, de la succession d'Es-  
 pagne. On donnait au jeune Prince de Bavière  
 l'Espagne & les Indes Occidentales, sans sa-  
 voir que *Charles II* lui avait déjà légué au-  
 paravant tous ses Etats. Le Dauphin fils de  
*Louis XIV* devait posséder Naples, Sicile,  
 & la Province de Guipuscoa, avec quelques  
 villes. On ne laissait à l'Archiduc *Charles*,  
 second fils de l'Empereur *Léopold*, que le  
 Milanais; & rien à l'Archiduc *Joseph*, fils aî-  
 né de *Léopold*, héritier de l'Empire.

Le sort d'une partie de l'Europe, & de la  
 moitié de l'Amérique, ainsi réglé, *Louis* pro-  
 mit par ce Traité de partage de renoncer à  
 la succession entière de l'Espagne. Le Dau-  
 phin promit & signa la même chose. La France  
 croyait gagner des Etats; l'Angleterre & la  
 Hollande croyaient affermir le repos d'une  
 partie de l'Europe; toute cette politique fut  
 vaine. Le Roi moribond, apprenant qu'on  
 déchirait sa Monarchie de son vivant, fut in-  
 digné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle  
 il déclarerait pour son successeur, ou l'Empe-  
 reur *Léopold*, ou un de ses fils; qu'il lui don-  
 nerait cette récompense, de n'avoir point  
 trempé dans ce partage; que la grandeur &  
 l'intérêt de la Maison d'Autriche lui dicteraient  
 un testament. Il en fit un en effet; mais il  
 déclara pour la seconde fois ce même Prince  
 de Bavière unique héritier de tous ses Etats.  
 La Nation Espagnole, qui ne craignait rien  
 tant que le demembrement de sa Monarchie,  
 applaudissait à cette disposition. La paix sem-  
 blait devoir en être le fruit. Cette espérance

C H A P.  
XVII.Testa-  
ment de  
Charles  
II.Novemb.  
1698.



**CHAP. XVII.** fut encore aussi vaine que le Traité de partage.  
Le Prince de Bavière , désigné Roi , mourut  
à Bruxelles. \*

Février  
1699

On accusa injustement de cette mort précipitée la Maison d'*Autriche* , sur cette seule vraisemblance , que ceux-là commettent le crime , à qui le crime est utile. Alors recommencèrent les intrigues à la Cour de Madrid , à Vienne , à Versailles , à Londres , à la Haye & à Rome.

Autre  
Traité de  
mariage.

*Louis XIV* , le Roi *Guillaume* & les Etats-Généraux , disposèrent encore une fois en idée de la Monarchie Espagnole. Ils assignaient à l'Archiduc *Charles* , fils puîné de l'Empereur , la part qu'ils avaient auparavant donné à l'enfant qui venait de mourir.

Mars  
1700.

On donnait Milan au Duc de Lorraine ; & la

\* L'Auteur du Siècle de *Louis XIV* avait écrit la plupart de ces particularités , alors aussi nouvelles qu'intéressantes , long-tems avant que les Mémoires du Marquis de *Torcy* parussent , & ces Mémoires ont enfin confirmé tous les faits rapportés dans cette Histoire.

Les bruits odieux répandus sur la mort du Prince Electoral de Bavière ne sont plus répétés aujourd'hui que par des écrivains sans aveu. On trouve dans les prétendus Mémoires de Mad. de *Maintenon* Tome V. pag. 6 ces paroles ; *La Cour de Vienne de tout tems infectée des maximes de Machiavel , & soupçonnée de réparer par ses empoisonneurs les fautes de ses Ministres.* Il semble par cette phrase que la Cour de Vienne ait eu de tout tems des empoisonneurs en titre d'Office , comme on a des Huissiers & des Drabans. C'est un devoir de relever des expressions si indécentes , & de combattre des idées si calomnieuses.



la Lorraine , si souvent envahie & si souvent rendue par la France , devait y être annexée pour jamais. Ce Traité , qui mit en mouvement la politique de tous les Princes pour le traverser ou pour le soutenir , fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encore trompée dans son attente , comme il arrive presque toujours.

L'Empereur , à qui on proposait ce Traité de partage à signer , n'en voulait point , parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le Roi de France , qui en avait pressé la signature , attendait les événemens avec incertitude.

Alors le Roi d'Espagne , qui se voyait mourir à la fleur de son âge , voulut donner tous ses Etats à l'Archiduc *Charles* , neveu de sa femme , second fils de l'Empereur *Léopold*. Il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits , & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne , les Indes , l'Empire , la Hongrie , la Bohême , la Lombardie , dans les mêmes mains , amènerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'Empereur *Léopold* envoyât son second fils *Charles* à Madrid , à la tête de dix mille hommes ; mais ni la France , ni l'Angleterre , ni la Hollande , ni l'Italie , ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'Empereur ne voulait point envoyer son fils seul à la merci du Conseil d'Espagne , & ne pouvait y faire passer dix mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie , pour s'assurer cette partie des Etats de la Monarchie Autrichienne Espagnole. Il arriva ,

Autres  
intrigues  
pour la  
succes-  
sion.



pour le plus important intérêt entre deux grands Rois , ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On disputa , on s'aigrit : la fierté Allemande révoltait la hauteur Castillane. La Comtesse de *Perlitz* , qui gouvernait la femme du Roi mourant , aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; & le Conseil de Vienne les éloignait encore davantage par ses hauteurs.

Encore  
intrigues  
pour la  
succes-  
sion.

Le jeune Archiduc , qui fut depuis l'Empereur *Charles VI* , appelait toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les Princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de *Lérída* , Ambassadeur de Madrid à Vienne , mécontent des Allemands , releva ces discours , les envenima dans ses dépêches , & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le Conseil d'Autriche , que l'Archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnols. » Les Ministres de *Léopold* , » écrivait-il , ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres de mon pays , petit , dur » & tortu.« Cette lettre devint publique. L'Evêque de *Lérída* fut rappelé , & à son retour à Madrid , il ne fit qu'accroître l'averfion des Espagnols contre les Allemands.

Autant le parti Autrichien révoltait la Cour de Madrid , autant le Marquis depuis Maréchal Duc d'*Harcourt* , Ambassadeur de France , se conciliait tous les cœurs , par la profusion de sa magnificence , par sa dextérité & par le grand art de plaire. Il fut le premier qui fit changer en bienveillance cette antipathie que la Nation Espagnole nourrissait con-



tre la Française depuis *Ferdinand le Catho-*  
*lique* ; & sa prudence prépara les tems où la C H A P.  
XVII.  
 France & l'Espagne ont renoué les anciens  
 nœuds qui les avaient unis avant *le Ferdi-*  
*nand*, de couronne à couronne, de peuple à  
 peuple, & d'homme à homme. Il accoutuma  
 la Cour Espagnole à aimer la Maison de  
 France, ses Ministres, à ne plus s'effrayer  
 des renonciations de *Marie-Thérèse* & d'*Anne*  
*d'Autriche*, & *Charles II* lui-même à balan-  
 cer entre sa propre Maison & celle de *Bour-*  
*bon*. Il fut ainsi le premier mobile de la plus  
 grande révolution dans le Gouvernement  
 & dans les esprits. Cependant ce changement  
 était encore éloigné.

L'Empereur priait, menaçait. Le Roi de  
 France représentait ses droits, mais sans oser  
 demander pour un de ses petits-fils la succe-  
 sion entière.

On ne savait encore quel parti prendre dans  
 le Conseil de Madrid, & *Charles II* appro-  
 chait du tombeau, plus incertain que jamais.  
 L'Empereur *Léopold* piqué, rappella son Am-  
 bassadeur le Comte de *Harrach*, mais bientôt  
 après il le rappella à Madrid, & les espé-  
 rances en faveur de la Maison d'*Autriche* se  
 rétablirent. Le Roi d'Espagne écrivit à l'Em-  
 pereur qu'il choisirait l'Archiduc pour son suc-  
 cesseur. Alors le Roi de France menaçant à  
 son tour, assembla une armée vers les fron-  
 tières d'Espagne : & ce même Marquis d'*Har-*  
*court* fut rappelé de son Ambassade pour  
 commander cette armée. Il ne resta à Madrid  
 qu'un Officier d'Infanterie qui avait servi de



CHAP. XVII. Secrétaire d'Ambassade , & qui fut chargé des affaires , comme le dit le Marquis de *Torcy*.

— — Ainsi le Roi moribond menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à sa succession , voyant que le jour de sa mort serait celui de la guerre , que ses Etats allaient être déchirés , tendait à sa fin sans consolation , sans résolution , & au milieu des inquiétudes.

Le Roi  
d'Espa-  
gne con-  
sulte le  
Pape.

Dans cette crise violente , le Cardinal *Porto-Carrero* Archevêque de Tolède , le Comte de *Monterey* , & d'autres Grands d'Espagne , voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la Monarchie. Leur haine contre le Gouvernement Allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'Etat , & servit la Cour de France sans qu'elle le fût. Ils persuadèrent à *Charles II* de préférer un petit-fils de *Louis XIV* , à un Prince éloigné d'eux , & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mere & de la femme de *Louis XIV* à la Couronne d'Espagne , puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans , de réunir sous leur domination les deux Royaumes , & qu'on ne choisissait point un aîné. C'était en même-tems rendre justice aux droits du sang ; c'était conserver la Monarchie Espagnole sans partage. Le Roi scrupuleux fit consulter des Théologiens , qui furent de l'avis de son Conseil ; ensuite tout malade qu'il était , il écrivit de sa main au Pape *Innocent XII* , & lui fit la même consultation. Le Pape qui croyait voir dans l'affaiblissement de la Maison d'*Au-*



*riche* la liberté de l'Italie , écrivit au Roi, C H A P. XVII.  
 » que les Loix d'Espagne & le bien de la Chrétienté exigeaient de lui , qu'il donnât la préférence à la Maison de France. La lettre du Pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un Souverain , comme une affaire d'Etat , tandis que le Roi d'Espagne faisait de cette affaire d'Etat un cas de conscience.

*Louis XIV* en fut informé par le Cardinal de *Janson* qui résidait alors à Rome : c'est toute la part que le Cabinet de Versailles eut à cet événement. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait plus d'Ambassadeur à Madrid. C'était peut-être une faute , & ce fut peut-être encore cette faute qui valut la Monarchie Espagnole à la Maison de France. Le Roi d'Espagne fit son troisieme testament , qu'on crut long-tems être le seul , & donna tous ses Etats au Duc d'Anjou. \* Dernier testament de Charles II.  
2 Octob.  
1699.

L'Europe a pensé que ce testament de *Charles II* avait été dicté à Versailles. Le Roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son Royaume , les vœux de ses sujets , & même leurs craintes ; car le Roi de France faisait avancer des troupes sur la frontiere , pour s'assurer une partie de l'héritage , tandis que le Roi moribond se résolvait à lui tout donner.

\* Quelques Mémoires disent que le Cardinal *Porto-Carrero* arracha du Roi mourant la signature de ce Testament , ils lui font tenir un long discours pour y disposer ce Monarque. Mais on voit que tout était déjà préparé & réglé dès le mois de Juillet. Qui pourrait d'ailleurs savoir ce que dit le Cardinal *Porto-Carrero* au Roi tête à tête ?



CHAP. XVII. Rien n'est plus vrai , que la réputation de *Louis XIV* & l'idée de sa puissance , furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution.

Mort de  
Charles  
II.  
1 Nov.  
1700.

*Charles d'Autriche* , après avoir signé la ruine de sa Maison & la grandeur de celle de France , languit encore un mois , & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans , la vie obscure qu'il avait menée sur le Trône. Peut-être n'est-il pas inutile pour faire connaître l'esprit humain , de dire que quelques mois avant sa mort , ce Monarque fit ouvrir à l'Escorial les tombeaux de son pere , de sa mere & de sa premiere femme , *Marie Louise d'Orléans* , dont il était soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. \* Il baïsa ce qui restait de ces cadavres ; soit qu'en cela il suivit l'exemple de quelques anciens Rois d'Espagne , soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort ; soit qu'une secrète superstition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Ce Prince était né aussi faible d'esprit que de corps ; & cette faiblesse s'était répandue sur ses Etats. C'est le sort des Monarchies que leur prospérité dépende du caractère d'un seul homme. Telle était la profonde ignorance dans laquelle *Charles II* avait été élevé , que quand les Français assiegeaient Mons , il crut que cette Place appartenait au Roi d'Angleterre. Il ne savait ni où était la Flandre ,

\* Voyez le chapitre des Anecdotes.



ne ce qui lui appartenait en Flandre. \* Ce Roi C H A P.  
 laissa au Duc d'Anjou tous ses Etats , sans XVII.  
 connaître ce qu'il lui laissait.

Son testament fut si secret , que le Comte de *Harrach* , Ambassadeur de l'Empereur , se flattait encore que l'Archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-tems l'issue du grand Conseil , qui se tint immédiatement après la mort du Roi. Le Duc d'*Abrantes* vint à lui les bras ouverts : l'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi , quand le Duc d'*Abrantes* lui dit en l'embrassant , *Vengo ad espedirme de la casa de Austria. Je viens prendre congé de la Maison d'Autriche.* Toute l'Europe surprise du Testament.

Ainsi , après deux cens ans de guerres & de négociations pour quelques frontieres des Etats Espagnols , la Maison de France eut d'un seul trait de plume la Monarchie entiere , sans traités , sans intrigues , & sans même avoir eu l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à present obscurci par tant de Ministres & d'Historiens , séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes , d'argent répandu par le Maréchal d'*Harcourt* , & des Ministres Espagnols gagnés pour faire signer ce testament , est au rang des mensonges politiques , & des erreurs populaires. Mais le Roi d'Espagne , en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un Roi

\* Voyez les Mémoires de *Torcy* , Tome I. p. 12.



C. N. A. P.  
XVII.Louis  
XIV. ac-  
ceptera-  
t-il le tes-  
tament?  
11 Nov.  
1700.

si long tems son ennemi, pensait toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le Duc d'Anjou, petit-fils de *Louis XIV* n'était appelé à la succession d'Espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de France; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de *Louis XIV*, rappelait l'Archiduc *Charles* ( depuis l'Empereur *Charles VI*, ) portait expressément que l'Empire & l'Espagne ne seraient jamais réunis sous un même Souverain.

*Louis XIV* pouvait s'en tenir encore au Traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le testament, qui était un avantage pour la Maison. Il est certain que la matiere fut mise en délibération dans un Conseil extraordinaire. Le Chancelier de *Pontchartrain* & le Duc de *Beauvilliers*, furent d'avis de s'en tenir au Traité; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à soutenir. *Louis* les voyait aussi; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament; & rencontrant, au sortir du Conseil, les Princesses de *Conti* avec Madame la Duchesse; *Eh bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez vous?* puis sans attendre leur réponse: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je sais bien que je serai blâmé.* \*

\* Malgré le mépris où sont en France les prétendus Mémoires de Madame de *Maintenon*, on est pourtant obligé d'avertir les étrangers que tout ce qu'on y dit au sujet de ce Testament est faux. L'Auteur prétend que lorsque l'Ambassadeur d'Espagne vint apporter à *Louis XIV* les dernières volontés de *Char-*



Les actions des Rois , tout flattés qu'ils C H A P.  
XVII.  
sont , éprouvent toujours tant de critiques ,  
que le Roi d'Angleterre lui-même effuya des  
reproches dans son Parlement ; & ses Minis-  
tres furent poursuivis , pour avoir fait le Trai-  
té de partage. Les Anglais , qui raisonnent  
mieux qu'aucun peuple , mais en qui la fu-  
reur de l'esprit de parti éteint quelquefois  
la raison , criaient à la fois , & contre *Guil-*  
*laume* qui avait fait le Traité , & contre *Louis*  
*XIV* qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdis-  
sement de la surprise & de l'impuissance ,  
quand elle vit la Monarchie d'Espagne soumi-  
se à la France , dont elle avait été trois cens  
ans la rivale. *Louis XIV* semblait le Monar-  
que le plus heureux & le plus puissant de la  
Terre. Il se voyait à soixante & deux ans ,  
entouré d'une nombreuse postérité ; un de ses  
petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Es-  
pagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les  
Pays-Bas. L'Empereur n'osait encore que se  
plaindre.

Le Roi *Guillaume* , à l'âge de cinquante &  
deux ans , devenu infirme & faible , ne pa-  
raissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait

Mesures  
pour  
faire va-  
loir le  
testa-  
ment.

les *II* , le Roi lui répondit ; *Je verrai*. Certainement  
le Roi ne fit point une réponse si étrange , puisque  
de l'aveu du Marquis de *Torcy* , l'Ambassadeur de  
France n'eut audience de *Louis XIV* qu'après le Con-  
seil , dans lequel le Testament fut accepté.

Le Ministre qu'on avait alors en Espagne s'ap-  
pellait *Blécour* , & non pas *Belcour*. Ce que le Roi  
dit à cet Ambassadeur dans les Mémoires de *Main-*  
*mon* , n'a jamais été dit que dans ce Roman.



**C H A P. XVII.** le consentement de son Parlement pour faire la guerre ; & *Louis* avait fait passer de l'argent en Angleterre , avec lequel il espérait disposer de plusieurs voix de ce Parlement. *Guillaume* & la Hollande , n'étant pas assez forts pour se déclarer , écrivirent à *Philippe V* , comme au Roi légitime d'Espagne. *Louis XIV* était assuré de l'Electeur de Baviere , pere du jeune Prince qui était mort désigné Roi. Cet Electeur , Gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier Roi *Charles II* , assurait tout-d'un-coup à *Philippe V* la possession de la Flandre , & ouvrait dans son Electorat le chemin de Vienne aux armées Françaises , en cas que l'Empereur osât faire la guerre. L'Electeur de Cologne , frere de l'Electeur de Baviere , était aussi intimement lié à la France que son frere ; & ces deux Princes semblaient avoir raison , le parti de la Maison de *Bourbon* étant alors incomparablement le plus fort. Le Duc de Savoye , déjà beau-pere du Duc de Bourgogne , allait l'être encore du Roi d'Espagne ; il devait commander les armées Françaises en Italie. On ne s'attendait pas que le pere de la Duchesse de Bourgogne & de la Reine d'Espagne , dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

**Premiers succès de la Maison de France.**

Le Duc de Mantoue , vendu à la France par son Ministre , se vendit aussi lui-même , & reçut garnison Française dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de *Louis XIV* sans balancer. Le Portugal même , ennemi naturel de l'Espagne , s'unit d'abord



avec elle. Enfin de Gibraltar à Anvers, & du C H A P. XVII.  
 Danube à Naples, tout paraissait être aux  
*Bourbons*. Le Roi était si fier de sa prospéri-  
 té, qu'en parlant au Duc de *la Rochefoucault*  
 au sujet des propositions que l'Empereur lui  
 faisait alors, il se servit de ces termes : *Vous*  
*les trouverez encore plus insolentes qu'on ne*  
*vous l'a dit.* \*

Le Roi *Guillaume*, ennemi jusqu'au tom-  
 beau de la grandeur de *Louis XIV*, promet  
 à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre  
 & la Hollande ; il mit encore le Dane-  
 marck dans ses intérêts ; enfin il signa à la  
 Haye la ligue déjà tramée contre la Maison  
 de France. Mais le Roi s'en étonna peu ; & Septem<sup>r</sup> 1701.  
 comptant sur les divisions que son argent de-  
 vait jeter dans le Parlement Anglais, & plus  
 encore sur les forces réunies de la France &  
 de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis.

*Jacques* mourut alors à S. Germain. *Louis* 16 Sept<sup>r</sup> 1701.  
 pouvait accorder ce qui paraissait être de la  
 bienfaisance & de la politique, en ne se hâtant Louis XIV  
 pas de reconnoître le Prince de Galles pour  
 Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, après conserve au fils de Jacques II le titre & les honneurs de la Royauté, malgré tout son Conseil.  
 avoir reconnu *Guillaume* par le Traité de  
 Risvick. Un pur sentiment de générosité le  
 porta d'abord à donner au fils du Roi *Jacques*  
 la consolation d'un honneur & d'un titre que  
 son malheureux pere avait eu jusqu'à sa mort,  
 & que ce Traité de Risvick ne lui ôtait pas.  
 Toutes les têtes du Conseil furent d'une opi-

\* Du moins c'est ce que rapportent les Mémoires  
 manuscrits de M. de Dangeau. Ils sont quelquefois  
 infideles.



CHAP. XVII. ~~—~~ nion contraire. Le Duc de *Beauvilliers* sur-  
 tout fit voir avec une éloquence forte , tous  
 les fléaux de la guerre qui devaient être le fruit  
 de cette magnanimité dangereuse. Il était Gouverneur du Duc de Bourgogne , & pensait en tout comme le Précepteur de ce Prince , ce célèbre Archevêque de Cambrai si connu par ses maximes humaines de gouvernement , & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des Peuples sur la grandeur des Rois. Le Marquis de *Torci* apuya par des principes de politique ce que le Duc de *Beauvilliers* avait dit comme citoyen. Il representa qu'il ne convenait pas d'irriter la Nation Anglaise par une démarche précipitée. *Louis* se rendit à l'avis unanime de son Conseil , & il fut résolu de ne point reconnaître le fils de *Jacques II* pour Roi. Le jour même *Marie* de Modène , veuve de *Jacques* , vient parler à *Louis XIV* , dans l'appartement de Madame de *Maintenon*. Elle le conjure en larmes , de ne point faire à son fils , à elle , à la mémoire d'un Roi qu'il a protégé , l'outrage de refuser un titre , seul reste de tant de grandeurs ; on a toujours rendu à son fils les honneurs d'un Prince de Galles : on le doit donc traiter en Roi après la mort de son pere : le Roi *Guillaume* ne peut s'en plaindre , pourvu qu'on le laisse jouir de son usurpation. Elle fortifie ces raisons par l'intérêt de la gloire de *Louis XIV*. Qu'il reconnaisse ou non le fils de *Jacques II* , les Anglais ne prendront pas moins parti contre la France , & il aura seulement la douleur d'avoir sacrifié la grandeur de ses sentimens



à des ménagemens inutiles. Ces représentations & ces larmes , furent appuyées par Ma-  
 dame de *Maintenon*. Le Roi revint à son pre-  
 mier sentiment, & à la gloire de soutenir autant  
 qu'il pouvait des Rois opprimés. Enfin *Jacques III* fut reconnu le même jour qu'il avait  
 été arrêté dans le Conseil qu'on ne le recon-  
 naîtrait pas.

Le Marquis de *Torci* a fait souvent l'aveu de cette anecdote singulière. Il ne l'a pas insérée dans ses Mémoires manuscrits , parce qu'il pensait ( disait-il ) qu'il n'était pas honorable à son Maître que deux femmes lui eussent fait changer une résolution prise dans son Conseil. Quelques Anglais \* m'ont dit que peut-être sans cette démarche leur Parlement n'eût point pris de parti entre les Maisons de *Bourbon* & d'*Autriche* ; mais que reconnaître ainsi pour leur Roi un Prince pros crit par eux , leur parut une injure à la Nation , & un despotisme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Cet esprit de liberté qui regnait en Angleter-

\* Entr'autres , Mylord *Bolingbroke* , dont les Mémoires ont depuis justifié ce que l'Auteur du Siècle avance. Voyez ses Lettres Tome II pag. 56. C'est ainsi que pense encore M. de *Torci* dans ses Mémoires. Il dit pag. 164 du Tom. Ier. 1re édition : La résolution que prit le Roi de reconnoître le Prince de Galles en qualité de Roi d'Angleterre , changea les dispositions qu'une grande partie de la Nation témoignait d'observer la paix , &c. Le Lord *Bolingbroke* avoue dans ses Lettres que Louis XIV reconnut le Prétendant , par importunités de femmes. On voit par ces témoignages avec quelle exactitude l'Auteur du Siècle de Louis XIV a cherché la vérité , & avec quelle candeur il l'a dite.



CHAP. re , nourri par la haine du pouvoir de *Louis XIV.* *XIV.*, disposa la Nation à donner tous les subfides que demandait *Guillaume*.

Il paraît plus vraisemblable que l'Angleterre se ferait toujours déclarée contre *Louis XIV.*, quand même il eût refusé le vain titre de Roi au fils de *Jacques II.* La Monarchie d'Espagne entre les mains de son petit-fils, semblait devoir armer nécessairement contre lui les Puissances maritimes. Quelques Membres du Parlement gagnés n'auraient pas arrêté le torrent de la Nation. C'est un problème à résoudre, si Madame de *Maintenon* ne pensa pas mieux que tout le Conseil, & si *Louis XIV.* n'eut pas raison de laisser agir la hauteur & la sensibilité de son ame.

Com-  
mence-  
ment de  
la guerre  
contre  
*Louis*  
*XIV.*, &  
*Philippe*  
*V* Roi  
d'Espa-  
gne.

L'Empereur *Léopold* commença d'abord cette guerre en Italie dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher aux intérêts des Empereurs. C'était celui où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le Tirol & l'Etat de Venise; car Venise, quoique neutre en apparence, panchait plus cependant pour la Maison d'*Autriche*, que pour celle de France. Obligée d'ailleurs par des Traités de donner passage aux troupes Allemandes, elle accomplissait ces Traités sans peine.

L'Empereur, pour attaquer *Louis XIV.* du côté de l'Allemagne, attendait que le Corps Germanique se fût ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Espagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de *Léopold* ne se



présentait pour les recueillir ; & ce fils de l'Empereur ne pouvait s'y rendre , qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le Roi *Guillaume* hâta les préparatifs. Son esprit , plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie , remuait tout , moins pour servir la Maison d'Autriche , que pour abaisser *Louis XIV.*

CHAP.  
XVII.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chute de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis ; une petite fièvre l'emporta. Il mourut , ne répondant rien à ce que les Prêtres Anglais , qui étaient auprès de son lit , lui dirent sur leur Religion , & ne marquant d'autre inquiétude , que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Mort de  
Guillaume III.

16 Mars  
1702.

Il laissa la réputation d'un grand Politique , quoiqu'il n'eût point été populaire ; & d'un Général à craindre , quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite , & jamais vif que dans un jour de combat , il ne régna paisiblement en Angleterre , que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appellait , comme on fait , le *Stathouder* des Anglais , & le Roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe , & n'en parlait aucune avec agrément , ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flatteries , peut-être parce que *Louis XIV.* semblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre que celle du Monarque

Caractère  
du  
Roi  
Guillaume.  
Comparaison  
de  
ce Prince  
avec  
Louis  
XIV.



Français. Ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un Royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguier, d'avoir été l'ame & le Chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un Général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la Religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à *Guillaume* plutôt qu'à *Louis*. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une Cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux Arts; du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des Ministres & des Généraux ont ajouté des Provinces à la France, sur un ordre de leur Roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de Puissances; ceux qui estiment plus un Roi de France qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du Roi *Jacques*, ceux-là donneront à *Louis XIV* la préférence.

Anne  
Reine  
d'Angle-  
terre  
1702.

A *Guillaume III*, succéda la Princesse *Anne* fille du Roi *Jacques* & de la fille d'*Hyde* Avocat devenu Chancelier, & l'un des grands-hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au Prince de Danemarck, qui ne fut que son pre-



mier sujet. Dès qu'elle fut sur le Trône, elle entra dans toutes les mesures du Roi *Guillaume*, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la Nation. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglément ses Peuples dans toutes ses vues; mais à Londres un Roi doit entrer dans celles de son Peuple.

C H A P.  
XVII.

Ces dispositions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le Trône d'Espagne l'Archiduc *Charles* fils de l'Empereur, ou du moins pour résister aux *Bourbons*, méritent peut-être l'attention de tous les siècles. La Hollande devait, pour sa part, entretenir cent-deux mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaste Monarchie Espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une Province de Marchands, presque toute subjuguée en deux mois, trente ans auparavant, pouvait plus alors que les Maîtres de l'Espagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes. Il arrive dans toutes les Alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante mille hommes, dans la seconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celle des Alliés, sur les frontières de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & sur les flottes, cent-vingt mille soldats & matelots combattans; dépense pres-



qu'incroyable , pour qui considérera que l'Angleterre , proprement dite , n'est que le tiers de la France , & qu'elle n'avait pas la moitié tant d'argent monnoyé ; mais dépense vraisemblable , aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette Alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur : car après tout , la République des Etats-Généraux n'est qu'une illustre Compagnie de Commerce : & l'Angleterre est un pays fertile , rempli de négocians & de guerriers.

Ligue  
contre la  
Maison  
de France.

L'Empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes , sans compter les secours de l'Empire & les Alliés qu'il espérait détacher de la Maison de *Bourbon* ; & cependant le petit-fils de *Louis XIV* , régnait déjà paisiblement dans Madrid ; & *Loïs* , au commencement du siècle , était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les ressorts des Cours de l'Europe , & sur-tout dans celle de France , commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne , affaiblie sous les derniers Rois du sang de *Charles-Quint* , l'était encore davantage dans les premiers jours du règne d'un *Bourbon*. La Maison d'*Autriche* avait des partisans dans plus d'une Province de cette Monarchie. La Catalogne semblait prête à secouer le nouveau joug , & à se donner à l'Archiduc *Charles*. Il était impossible , que le Portugal ne se rangeât , tôt ou tard , du côté de la Maison d'*Autriche*. Son intérêt visible était de nourrir



chez les Espagnols , ses ennemis naturels , CHAP.  
une guerre civile , dont Lisbonne ne pouvait XVII.  
que profiter. Le Duc de Savoye , à peine beau-  
pere du nouveau Roi d'Espagne , & lié aux  
*Bourbons* par le sang & par les Traités , paraîs-  
sait déjà mécontent de ses gendres. Cinquante  
mille écus par mois , poussés depuis jusqu'à deux  
cens mille francs , ne paraissaient pas un avan-  
tage assez grand ; pour le retenir dans leur  
parti. Il lui fallait au moins le Monferrat Man-  
touan & une partie du Milanais. Les hauteurs ,  
qu'il essuyait des Généraux Français & du  
Ministère de Versailles , lui faisaient craindre  
avec raison d'être bientôt comptée pour rien  
par ses deux gendres , qui tenaient resserrés ses  
Etats de tous côtés. Il avait déjà quitté brus-  
quement le parti de l'Empire pour la France.  
Il était vraisemblable , qu'étant si peu ménag-  
é par la France , il s'en détacherait à la pre-  
mière occasion.

Quant à la Cour de *Louis XIV* , & à son  
Royaume , les esprits fins y apercevaient déjà  
un changement , que les grossiers ne voient  
que quand la décadence est arrivée. Le Roi  
âgé de plus de soixante ans , devenu plus re-  
tiré , ne pouvait plus si bien connaître les  
hommes ; il voyait les choses dans un trop  
grand éloignement , avec des yeux moins ap-  
pliqués & fascinés par une longue prospérité.  
Madame de *Maintenon* , avec toutes les qua-  
lités estimables qu'elle possédait , n'avait ni  
la force , ni le courage , ni la grandeur d'es-  
prit , nécessaires pour soutenir la gloire d'un  
Etat. Elle contribua à faire donner le Minis-

Le Mi-  
nistère  
de Fran-  
ce perd  
sa supé-  
riorité



tère des finances en 1698 & celui de la guerre en 1701 à sa créature *Chamillard*, plus honnête homme que Ministre, & qui avait plû au Roi par la modestie de sa conduite, lorsqu'il était chargé de Saint Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que *Colbert* & *Louvois* avaient à peine soutenus. Le Roi, comptant sur sa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureusement ses Ministres. Il avait dit, après la mort de *Louvois*, au Roi *Jacques* : *j'ai perdu un bon Ministre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit *Barbesieux*, pour succéder à *Louvois* dans le Ministère de la guerre ; *J'ai formé votre pere*, lui dit-il, \* *je vous formerai de même.* Il en dit à peu près autant à *Chamillard*. Un Roi, qui avait travaillé si long-tems & si heureusement, semblait avoir droit de parler ainsi ; mais sa confiance en ses lumières le trompait.

A l'égard des Généraux qu'il employait, ils étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des Ambassadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeait avec *Chamillard*, dans le cabinet de Madame de *Maintenon*, les opérations de la Campagne. Si le Général voulait faire quelque grande en-

\* Voyez les Mémoires manuscrits de *Dangeau* : on les cite ici parce que ce fait rapporté par eux a été souvent confirmé par le Maréchal de la *Feuillade*, gendre du Secrétaire d'Etat *Chamillard*.



reprise , il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courier , qui trouvait à son retour , ou l'occasion manquée , ou le Général battu.

CHAP.  
XVII.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le Ministère de *Chamillard*. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des Régimens , presque au sortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis , un Régiment était le prix de vingt ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible , dans plus d'une occasion , où un Colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de Chevaliers de *St. Louis* , récompense inventée par le Roi en 1693 & qui étaient l'objet de l'émulation des Officiers , se vendirent dès le commencement du Ministère de *Chamillard*. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire , l'ame du service , si rigidement soutenue par *Louvois* , tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les Compagnies , ni même celui des Officiers dans les Régimens. La facilité de s'entendre avec les Commissaires , & l'inattention du Ministre produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvénient qui devait , toutes choses égales d'ailleurs , faire perdre nécessairement des batailles. Car , pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi , on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands , ni assez tôt prêts. Les armes ne fu-



— rent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc  
 CHAP. XVII. qui voyaient ces défauts du Gouvernement ,  
 & qui savaient à quels Généraux la France  
 aurait à faire , craignirent pour elle , même au  
 milieu des premiers avantages , qui promet-  
 taient à la France de plus grandes prospérités  
 que jamais. \*

\* Le Compilateur des Mémoires de Madame de  
*Maintenon* dit , que vers la fin de la guerre précé-  
 dente le Marquis de *Nangis* , Colonel du Régiment  
 du Roi , lui disait qu'on ne pourrait empêcher la  
 desertion de ses soldats qu'en faisant casser la tête  
 aux deserteurs. Remarquez que le Marquis , depuis  
 Maréchal de *Nangis* , ne fut Colonel de ce Régi-  
 ment qu'en 1711. Le même Auteur insulte au Ré-  
 giment des Gardes , & les appelle *Pierrots* : il ne  
 fait pas combien ils se distinguèrent à *Valcour* ,  
 à *Steinkerke* , à *Nervinde* & dans tous les sieges.  
 L'histoire ne doit pas être une satyre contre les  
 Corps & contre les particuliers.





## CHAPITRE DIX-HUITIEME.

*Guerre de 1701. Conduite du Prince Eugène, du Maréchal de Villeroi, du Duc de Vendôme, du Duc de Marlboroug, du Maréchal de Villars, jusqu'en 1703.*

**L**E premier Général, qui balança la supériorité de la France, fut un Français; car on doit appeller de ce nom le Prince *Eugène*, quoiqu'il fut petit-fils de *Charles-Emanuel* Duc de Savoye. Son pere, le Comte de Soissons, établi en France, Lieutenant-Général des armées & Gouverneur de Champagne, avait épousé *Olimpe Mancini*, l'une des nièces du Cardinal *Mazarin*. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce Prince si dangereux depuis à *Louis XIV*, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en France *le Chevalier de Carignan*. Il prit ensuite le petit collet. On l'appellait *l'Abbé de Savoye*. On prétend qu'il demanda un Régiment au Roi, & qu'il fut refusé, parce qu'il était trop lié avec les Princes de *Conti* alors en disgrâce. Ne pouvant réussir auprès de *Louis XIV*. Il alla servir l'Empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les Princes de *Conti*, qui y avaient déjà fait une Campagne glorieuse. Le Roi fit ordonner aux Princes de *Conti*, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voyage, de revenir. L'Abbé de Savoye

Le Prince  
Eugène

Octobre  
1665.



— fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route , déclarant qu'il renonçait à la France. Le  
 C H A P. XVIII. Roi , quand il l'apprit , dit à ses Courtisans : \*  
*Ne trouvez vous pas que j'ai fait-la une grande perte ?* & les Courtisans assurèrent , que l'Abbé de Savoye serait toujours un esprit dérangé un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse , sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce Prince , trop méprisé à la Cour de France , était né avec les qualités qui font un Heros dans la guerre , & un grand-homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur , ayant le courage nécessaire & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes , comme tous

\* Voyez les Mémoires de *Dangeau*.

Il y eut alors plusieurs jeunes Seigneurs de la Cour qui écrivirent aux Princes de *Conti* des lettres indécentes , dans lesquelles ils manquaient de respect au Roi , & d'égards pour Mad. de *Maintenon*, qui n'était encor que Favorite. Les lettres furent interceptées , & ces jeunes gens disgraciés pour quelque - tems.

Le Compilateur des Mémoires de *Maintenon* est le seul qui avance que le Duc de la *Roche guion* dit à son frere le Marquis de *Liancour* : *Mon frere , si on intercepte votre lettre , vous méritez la mort.* Premièrement , on ne mérite point la mort parce qu'une lettre coupable est interceptée , mais parce qu'on l'a écrite. Secondement , on ne mérite point la mort pour avoir écrit des plaisanteries. Il parut bien que ces Seigneurs , qui tous rentrèrent en grâce , ne méritaient point la mort. Tous ces prétendus discours qu'on debite avec légèreté dans le monde , & qui sont ensuite recueillis par des écrivains obscurs & mercenaires , sont indignes de croyance.



tous les Généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de *Louis XIV*, & la puissance Ottomané ; il a gouverné l'Empire : & dans le cours de ses victoires & de son Ministère , il a méprisé également le faste & les richesses , il a même cultivé les Lettres , & les a protégées autant qu'on le pouvait à la Cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans , il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs , & des fautes commises par les Impériaux dans les dernières guerres , où il avait servi contre la France.

Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise avec trente mille hommes , & la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. La Cour défendit d'abord au Maréchal de *Catinat* de s'opposer au passage du Prince *Eugène* , soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité , ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ; soit pour ménager les Vénitiens , qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande.

Premiers  
progrès  
du Prince  
*Eugène*

Cette faute de la Cour en fit commettre d'autres à *Catinat*. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On fait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pays , tout coupé de rivières & de ruisseaux , d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le Prince *Eugène* joignait à une grande profondeur de desseins , une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain aux bords de l'Adigé , faisait encore , que l'armée ennemie



9 Juillet  
1701.Le Maré-  
chal de  
Villeroi  
comman-  
de

était plus ramassée , & la Française plus étendue. *Catinat* voulait aller à l'ennemi ; mais quelques Lieutenans-Généraux firent des difficultés , & formèrent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit commettre cette grande faute. *Eugène* força d'abord le poste de Carpi , auprès du canal blanc , défendu par *Saint-Fremont* , qui ne suivit pas en tout les ordres du Général , & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée Allemande fut maîtresse du pays entre l'Adigé & l'Abda ; elle pénétra dans le Bressan , & *Catinat* recula jusques derrière l'Oglio. Beaucoup de bon Officiers approuvaient cette retraite , qui leur paraissait sage ; & il faut encore ajouter , que le défaut des munitions promises par le Ministre , la rendait nécessaire. Les Courtisans , & sur-tout ceux qui espéraient de commander à la place de *Catinat* , firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom Français. Le Maréchal de *Villeroi* persuada , qu'il réparerait l'honneur de la Nation. La confiance avec laquelle il parla , & le goût que le Roi avait pour lui , obtinrent à ce Général le commandement en Italie. Le Maréchal de *Catinat* , malgré les victoires de Stafarde & de la Marsaille , fut obligé de servir sous lui.

Le Maréchal Duc de *Villeroi* , fils du Gouverneur du Roi , élevé avec lui , avait eu toujours sa faveur : il avait été de toutes ses Campagnes & de tous ses plaisirs : c'était un homme d'une figure agréable & imposante , très-brave , très-honnête homme , bon ami , vrai



dans la société , magnifique en tout. \* Mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé , étant Général d'armée , de l'honneur & du plaisir de commander , que des desseins d'un grand Capitaine Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions , qui ne déferait aux avis de personne.

CHAP.  
XVIII.

Il vint en Italie donner des ordres au Maréchal de *Catinat* , & des dégoûts au Duc de Savoye. Il faisait sentir qu'il pensait en effet qu'un Favori de *Louis XIV* , à la tête d'une puissante armée , était fort au-dessus d'un Prince : il ne l'appellait que *Mons de Savoye* : il le traitait comme un Général à la solde de France , & non comme un Souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce Souverain ne fut pas aussi ménagée qu'elle était nécessaire. La Cour pensa , que la crainte ferait le

\* L'Auteur qui dans sa jeunesse eut l'honneur de le voir souvent , a droit d'affurer que c'était-là son caractère. *La Baumelle* qui insulte les Maréchaux de *Villeroi* & de *Villars* , & tant d'autres , dans ses notes du siècle de *Louis XIV* , parle ainsi de feu Monsieur le Maréchal de *Villeroi* , pag. 102 , Tom. III. des Mémoires de Madame de Maintenon : *Villeroi le fastueux , qui amusait les femmes avec tant de légèreté , & qui disait à ses gens avec tant d'arrogance : A-t-on mis de l'or dans mes poches ?* Comment peut-il attribuer , je ne dis pas à un grand Seigneur , mais à un homme bien élevé , ces paroles qu'on attribuait autrefois à un Financier ridicule ? Comment peut-il parler de tant d'hommes du siècle passé , du ton d'un homme qui les aurait vus ? & comment peut-on écrire si insolemment de telles indécences , de telles faussetés & de telles sottises ?



seul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée Française , dont environ six à sept mille soldats Piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. Le Maréchal de *Villeroi* agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire , & comme son supérieur dans le commandement. Le Duc de Savoye avait le vain titre de Généralissime ; mais le Maréchal de *Villeroi* l'était. Il ordonna d'abord que l'on attaquât le Prince *Eugène* au poste de Chiari près de l'Oglio. Les Officiers Généraux jugeaient , qu'il était contre toutes les regles de la guerre d'attaquer ce poste , pour des raisons décisives ; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence , & que les retranchemens en étaient inabordables , qu'on ne gagnait rien en le prenant , & que si on le manquait , on perdrait la réputation de la Campagne. *Villeroi* dit au Duc de Savoye qu'il fallait marcher , & envoya un Aide de camp ordonner de sa part au Maréchal de *Catinat* d'attaquer. *Catinat* se fit répéter l'ordre trois fois , & se tournant vers les Officiers qu'il commandait : *Allons donc*, dit-il , *Messieurs*, *il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. Le Duc de Savoye , à la tête de ses troupes , combattit comme un homme qui aurait été content de la France. *Catinat* chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il était , voyant les troupes du Roi rebutées , & le Maréchal de *Villeroi* ne donnant point d'ordre , il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée , & vint à Versailles rendre compte de sa conduite au Roi , sans se plaindre de personne.



Le Prince *Eugène* conserva toujours sa supériorité sur le Maréchal de *Villeroi*. Enfin au cœur de l'hyver 1702, un jour que ce Maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très-grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se leve en hâte, monte à cheval ; la première chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le Maréchal aussi-tôt est fait prisonnier, & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le Prince *Eugène* était déjà dans Crémone. Un Prêtre, nommé *Bazzoli*, Prévôt de Ste. Marie la neuve, avait introduit les troupes Allemandes par un égoût. Quatre cens soldats, entrés par cet égoût dans la maison du Prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le Prince *Eugène* entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le Gouverneur, qui était Espagnol, s'en fut douté, & avant que le Maréchal de *Villeroi* fut éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le Gouverneur Espagnol se montre d'abord dans les rues avec quelques soldats ; il est tué d'un coup de fusil : tous les Officiers Généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du Comte de *Rével*, Lieutenant-Général, & du Marquis de *Prálin*. Le hazard confondit la prudence du Prince *Eugène*.

2 Fevr.  
1702.Maréchal  
de Ville-  
roi pris  
dans Cré-  
mone.

Le Chevalier *d'Entragues* devait faire ce jour-là dans la ville, une revue du Régiment



des Vaisseaux, dont il était Colonel ; & déjà les soldats s'assembloient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le Prince *Eugène* entra par l'autre. *D'Entragues* commence à courir les rues avec ses soldats. Il résiste aux Allemands qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les Officiers, les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nus, sans Commandant, sans ordre, remplissent les rues, les places publiques. On combat en confusion ; on se retranche de rue en rue, de place en place. Deux Régimens Irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes. Le Prince *Eugène* n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô : les mesures étaient bien prises. Un autre hazard les dérangerait toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent soldats Français, devait d'abord être saisi par les Cuirassiers Allemands, qui dans l'instant que le Prince *Eugène* entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : Il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du Midi, voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de Crémone du côté du Nord par la porte du Pô, & qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait est tué d'un coup de fusil, tiré d'une fenêtre ; les Cuirassiers prennent une



rue pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems , les Irlandais se jettent à la porte du Pô ; ils combattent & repoussent les Cuirassiers : le Marquis de *Prâlin* profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours que l'ennemi attendait ne peut arriver , & la ville est sauvée.

CHPA.  
XVIII.

Le Prince *Eugène* après avoir combattu tout le jour , toujours maître de la porte par laquelle il était entré , se retire enfin , emmenant le Maréchal de *Villeroi* & plusieurs Officiers Généraux prisonniers ; mais ayant manqué Crémone , que son activité & sa prudence , jointes à la négligence du Gouverneur , lui avaient donnée , & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôterent.

Le Maréchal de *Villeroi* extrêmement malheureux en cette occasion , fut condamné à Versailles par les Courtisans , avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractère , dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le Roi , qui le plaignait sans le condamner , irrité qu'on blâmât si hautement son choix , s'échapa à dire : \* *On se déchaîne contre lui , parce qu'il est mort Favori* : terme , dont il ne se servit pour personne , que cette seule fois en sa vie. Le Duc de *Vendôme* fut aussi-tôt nommé pour aller commander en Italie.

Le Duc de *Vendôme* , petit-fils de *Henri IV* , était intrépide comme lui , doux , bien-faisant , sans faste , ne connaissant ni la haine , ni l'envie , ni la vengeance. Il n'était fier

Duc de  
Vendôme en  
Italie.

\* Voyez les Mémoires de *Dangeau*.



— qu'avec des Princes ; il se rendait l'égal de  
CHAP. tout le reste. C'était le seul Général , sous  
XVIII. lequel le devoir du service , & cet instinct de  
fureur purement animal & mécanique qui  
obéit à la voix des Officiers , ne menassent  
point les soldats au combat : ils combattaient  
pour le Duc de *Vendôme* ; ils auraient donné  
leur vie pour le tirer d'un mauvais pas , où la  
précipitation de son génie l'engageait quelque-  
fois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins ,  
avec la même profondeur que le Prince *Eu-  
gène* , & pour entendre comme lui , l'art de  
faire subsister les armées. Il négligeait trop les  
détails ; il laissait périr la discipline militaire ;  
la table & le sommeil lui dérobaient trop  
de tems , aussi-bien qu'à son frere. Cette  
mollesse le mit plus d'une fois en danger  
d'être enlevé ; mais un jour d'action , il répa-  
rait tout par une presence d'esprit & par des  
lumières que le péril rendait plus vives ; &  
ces jours d'action , il les cherchoit toujours ;  
moins fait à ce qu'on disait , pour une guer-  
re défensive , & aussi propre à l'offensive que  
le Prince *Eugène*.

Ce désordre & cette négligence qu'il por-  
tait dans les armées , il l'avoit à un excès sur-  
prenant dans sa maison , & même sur sa per-  
sonne : à force de haïr le faste , il en vint à  
une malpropreté cynique , dont il n'y a point  
d'exemple ; & son défitéressement , la plus  
noble des vertus , devint en lui un défaut , qui  
lui fit perdre par son dérangement , beaucoup  
plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a  
vu manquer souvent du nécessaire. Son frere



le Grand Prieur , qui commanda sous lui en Italie , avait tous ces mêmes défauts , qu'il pouffait encore plus loin , & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux Généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi , & deux Princes , petits-fils de *Henri IV* , plongés dans une négligence de leurs personnes , dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encore , c'est ce mélange d'activité & d'indolence , avec lequel *Vendôme* fit contre *Eugène* une guerre vive d'artifice , de surprise , de marches , de passages de rivières , de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers , de batailles sanglantes , où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara , pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. *Vendôme* était vainqueur , toutes les fois qu'il n'avait pas affaire au Prince *Eugène* en personne ; mais dès qu'il le retrouvait en tête , la France n'avait plus aucun avantage.

15 Août  
1702.

Au milieu de ces combats , & des sièges de tant de châteaux & de petites villes , des nouvelles secrètes arrivent de Versailles , que le Duc de Savoye , petit-fils d'une sœur de *Louis XIII* , beau-pere du Duc de Bourgogne , beau-pere de *Philippe V* , va quitter les *Bourbons* , & marchande l'appui de l'Empereur. Tout le monde est surpris qu'il abandonne à la fois ses deux gendres , & même à ce qu'on croit , ses véritables intérêts. Mais l'Empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui

Duc de  
Savoye  
contre la  
France.  
5 Janvier  
1703.



avaient refusé , le Monferrat Mantouan , Alexandrie , Valence , les pays entre le Pô & le Tanaro , & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'Empereur en avait à peine pour soudoyer ses armées. L'Angleterre , la plus riche des Alliés , contribuait plus qu'eux tous pour la cause commune. Si le Duc de Savoye consulta peu les loix des Nations & celles de la Nature , c'est une question de morale , laquelle se mêle peu de la conduite des Souverains. L'événement seul a fait voir à la fin , qu'il ne manqua pas , au moins dans son Traité , aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ces troupes à la merci des Français , tandis qu'il traitait avec l'Empereur. Le Duc de *Vendôme* les fit désarmer. Elles n'étaient à la vérité , que de cinq mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le Duc de Savoye.

10 Août  
1703.

Portugal  
contre la  
France.

A peine la Maison de *Bourbon* a-t-elle perdu cet Allié , qu'elle apprend que le Portugal est déclaré contre elle. *Pierre* , Roi de Portugal , reconnaît l'Archiduc *Charles* pour Roi d'Espagne. Le Conseil Impérial , au nom de cet Archiduc , démembrait en faveur de *Pierre II* , une Monarchie , dans laquelle il n'avait pas encore une ville : il lui cédait , par un de ces Traités qui n'ont point eu d'exécution , Vigo , Bayonne , Alcantara , Badajoz , une partie de l'Estremadoure , tous les pays situés à l'Occident de la riviere de la Plata en Amérique ; en un mot , il partageait ce qu'il



n'avait pas , pour acquérir ce qu'il pourrait en Espagne. CHAP.  
XVIII.

Le Roi de Portugal , le Prince de Darmstadt Ministre de l'Archiduc , l'Amirante de Castille son partisan , implorèrent même le secours du Roi de Maroc. Non-seulement ils firent des Traités avec ces Barbares pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demandèrent des troupes. L'Empereur de Maroc , *Muley Ismaël* , le Tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les Nations Mahométanes , ne voulut envoyer ses troupes qu'à des conditions dangereuses pour la Chrétienté , & honteuses pour le Roi de Portugal : il demandait en ôtage un fils de ce Roi , & des villes. Le Traité n'eut point de lieu. Les Chrétiens se déchirèrent de leurs propres mains , sans y joindre les mains des Barbares. Ce secours d'Afrique ne valait pas pour la Maison d'Autriche celui d'Angleterre & de Hollande.

*Churchil* , Comte , & ensuite Duc de *Marlborough* , déclaré Général des troupes Anglaises & Hollandaises dès l'an 1702 , fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France , qu'on eut vu depuis plusieurs siècles. Il n'était pas comme ces Généraux , auxquels un Ministre donne par écrit le projet d'une Campagne , & qui , après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du Cabinet , reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la Reine d'Angleterre , & par le besoin qu'on avait de lui , & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette Reine. Il menait le Parlement par son crédit , & par

Les Alliés traitent avec le Roi de Maroc.

Marlborough



celui de *Godolphin* grand Tresorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi maître de la Cour, du Parlement, de la Guerre & des Finances, plus Roi que n'avait été *Guillaume*, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand Capitaine, il fit bien plus que les Alliés n'osaient espérer. Il avait par-dessus tous les Généraux de son tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cool head*, tête froide. C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais sur les Français, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

*Marlboroug*, guerrier infatigable pendant la Campagne, devenait un Négociateur aussi agissant pendant l'hyver. Il allait à la Haye, dans toutes les Cours d'Allemagne. Il persuadait les Hollandais de s'épuiser, pour abaisser la France. Il excitait les ressentimens de l'Electeur Palatin. Il allait flatter la fierté de l'Electeur de Brandebourg, lorsque ce Prince voulut être Roi. Il lui présentait la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit mille soldats. Le Prince *Eugene* de son côté, ne finissait une Campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On fait si les armées en sont mieux pourvues, quand le Général est le Ministre. Ces deux hommes, tantôt commandans ensemble, tantôt séparément, furent toujours d'intelligence, ils conféraient souvent à la Haye avec le grand Pensionnaire *Heinsius*, & le



Greffier *Fagel*, qui gouvernaient les Provinces-Unies avec autant de lumieres que les *Barnevelt* & les *de Witt*, & avec plus de bonheur. Ils faisaient toujours de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe, contre la Maison de *Bourbon*; & le Ministère de France était alors bien faible pour résister long-tems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de Campagne fut toujours gardé entr'eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'exécution. *Chamillard* au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rôle d'un premier Ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il fût précisément ce qu'on devait faire. C'est ce que le Marquis de *Feuquieres* lui reproche avec raison: & Madame de *Maintenon* avoue dans ses lettres, que cet homme qu'elle avait choisi, était un Ministre incapable. Ce fut là une des principales causes du malheur de la France.

Dès que *Marlboroug* eut le commandement des armées confédérées en Flandres, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre sous *Turenne*. Il avait fait autrefois ses premières Campagnes, volontaire sous ce Général. On ne l'appellait dans l'armée que le bel Anglais. Mais le Vicomte de *Turenne* avait jugé que le bel Anglais seroit un jour un grand homme. Il commença par élever des Officiers.



CHPA.  
XVIII.

1702.

Sept. &  
Octobre  
1702.

subalternes, & jusqu'alors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en France *l'ordre du tableau*. Il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un Officier pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les Français sans combattre. Le premier mois, le Comte d'*Athlone*, Général Hollandais, lui disputa le commandement; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le Roi de France avait envoyé contre lui son petit-fils le Duc de Bourgogne, Prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le Maréchal de *Boufflers*, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune Prince. Mais le Duc de Bourgogne, après avoir vu prendre plusieurs Places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'Anglais, revint à Versailles au milieu de la Campagne. *Boufflers* resta seul témoin des succès de *Marlborough*, qui prit Venlo, Ruremonde, Liège, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la supériorité.

*Marlborough* de retour à Londres après cette Campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une Monarchie & dans une République; créé Duc par la Reine, & ce, qui est plus flatteur, remercié par les deux Chambres du Parlement, dont les Députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassurer la fortune de la France :



c'était le Maréchal Duc de *Villars*, alors Lieutenant - Général, & que nous avons vu depuis Généralissime des armées de France, d'Espagne & de Sardaigne, à l'âge de 82 ans : Officier plein d'audace & de confiance. Il avoit été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplût quelquefois à *Louis XIV*, & ce qui était plus dangereux, à *Louvois*, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur. Mais enfin on s'était aperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire les Français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laissé languir long-tems.

Il n'y a guere eu d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été Maréchal de France, Duc & Pair, Gouverneur de Province. Mais aussi il a sauvé l'Etat ; & d'autres qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que Courtisans, ont eu à peu près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le pays ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédés avec l'approbation universelle. Il n'a guere commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il survécût à toute la Cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache quelle a été



la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le Maréchal de *Villars* n'avait point d'art. Il n'avait , ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit , ni celui de se faire valoir , quoiqu'il parlât de lui-même comme il méritait que les autres en parlaient.

Il dit un jour au Roi devant toute la Cour , lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *Sire , je vai combattre les ennemis de Votre Majesté , & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux Courtisans du Duc d'Orléans , Régent du Royaume , devenus riches par ce bouleversement de l'Etat appelé système : *Pour moi , je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours , où il mettait le même courage que dans ses actions , rabaisaient trop les autres hommes , déjà assez irrités par son bonheur.

Il était en ces commencemens de la guerre , l'un des Lieutenans-Généraux , qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le Prince de Bade , à la tête de l'armée Impériale , venait de prendre Landau , défendue par *Mélac* pendant quatre mois. Ce Prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre , du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau , qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes Bavaraises des Françaises. *Catinat* commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le Prince de Bade avec tant de désavantage. L'armée de France eut été perdue sans res-



source, & l'Alsace eut été ouverte par un mauvais succès. *Villars* qui avait résolu d'être Maréchal de France ou de périr, hazarda ce que *Catinat* n'osait en faire. Il en obtint permission de la Cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Fridlingue, & donna la bataille qui porte ce nom.

CHAP.  
XVIII.

La Cavalerie se battait dans la plaine : l'Infanterie Française gravit au haut de la montagne, & attaqua l'Infanterie Allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au Maréchal de *Villars*, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son Infanterie, une voix cria : *Nous sommes coupés*. A ce mot, tous les Régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *Allons, mes amis, la victoire est à nous, Vive le Roi*. Les soldats répondent, *Vive le Roi*; en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le Général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux Régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Bataille  
de Frid-  
lingue.  
14 Oct.  
1703.

Le Mar-  
quis de  
Villars  
proclamé  
Maré-  
chal de  
France  
par les  
soldats.

Le Prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le Fort de Fridlingen capitulait, manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.



CHAP.  
XVIII.

Les Français , remis de leur terreur panique , proclamerent *Villars* Maréchal de France sur le champ de bataille ; & le Roi , quinze jour après , confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Avril  
1703.

Le Maréchal de *Villars* joint enfin l'Electeur de Bavière avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté , gagnant du terrain , & maître de la ville Impériale de Ratisbonne , où l'Empire assemblé venait de conjurer sa perte.

*Villars* était plus fait pour bien servir l'Etat en ne suivant que son génie , que pour agir de concert avec un Prince. Il mena , ou plutôt il entraîna l'Electeur au-delà du Danube ; & quand le fleuve fut passé , l'Electeur se repentit , voyant que le moindre échec laisserait ses Etats à la merci de l'Empereur.

*Villars*  
gagne  
une ba-  
taille à  
*Hochstet.*

Le Comte de *Styrum* , à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes , allait se joindre à la grande armée du Prince de Bade , auprès de Donavert. *Il faut les prévenir , dit le Maréchal au Prince : il faut tomber sur Styrum , & marcher tout-à-l'heure.* L'Electeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses Généraux & ses Ministres. *C'est moi qui suis votre Ministre & votre Général , lui repliquait Villars. Vous faut-il d'autre Conseil que moi , quand il s'agit de donner bataille ?* Le Prince , occupé du danger de ses Etats , reculait encore ; il se fâchait contre le Général. *Eh bien , lui dit Villars , si votre Altesse Electorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois , je vai combattre*



avec les Français ; & aussi-tôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné , \* & ne voyant dans ce Français qu'un téméraire , fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

Après la première charge on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Française , saisies d'une terreur panique , prirent la fuite toutes deux en même tems , & le Maréchal de *Villars* se vit presque seul , quelques minutes , sur le champ de bataille : il rallia les troupes , les ramena au combat , & gagna la victoire. On tua trois mille Impériaux : on en prit quatre mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. L'Electeur se rendit maître d'Augsbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le Conseil de l'Empereur , s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'Empereur était excusable : il était alors battu par-tout. Le Duc de Bourgogne , ayant sous lui les Maréchaux de *Tallard* & de *Vauban* , venait de prendre le vieux Brisac. *Tallard* venait non-seulement de reprendre Landau , mais il avait encore défait auprès de Spire , le Prince de Hesse , depuis Roi de Suède , qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le Marquis de *Feuquié-*

20 Sept.  
1703.

6 Sept.

Bataille  
de Spire.  
14 Nov.  
1703.

\* Tout ceci doit se trouver dans les Mémoires du Maréchal de *Villars* manuscrits ; j'y ai lu ces détails. Le premier tome imprimé de ces Mémoires est absolument de lui ; les deux autres sont d'une main étrangère & un peu différente.



res , ( cet Officier & ce juge si instruit dans l'art militaire , mais si sévère dans ses jugemens ) le Maréchal de *Tallard* ne gagna cette bataille , que par une faute & par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi : *Sire , votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux , quelle n'a perdu de simples soldats.*

Cette action fut celle de toute la guerre où la bayonnette fit le plus de carnage. Les Français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtrières. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les Allemands & les Anglais s'accoutumèrent à tirer par divisions avec plus d'ordre & de promptitude que les Français. Les Prussiens furent les premiers qui chargèrent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second Roi de Prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très-aisément. Trois rangs tirant à la fois , & avançait ensuite rapidement, décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque de bayonnettes , & la Cavalerie acheve de le rompre. Ainsi la bayonnette effraie plus qu'elle ne tue , & l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps , l'adresse , le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines , dont la mieux montée dérange nécessairement celle qui lui est opposée.



C'est précisément par cette raison que le Prince *Eugène* a gagné contre les Turcs les célèbres batailles de Témiswar & de Bèlgrade , où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur , s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainsi l'art de se détruire est non-seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre , mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France se soutenant d'abord si heureusement du côté de l'Allemagne , on présumait que le Maréchal de *Villars* la pousserait encore plus loin , avec cette impétuosité , qui déconcertait la lenteur Allemande. Mais ce même caractère , qui en faisait un Chef redoutable , le rendait incompatible vers l'Electeur de Bavière. Le Roi voulait qu'un Général ne fût fier qu'avec l'ennemi ; & l'Electeur de Bavière fut assez malheureux , pour demander un autre Maréchal de France.

L'Electeur de Bavière demande pour son malheur un autre Général que Villars.

*Villars* nécessaire en Allemagne , où il avait gagné deux batailles , & où il pouvait accabler l'Empereur , fut envoyé alors dans les Cévennes faire la paix avec des payfans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le Chapitre de la Religion. *Louis XIV* avait en ce tems des ennemis plus terribles , plus heureux & plus irréconciliables , que ces habitans des Cévennes.





---

## CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

### *Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, & ses suites.*

**M**arlbou-  
roug fait  
changer  
la fortune.  
**L**E Duc de *Marlbourog* était revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703. avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonn, résidence de l'Electeur de Cologne. De-là il avait repris Hui, Limbourg, & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le Maréchal de *Villeroi*, au sortir de sa prison, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre *Marlbourog*, qu'il l'avait été contre le Prince *Eugène*. En vain le Maréchal de *Boufflers* venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre *Obdam* Général Hollandais. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le Général Anglais ne marchait pas au secours de l'Empereur, la Maison d'*Autriche* semblait perdue. L'Electeur de Bavière était Maître de Passau. Trente mille Français, sous les ordres du Maréchal de *Marsin*, qui avait succédé à *Villars*, inondaient le pays au-delà de Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté par les Français & les Bava-rois, de l'autre par le Prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, & secou-



rus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le Prince *Eugène* accourt d'Italie, il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le Duc de *Marlbourog*. Ce Général Anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa Reine & les Hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Bavière, dans lesquelles environ huit mille Français & autant de Bavarois retranchés, gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, *Marlbourog* perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverse les Bavarois & les Français. On dit qu'il tua six mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un Général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend Donavert : il passe le Danube : il met la Bavière à contribution.

Combat  
de Dona-  
vert.  
2 Juillet  
1704.

Le Maréchal de *Villeroi*, qui l'avait voulu suivre dans ses premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le Maréchal de *Tallard*, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'opposer à *Marlbourog* par un autre chemin, & se joint à l'Electeur ; dans le même-tems, le Prince *Eugène* arrive, & se joint à *Marlbourog*.



L. XIX.

— Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & à peu près dans les mêmes campagnes où le Maréchal de *Villars* avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cévennes. Je sai, qu'ayant reçu une lettre de l'armée de *Tallard*, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, & la maniere dont le Maréchal de *Tallard* voulait combattre, il écrivit au Président de *Maisons* son beau-frere, que si le Maréchal de *Tallard* donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à *Louis XIV*, elle a été publique.

Bataille  
d'Hoch-  
stet.

L'armée de France, en comptant les Bava-  
rois, était de quatre-vingt-deux bataillons &  
de cent soixante escadrons; ce qui faisait à peu  
près soixante mille combattans, parce que les  
corps n'étaient pas complets. Soixante-quatre  
bataillons & cent cinquante-deux escadrons  
composaient l'armée ennemie, qui n'était forte  
que d'environ cinquante-deux mille hommes;  
car on fait toujours les armées plus nom-  
breuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si  
sanglante & si décisive, mérite une attention  
particuliere. On a reproché bien des fautes aux  
Généraux Français; la premiere était, de s'être  
mis dans la nécessité de recevoir la batail-  
le, au lieu de laisser l'armée ennemie se con-  
sumer faute de fourage, & de donner au Ma-  
réchal de *Villeroi* le tems de tomber sur les  
Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allema-  
gne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce  
reproche



reproche, que l'armée Française étant un peu plus forte que celle des Alliés, pouvait espérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'Empereur. Le Marquis de *Feuquières* compte douze fautes capitales, que firent l'Electeur, *Marsin* & *Tallard*, avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du Maréchal de *Villars*, que cette disposition était inexcusable.

Le Maréchal de *Tallard* était à l'aîle droite, l'Electeur avec *Marsin* à la gauche. Le Maréchal de *Tallard* avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Française, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'était lui qui avait fait les Traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très-grand honneur, malgré les critiques de *Feuquières*; car un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le Général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais le Maréchal de *Tallard* avait un malheur bien dangereux pour un Général; sa vue était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de *Marlboroug*, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entie-



re. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On fait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Marfin.

Le Maréchal de *Marfin* n'avait jusques - là jamais commandé en Chef ; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit , il avait , disait on , l'expérience d'un bon Officier , plus que d'un Général.

Pour l'Electeur de Baviere , on le regardait moins comme un grand Capitaine , que comme un Prince vaillant , aimable , chéri de ses sujets , ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. *Marlbourog* & ses Anglais , ayant passé un ruisseau , chargeaient déjà la Cavalerie de *Tallard*. Ce Général un peu avant ce tems-là , venait de passer à la gauche , pour voir comment elle était disposée. C'était déjà un assez grand desavantage , que l'armée de *Tallard* combattit , sans que son Général fût à sa tête. L'armée de l'Electeur & de *Marfin* n'était point encore attaquée par le Prince *Eugène*. *Marlbourog* entama notre droite , près d'une heure avant qu'*Eugène* eût pû arriver vers l'Electeur à notre gauche.

Si-tôt que le Maréchal de *Tallard* apprend que *Marlbourog* attaque son aîle , il y court : il trouve une action furieuse engagée ; la Cavalerie Française trois fois ralliée , & trois fois poussée. Il va vers le village de Blenheim , où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de



*Marlborough*. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où *Marlborough* avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, pouffait la Cavalerie Française. CH. XIX.

Mr. de *Feuquières* se trompe assurément, quand il dit que le Maréchal de *Tallard* n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de *Marsin* à la sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa Cavalerie est mise en déroute en sa présence. *Marlborough* vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françaises ; de l'autre ses Officiers Généraux percent aussi entre ce village de *Blenheim* & l'armée de *Tallard*, séparée encore de la petite armée qui est dans *Blenheim*. Maréchal de Tallard pris : son fils tué.

Le Maréchal de *Tallard*, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. La faiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un Français. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le Général était pris, le Prince *Eugène*, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale & la fuite précipitée dans le corps d'armée du Maréchal de *Tallard*. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'Officiers & soldats se jetaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient. Aucun Officier Général ne donnait d'ordre pour



CH. XIX. la retraite ; aucun ne pensait ou à sauver ces  
 — vingt-sept bataillons & ces douze escadrons  
 des meilleures troupes de France , enfermés  
 si malheureusement dans Blenheim , ou à les  
 faire combattre. Le Maréchal de *Marsin* fit  
 alors la retraite. Le Comte *du Bourg*, de-  
 puis Maréchal de France , sauva une petite  
 partie de l'Infanterie , en se retirant par les  
 marais d'Hochstet ; mais ni lui , ni *Marsin* ,  
 ni personne , ne songea à cette armée , qui  
 restait encore dans Blenheim , attendant des  
 ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze  
 mille hommes effectifs ; c'étaient les plus an-  
 ciens corps. Il y a vingt exemples de moindres  
 armées , qui ont battu des armées de cinquante  
 mille hommes , ou qui ont fait des retraites  
 glorieuses ; mais l'endroit , où on se trouve  
 posté , décide de tout. Ils ne pouvaient sortir  
 des rues étroites d'un village , pour se mettre  
 d'eux-mêmes en ordre de bataille , devant une  
 armée victorieuse , qui les eût à chaque instant  
 accablés par un plus grand front , par son ar-  
 tillerie , & par les canons même de l'armée  
 vaincue , qui était déjà au pouvoir du vain-  
 queur. L'Officier Général qui devait les com-  
 mander , le Marquis de *Clérambaut* , fils du  
 Maréchal de *Clérambaut* , courut demander  
 les ordres au Maréchal de *Tallard* : il ap-  
 prend qu'il est pris : il ne voit que des fuyards :  
 il fuit avec eux , & va se noyer dans le  
 Danube.

Grande  
 perte.

*Sivières* , Brigadier qui était posté dans ce  
 village , tente alors un coup hardi : il crie aux  
 Officiers d'Artois & de Provence , de marcher



avec lui : plusieurs Officiers , même des autres Régimens , y accourent ; ils fondent sur l'ennemi , comme on fait une sortie d'une Place assiégée ; mais après la sortie , il faut rentrer dans la Place. Un de leurs Officiers , nommé *des-Nonvilles* , revint à cheval un moment après dans le village , avec Mylord Orkney d'Hamilton. *Est-ce un Anglais prisonnier que vous nous amenez ?* lui dirent les Officiers en l'entourant. *Non , Messieurs , je suis prisonnier moi-même , & je viens vous dire , qu'il n'y a d'autre parti pour vous , que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le Comte d'Orkney qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent : Navarre déchira & enterra ses drapeaux. Mais enfin il fallut plier sous la nécessité ; & cette armée se rendit sans combattre. Mylord *Orkney* m'a dit , que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée , que les meilleures troupes Françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après , quatorze mille Suédois , se rendant à discrétion aux Moscovites en rase campagne , ont justifié les Français.

Telle fut la célèbre bataille , qui en France a le nom d'*Hochstet* , en Allemagne & en Angleterre de *Bleinhem*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts , & près de huit mille blessés , & le plus grand nombre du côté du Prince *Eugène*. L'armée Française y fut presque entièrement détruite. De soixante mille hommes , si long-tems victorieux , on n'en



CH. XIX. rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

— Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards & de drapeaux, les tentes, les équipages, le Général de l'armée, & douze cens Officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalerent cette journée. Les fuyards se disperserent; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Baviere entiere, passée sous le joug de l'Empereur, éprouva tout ce que le Gouvernement Autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'Electeur, se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frere l'Electeur de Cologne, chassé comme lui de ses Etats; ils s'embrasserent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la Cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriere-petit-fils de *Louis XIV.* Personne n'osait apprendre au Roi une vérité si cruelle. Il fallut que Madame de *Maintenon* se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible.

On a dit, & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de *Bleinheim* un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante \* pour le Roi de France : mais ce monument n'exista

\* *Réboulet* assure que l'Empereur *Léopold* fit ériger cette pyramide : on le crut en effet en France; le Maréchal de *Villars* en 1707 envoya cinquante Maîtres pour la détruire; on ne trouva rien.



jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre, qui en ait CH. XIX.  
 érigé un à la gloire du Duc de *Marlboroug*. La  
 Reine & le Parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remerciemens des Chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célèbre *Adisson*, monument plus durable que le palais de *Blenheim*, est compté, par cette nation guerrière & savante, parmi les récompenses les plus honorables du Duc de *Marlboroug*. L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la Principauté de *Mindelheim*, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de *Marlboroug* étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

Récom-  
 penes  
 données  
 à Marl-  
 boroug.

L'armée de France dispersée laisse aux Alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin: ils entrent en Alsace. Le Prince *Louis de Bade*, Général célèbre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le Roi des Romains *Joseph*, fils aîné de l'Empereur *Léopold*, vient à ce siege. On prend Landau; on prend Trarbach.

19 & 23  
 Novemb.

Cent lieues de pays perdues n'empêchaient pas que les frontieres de la France ne fussent encore reculées. *Louis XIV* soutenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour résister à *Marlboroug* victorieux; & on les



CH. XIX. fit. On rassembla les débris de l'armée : on — épuisa les garnisons : on fit marcher des milices. Le Ministère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée : & on rappella, du fond des Cévennes, le Maréchal de *Villars* pour la commander. Il vint, & se trouva près de Trêves avec des forces inférieures, vis-à-vis le Général Anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le Prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, *Villars* eut au moins l'honneur de faire décamper *Marlborough*. C'était beaucoup alors. Le Duc de *Marlborough*, qui estimait assez le Maréchal de *Villars* pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant : » Rendez-moi la justice de » croire, que ma retraite est la faute du Prince » de Bade ; & que je vous estime encore plus, » que je ne suis fâché contre lui. «

L'Archiduc Charles, depuis Empereur, va à Londres.

Les Français avaient donc encore des barrières en Allemagne. La Flandre, où commandait le Maréchal de *Villeroi* délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le Roi *Philippe V*, & l'Archiduc *Charles* attendaient tous deux la Couronne ; le premier de la puissance de son grand pere ; & de la bonne volonté de la plupart des Espagnols ; le second du secours des Anglais, & des partisans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur, & alors second fils de l'Empereur, *Léopold*, n'ayant rien que ce titre, était allé sur la fin de 1703, presque sans suite, à Londres implorer l'appui de la Reine *Anne*.



Alors parut toute la puissance Anglaise. CH. XIX.  
 Cette nation , si étrangère dans cette querel-  
 le , fournit au Prince Autrichien deux cens <sup>Puissant</sup>  
 vaisseaux de transport , trente vaisseaux de <sup>secours</sup>  
 guerre joints à dix vaisseaux Hollandais, neuf <sup>que l'An-</sup>  
 mille hommes de troupes , & de l'argent pour <sup>gleterre</sup>  
 aller conquérir un Royaume. Mais cette su- <sup>lui don-</sup>  
 périeurité , que donnent le pouvoir & les bien- <sup>ne.</sup>  
 faits , n'empêchait pas que l'Empereur , dans  
 sa lettre à la Reine *Anne* , présentée par l'Ar-  
 chiduc , ne refusât à cette Souveraine sa bien-  
 faitrice le titre de Majesté : on ne la traitait  
 que de Sérénité , \* selon le style de la Cour  
 de Vienne , que l'usage seul pouvait justifier ,  
 & que la raison a fait changer depuis quand  
 la fierté a plié sous la nécessité.

\* *Réboulet* dit que la Chancellerie Allemande  
 donnait aux Rois le titre de *Dilection* , mais c'est  
 celui des Electeurs.

---

## CHAPITRE VINGTIEME.

*Pertes en Espagne : Perte des batailles de Ra-*  
*millies & de Turin , & leurs suites.*

UN des premiers exploits de ces troupes <sup>Gibralt</sup>  
 Anglaises , fut de prendre Gibraltar , qui <sup>tar.</sup>  
 passait avec raison pour imprenable. Une lon-  
 gue chaîne de rochers escarpés en défendent  
 toute approche du côté de terre : il n'y a  
 point de port. Une baye longue , mal sûre  
 & orageuse , y laisse les vaisseaux exposés aux



CH. XX. tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du  
 — Mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes , mais cette force même fut la cause de la prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez ; mais ils négligeaient un service qu'ils croyaient inutile. Le Prince de *Hesse* avait débarqué avec dix-huit cents soldats dans l'Isthme qui est au Nord derrière la ville : mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots , dans une de leurs réjouissances , s'approchèrent dans des barques sous le Mole , dont l'artillerie devait les foudroyer ;  
 † Août 1704. elle ne joua point. Ils montent sur le Mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il fallut que cette ville imprenable se rendit. Elle est encore aux Anglais dans le tems que j'écris. \* L'Espagne , redevenue une Puissance sous le gouvernement de la Princesse de Parme , seconde femme de *Philippe V.* & victorieuse depuis en Afrique & en Italie , voit encore , avec une douleur impuissante , Gibraltar aux mains d'une Nation septentrionale , dont les vaisseaux fréquentaient à peine , il y a deux siècles , la Mer Méditerranée.

26 Août 1704. Immédiatement après la prise de Gibraltar , la flotte Anglaise , maîtresse de la Mer , attaqua , à la vue de Malaga , le Comte de Toulouse Amiral de France : bataille indécise à la

\* En 1740 & depuis ce tems-là.



vérité : mais dernière époque de la puissance maritime de *Louis XIV.* Son fils naturel , le Comte de Toulouse , Amiral du Royaume , y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galères. Il se retira avec gloire , & sans perte. Mais depuis , le Roi ayant envoyé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar , tandis que le Maréchal de *Tessé* l'assiégeait par terre , cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête ; une autre prise par les Anglais à l'abordage , après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes Françaises , ni sur l'Océan , ni sur la Méditerranée. La marine entra presque dans l'état dont *Louis XIV.* l'avait tirée , ainsi que tant d'autres choses éclatantes , qui ont eu sous lui leur Orient & leur Couchant.

Mars  
1705.

Ces mêmes Anglais , qui avaient pris pour eux Gibraltar , conquirent en six semaines le Royaume de Valence & de Catalogne pour l'Archiduc *Charles*. Ils prirent Barcelone , par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais prennent le Royaume de Valence , & la Catalogne.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprits fiers , courageux & bizarres. C'était le Comte de *Petersboroug* , homme qui ressemblait en tout à ces Héros , dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans , il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en



Afrique. Il avait , à vingt ans , commencé la révolution d'Angleterre , & s'était rendu le premier en Hollande auprès du Prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage , il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de-là il était allé à la Haye sur un vaisseau Hollandais. Il perdit , il donna tout son bien , & rétablit sa fortune plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens , & nourrissait l'Archiduc & toute sa maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le Prince de Darmstadt. \* Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le Fort *Mont-joui* & la ville. Ces retranchemens , où le Prince de Darmstadt périt , sont emportés l'épée à la main. Une bombe crève dans le Fort sur le magasin des poudres , & le fait sauter : le Fort est pris : la ville capitule. Le Viceroy parle à *Pétersboroug* à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encore signés , quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez* , dit le Viceroy à *Pétersboroug* : *nous capitulons avec bonne foi , & voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent , ils pillent , & ils violent.* » Vous vous méprenez , répondit Mylord *Pétersboroug* ; il faut que ce soit des troupes du Prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville , c'est

Belle  
aventure  
du Com-  
te Péter-  
boroug.

\* L'Histoire de *Réboulet* appelle ce Prince Chef des factions , comme s'il eût été un Espagnol révolté contre *Philippe V.*



» de me laisser entrer sur le champ avec mes CH. XX.  
 » Anglais : j'appaiserai tout , & je reviendrai à —  
 » la Porte achever la capitulation. « Il parlait  
 d'un ton de vérité & de grandeur , qui joint  
 au danger présent , persuada le Gouverneur :  
 on le laissa entrer. Il court avec ses Officiers :  
 il trouve des Allemands & des Catalans , qui  
 faccageaient les maisons des principaux ci-  
 toyens ; il les chasse ; il leur fait quitter le bu-  
 tin qu'ils enlevaient : il rencontre la Duches-  
 se de *Popoli* entre les mains des soldats , prê-  
 te à être deshonorée ; il la rend à son mari.  
 Enfin , ayant tout appaisé , il retourne à cet-  
 te porte , & signe la capitulation. Les Espa-  
 gnols étaient confondus de voir tant de ma-  
 gnanité dans des Anglais , que la populace  
 avait pris pour des Barbares impitoyables ,  
 parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encore Disgrace  
des Fran-  
çais de-  
vant Bar-  
celone.  
 l'humiliation de vouloir inutilement la repren-  
 dre. *Philippe V* , qui avait pour lui la plus  
 grande partie de l'Espagne , n'avait ni Géné-  
 raux , ni Ingénieurs , ni presque de soldats.  
 La France fournissait tout. Le Comte de Tou-  
 louse revient bloquer le port , avec vingt-cinq  
 vaisseaux qui restaient à la France. Le Maré-  
 chal de *Tessé* forme le siège , avec trente &  
 un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la  
 flotte Anglaise arrive : la Française se retire ;  
 le Maréchal de *Tessé* leve le siège avec précipi-  
 tation. Il laisse dans son camp des provisions  
 immenses : il fuit & abandonne quinze cens  
 blessés à l'humanité du Comte *Pétersboroug*.  
 Toutes ces pertes étaient grandes : on ne sa-

12 Mai  
1706.



CH. XX. vait s'il en avait plus coûté auparavant à la  
 — France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en  
 coutait alors pour la secourir. Toutefois le  
 petit-fils de *Louis XIV* se soutenait, par l'af-  
 fection de la Nation Castillane, qui met son  
 orgueil à être fidele, & qui persistait dans son  
 choix.

Bataille  
 de Cas-  
 sano.

16 Août  
 1705.

19 Avril  
 1706.

Les affaires allaient bien en Italie. *Louis XIV* était vengé du Duc de Savoye. Le Duc de *Vendôme* avait d'abord repoussé avec gloire le Prince *Eugene* à la journée de Cassano près de l'Adda : journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato, \* en l'absence du Prince *Eugene*; & ce Prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avoit vu encore un détachement de ses troupes entièrement défait. Enfin les Alliés étaient obligés de céder tout le terrain au Duc de *Vendôme*. Il ne restait plus guere que Turin à prendre. On allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourut. Le Maréchal de *Villars*, vers.

\* C'était à la vérité un Comte de *Reventlau*, né en Danemarck, qui commandait au combat de Cassinato; mais il n'y avait que des troupes Impériales.

*La Baumelle* dit à ce sujet, dans ses notes sur l'histoire du siècle de *Louis XIV* que les Danois ne valent pas mieux ailleurs que chez eux. Il faut avouer que c'est une chose rare de voir un tel homme outrager ainsi toutes les Nations.



L'Allemagne pouffait le Prince de Bade. *Vil-* CH. XX.  
*leroi* commandait en Flandre une armée de —  
quatre-vingt mille hommes ; & il se flattait de  
réparer contre *Marlboroug* , le malheur qu'il  
avait effuyé en combattant le Prince *Eugène*.  
Son trop de confiance en ses propres lumie-  
res , fut plus que jamais funeste à la France.

Près de la Méhaigne & vers les sources de <sup>Ramil-</sup>  
la petite Ghette , le Maréchal de *Villeroi* avait <sup>lies.</sup>  
campé son armée. Le centre était à Ramillies ,  
village devenu aussi fameux qu'Hochstet. Il  
eût pu éviter la bataille. Les Officiers Géné-  
raux lui conseilloyent ce parti ; mais le desir  
aveugle de la gloire l'emporta. Il fit , à ce qu'on  
prétend , la disposition de maniere , qu'il n'y  
avait pas un homme d'experience , qui ne pré-  
vit le mauvais succès. Des troupes de recrue ,  
ni disciplinées , ni complètes , étaient au cen-  
tre : il laissa les bagages entre les lignes de son  
armée : il posta sa gauche derriere un marais ,  
comme s'il eut voulu l'empêcher d'aller à l'en-  
nemi. \*

*Marlboroug* qui remarquait toutes ces fau-  
tes , arrange son armée pour en profiter. Il voit <sup>23 Mai</sup>  
que la gauche de l'armée Française ne peut al- <sup>1706.</sup>  
ler attaquer sa droite : il dégarnit aussi-tôt cet-  
te droite , pour fondre vers Ramillies avec un  
nombre supérieur. Monsieur de *Gassion* Lieu-  
tenant-Général , qui voit ce mouvement des  
ennemis , crie au Maréchal : » Vous êtes per-  
» du , si vous ne changez votre ordre de ba-  
» taille. Dégarnissez votre gauche , pour vous

\* Voyez les Mémoires de *Feuquières*.



» opposer à l'ennemi à nombre égal. Faites  
 — » rapprocher vos lignes davantage. Si vous  
 » tardez un moment , il n'y a plus de reffour-  
 » ce. « Plusieurs Officiers appuyerent ce con-  
 seil salutaire. Le Maréchal ne les crut pas.  
*Marlbourog* attaque. Il avait affaire à des en-  
 nemis rangés en bataille comme il les eut vou-  
 lu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce  
 que toute la France a dit ; & l'Histoire est en  
 partie le recit des opinions des hommes : mais  
 ne devait-on pas dire aussi , que les troupes  
 des Alliés étaient mieux disciplinées ; que  
 leur confiance en leurs Chefs & en leurs suc-  
 cès passés , leur inspirait plus d'audace ? N'y  
 eut-il pas des Régimens Français qui firent  
 mal leur devoir ? & les bataillons les plus iné-  
 branlables au feu , ne font-ils pas la destinée  
 des Etats ? L'armée Française ne résista pas  
 une demie-heure. On s'était battu près de  
 huit heures à Hochstet , & on avait tué près  
 de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais  
 à la journée de Ramilli , on ne leur en tua pas  
 deux mille cinq cens : ce fut une déroute to-  
 tale : les Français y perdirent vingt mille hom-  
 mes , & la gloire de la Nation , & l'espéran-  
 ce de reprendre l'avantage. La Baviere ,  
 Cologne , avaient été perdues par la bataille  
 d'Hochstet ; toute la Flandre Espagnole le fut  
 par celle de Ramillies. *Marlbourog* entra vic-  
 torieux dans Anvers , dans Bruxelles : il prit  
 Ostende : Menin se rendit à lui.

Paroles  
 de Louis  
 XIV.

Le Maréchal de *Villeroi* au désespoir , n'o-  
 fait écrire au Roi cette défaite. Il resta cinq  
 jours sans envoyer de Couriers. Enfin il écri-



vit la confirmation de cette nouvelle , qui CH. XX. consternait déjà la Cour de France. Et quand il reparut devant le Roi , ce Monarque , au lieu de lui faire des reproches , lui dit , *M. le Maréchal , on n'est pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire aussi-tôt le Duc de *Vendôme* d'Italie , où il ne le croyait pas nécessaire , pour l'envoyer en Flandre réparer s'il est possible ce malheur. Il espérait du moins , avec apparence de raison , que la prise de Turin le consoleraient de tant de pertes. Le Prince *Eugene* n'était pas à portée de paraître pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige ; & ce fleuve bordé en deçà d'une longue chaîne de retranchemens , semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-fix escadrons & cent bataillons.

Le Duc de *la Feuillade* qui les commandait , était l'homme le plus brillant & le plus aimable du Royaume : & quoique gendre du Ministre , il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce Maréchal de *la Feuillade* , qui érigea la statue de *Louis XIV* dans la Place des Victoires. On voyoit en lui le courage de son pere , la même ambition , le même éclat , avec plus d'esprit. Il attendait , pour récompense de la conquête de Turin , le bâton de Maréchal de France. *Chamillard* son beau-pere qui l'aimait tendrement , avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siege. Les lecteurs qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions , seront peut-être

Duc de  
la Feuillade.



CH. XX. bien-aïses de trouver ici quel fut cet immense  
 ——— & inutile appareil.

Prépara-  
 tifs im-  
 menses  
 & pér-  
 dus.

On avait fait venir cent quarante pieces de canon ; & il est à remarquer que chaque gros canon monté , revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets , cent six mille cartouches d'une façon , & trois cens mille d'une autre , vingt & une mille bombes , vingt-sept mille sept cens grenades , quinze mille sacs à terre , trente mille instrumens pour le pionnage , douze cens mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions , le plomb , le fer , & le fer blanc , les cordages , tout ce qui sert aux mineurs , le souphre , le salpêtre , les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction , suffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuse Colonie. Tout siege de grande ville exige ces frais immenses ; & quand il faut réparer chez soi un village ruiné , on le néglige.

Le Duc de *la Feuillade* plein d'ardeur & d'activité , plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage , mais incapable de celles qui demandaient de l'art , de la méditation & du tems , pressait ce siege contre toutes les regles. Le Maréchal de *Vauban* , le seul Général peut-être qui aimât mieux l'Etat que soi-même , avait proposé au Duc de *la Feuillade* , de venir diriger le siege comme Ingénieur & de servir dans son armée comme volontaire : mais la fierté de *la Feuillade* prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut



piqué , que le meilleur Ingénieur de l'Europe CH. XX.  
 lui voulut donner des avis. Il manda , dans  
 une lettre que j'ai vue : *J'espere prendre Turin*  
*à la Cohorn.* Ce *Cohorn* était le *Vauban* des  
 Alliés , bon Ingénieur , bon Général , & qui  
 avait pris plus d'une fois des Places fortifiées  
 par *Vauban*. Après une telle lettre , il fallait  
 prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la  
 Citadelle , qui était le côté le plus fort , &  
 n'ayant pas même entouré toute la ville , des  
 secours , des vivres pouvaient y entrer : le  
 Duc de Savoye pouvait en sortir : & plus le  
 Duc de *la Feuillade* mettait son impétuosité  
 dans des attaques réitérées & infructueuses ,  
 plus le siege traînait en longueur.

Le Duc de Savoye sortit de la ville avec  
 quelques troupes de cavalerie pour donner le  
 change au Duc de *la Feuillade*. Celui-ci se dé-  
 tache du siege pour courir après le Prince , qui  
 connaissant mieux le terrain échape à ses pour-  
 suites. *La Feuillade* manque le Duc de Sa-  
 voye , & la conduite du siege en souffre.

Presque tous les Historiens ont assuré que  
 le Duc de *la Feuillade* ne voulait point pren- Bruits ri-  
dicules.  
 dre Turin ; ils prétendent qu'il avait juré à  
 Madame la Duchesse de Bourgogne , de res-  
 pecter la Capitale de son pere ; ils débitent  
 que cette Princesse engagea Madame de  
*Maintenon* à faire prendre toutes les mesu-  
 res qui furent le salut de cette ville. Il est vrai  
 que presque tous les Officiers de cette armée  
 en ont été long-tems persuadés. Mais c'était  
 un de ces bruits populaires qui décréditent le  
 jugement des nouvelistes , & qui deshonorant



— les Histoires. Il eut été d'ailleurs bien contraire  
 CH. XX. dictoire que le même Général eut voulu manquer Turin , & prendre le Duc de Savoye.

Depuis le 13 Mai jusqu'au 20 Juin , le Duc de *Vendôme* au bord de l'Adige favorisait ce siege ; & il comptait , avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons , fermer tous les passages au Prince *Eugène*.

Le Général des Impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les Merciers de Londres lui prêterent environ six millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des Cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût pu perdre l'Italie ; mais la lenteur du siege de Turin était encore plus grande.

*Vendôme* était déjà nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie , il souffre que le Prince *Eugène* passe l'Adige : il lui laisse traverser le Canal blanc , enfin le Pô même , fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le Général Français ne quitta les bords du Pô , qu'après avoir vu le Prince *Eugène* en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie , tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandre , en Allemagne & en Espagne.

Grandes  
fautes.

Duc  
d'Or-  
léans.

Le Duc de *Vendôme* va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi* ; & le Duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV*, vient commander vers le Pô les troupes du Duc de *Vendôme*. Ces troupes étaient en desordre , comme si elles avaient été battues. *Eugène*



avait passé le Pô à la vue de *Vendôme* : il passe le Tanaro aux yeux du Duc d'Orléans ; il prend Carpi , Correggio , Reggio ; il dérobe une marche aux Français ; enfin il joint le Duc de Savoye auprès d'Asti. Tout ce que put faire le Duc d'Orléans , ce fut de venir joindre le Duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le Prince *Eugène* le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le Prince *Eugène* dans les lignes de circonvallation , ou celui de marcher à lui , lorsqu'il était encore auprès de Veillane. Le Duc d'Orléans assemble un Conseil de guerre : ceux qui le composaient , étaient le Maréchal de *Marsin* , celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet , le Duc de *la Feuillade* , *Albergoti* , *Saint-Frémont* & d'autres Lieutenans-Généraux. » Messieurs , leur dit le Duc d'Orléans , » si nous restons dans nos » lignes , nous perdons la bataille. Notre cir- » convallation est de cinq lieues d'étendue : » nous ne pouvons border tous ces retranche- » mens. Vous voyez ici le Régiment de la » Marine , qui n'est que sur deux hommes de » hauteur : là , vous voyez des endroits en- » tièrement dégarnis. La Doire , qui passe dans » notre camp , empêchera nos troupes de se » porter mutuellement de prompts secours. » Quand le Français attend qu'on l'attaque , » il perd le plus grand de ses avantages , cet- » te impétuosité & ces premiers momens d'ar- » deur , qui décident si souvent du gain des » batailles. Croyez moi , il faut marcher à l'en- » nemi. » Tous les Lieutenans-Généraux ré-



pondirent : *Il faut marcher.* Alors le Maréchal de *Marsin* tire de sa poche un ordre du Roi , par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action : & son avis fut de rester dans les lignes.

Le Duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée , que comme un Prince du Sang , & non comme un Général , & forcé de suivre le conseil du Maréchal de *Marsin* , il se prépara à ce combat si défavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le Duc d'Orléans voulait une chose , *Marsin* & *la Feuillade* une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

*Albergoti* , placé loin de l'armée sur la montagne des Capucins , avait avec lui vingt mille hommes , & n'avait en tête que des milices , qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses ; on les écoute : le tems se perd. Le Prince *Eugène* attaque les retranchemens , & au bout de deux heures il les force. Le Duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des Chirurgiens , qu'on lui



apprend que tout est perdu , que les enne- CH. XX.  
 mis sont maîtres du camp , & que la déroute  
 est générale. Aussi-tôt il faut fuir : les lignes ,  
 les tranchées sont abandonnées , l'armée dis-  
 persée. Tous les bagages , les provisions , les  
 munitions , la caisse militaire , tombent dans  
 les mains du vainqueur.

Le Maréchal de *Marsin* blessé à la cuisse Le Ma-  
réchal de  
Marsin  
tué.  
 est fait prisonnier. Un Chirurgien du Duc de  
 Savoie lui coupa la cuisse ; & le Maréchal  
 mourut quelques momens après l'opération.  
 Le Chevalier *Méthuïn* , Ambassadeur d'An-  
 gleterre auprès du Duc de Savoye , le plus  
 généreux , le plus franc & le plus brave  
 homme de son pays , qu'on ait jamais em-  
 ployé dans les Ambassades , avait toujours  
 combattu à côté de ce Souverain. Il avait  
 vu prendre le Maréchal de *Marsin* , & il fut  
 témoin de ses derniers momens. Il m'a racon-  
 té que *Marsin* lui dit ces propres mots :  
*Croyez au moins, Monsieur , que ç'a été con-*  
*tre mon avis , que nous vous avons attendu*  
*dans nos lignes.* Ces paroles semblaient con-  
 tredire formellement ce qui s'était passé dans Causes  
de la dé-  
faite de-  
vant Tu-  
rin.  
 le Conseil de guerre , & elles étaient pour-  
 tant vraies : c'est que le Maréchal de *Marsin* ,  
 en prenant congé à Versailles , avait repre-  
 senté au Roi qu'il fallait aller aux ennemis ,  
 en cas qu'ils parussent pour secourir Turin :  
 mais *Chamillard* , intimidé par les défaites  
 précédentes , avait fait décider qu'on de-  
 vait attendre & non présenter la bataille ; &  
 cet ordre , donné dans Versailles , fut cause  
 que soixante mille hommes furent dispersés.



**CH. XX.** Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre, que le Comte de *Médavy Grancey*, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Hesse, depuis Roi de Suède, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complète. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le Royaume de Naples.

9 Sept.  
1706.

## CHAPITRE VINGT-UNIEME.

*Suite des disgraces de la France & de l'Espagne. Louis XIV envoie son principal Ministre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.*

Les  
Français  
perdent  
toute l'I-  
talie.

**L**A bataille d'Hochstet avait coûté à *Louis XIV.* la plus florissante armée, tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la Maison de Bavière tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes



tes les guerres depuis *Charlemagne*. Il ref- CH. XXI.  
 tait des troupes dans le Milanais , & cette  
 petite armée victorieuse sous le Comte de  
*Médavi*. On occupait encore quelques Pla-  
 ces. On proposa de céder tout à l'Empe-  
 reur , pourvu qu'il laissât retirer ces troupes,  
 qui montaient à près de quinze mille hom-  
 mes. L'Empereur accepta cette capitulation.  
 Le Duc de Savoye y consentit. Ainsi  
 l'Empereur , d'un trait de plume , devint le  
 Maître paisible en Italie. La conquête du  
 Royaume de Naples & de Sicile lui fut as-  
 surée. Tout ce qu'on avait regardé en Ita-  
 lie comme feudataire , fut traité comme su-  
 jet. Il taxa la Toscane à cent cinquante  
 mille pistoles , Mantouë à quarante mille.  
 Parme , Modene , Luques , Genes , mal-  
 gré leur liberté , furent comprises dans ces  
 impositions.

L'Empereur , qui jouit de tous ces avan- Léopold  
 tages , n'était pas ce *Léopold* , ancien rival Empe-  
 de *Louis XIV* , qui , sous les apparences reur fait  
 de la modération , avait nourri sans éclat sentir sa  
 une ambition profonde. C'était son fils aîné puis-  
*Joseph* , vif , fier , emporté , & qui cepen-  
 dant ne fut pas plus grand guerrier que son  
 pere. Si jamais Empereur parut fait pour  
 asservir l'Allemagne & l'Italie , c'était *Jo-*  
*seph*. Il domina delà les monts : il rançonna  
 le Pape : il fit mettre de sa seule autorité ,  
 en 1706 , les Electeurs de Bavière & de  
 Cologne au Ban de l'Empire : il les dépouil-  
 la de leur Electorat : il retint en prison les  
 enfans du Bavarois , & leur ôta jusqu'à leur



**CH. XXI.** nom. Leur pere n'eut d'autre reffource , que  
 — d'aller traîner fa difgrace en France & dans  
 les Pays-bas. *Philippe V* lui céda depuis  
 toute la Flandre Efpagnole en 1712. \* S'il  
 avait gardé cette Province , c'était un éta-  
 bliffement , qui valait mieux que la Bavière,  
 & qui le délivrait de l'affujettiffement à la  
 Maifon d'*Autriche* : mais il ne put jouir que  
 des villes de Luxembourg , de Namur , &  
 de Charleroi ; le refte était aux vainqueurs.

Grandes  
 pertes  
 de Louis  
 XIV.

Tout femblait déjà menacer ce *Louis XIV.*  
 qui avait auparavant menacé l'Europe. Le  
 Duc de Savoye pouvait entrer en France.  
 L'Angleterre & l'Ecoffe fe réuniffaient ,  
 pour ne plus compofer qu'un feul Royaume ;  
 ou plutôt l'Ecoffe , devenue Province de  
 l'Angleterre , contribuait à la puiffance de  
 fon ancienne rivale. Tous les ennemis de la  
 France femblaient , vers la fin 1706. & au  
 commencement de 1707. acquérir des for-  
 ces nouvelles , & la France toucher à fa  
 ruine. Elle était prefée de tous côtés , &  
 fur Mer & fur Terre. De ces flottes formi-  
 dables que *Louis XIV.* avait formées , il  
 reftait à peine trente-cinq vaiffeaux. En Al-  
 lemagne , Strasbourg était encore frontière ;  
 mais Landau perdu laiffait toujours l'Alface  
 expofée. La Provence était menacée d'une  
 invafion par Terre & par Mer. Ce qu'on  
 avait perdu en Flandre faifait craindre pour  
 le refte. Cependant , malgré tant de défas-

\* Dans l'Hiftoire de *Réboulet* , il eft dit qu'il eut  
 cette Souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'a-  
 vait que la Vice-Royauté.



tres , le corps de la France n'était point en- CH. XXI.  
 core entamé ; & dans une guerre si malheu-  
 reuse, elle n'avait encore perdu que des con-  
 quêtes.

*Louis XIV* fit face par-tout. Quoique Il résiste  
de tous  
côtés.  
 par-tout affaibli , il résistait , ou protégeait ,  
 ou attaquait encore de tous côtés. Mais on  
 fut aussi malheureux en Espagne qu'en Ita-  
 lie , en Allemagne & en Flandre. On pré-  
 tend , que le siège de Barcelone avait été  
 encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le Comte de Toulouse n'avait paru que  
 pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone  
 secourue , le siège abandonné , l'armée Fran-  
 çaise diminuée de moitié s'était retirée sans  
 munitions dans la Navarre , petit Royaume  
 qu'on conservait aux Espagnols , & dont nos  
 Rois ajoutent encore le titre à celui de France,  
 par un usage qui semble au-dessous de leur  
 grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre , qui  
 parut décisif. Les Portugais avec quelques  
 Anglais , prirent toutes les Places devant  
 lesquelles ils se présenterent , & s'avance-  
 rent jusques dans l'Estramadoure Espagnole  
 différente de celle du Portugal & qu'on  
 apelloit autrefois Estramadoure. C'était un  
 Français devenu Pair d'Angleterre , qui les  
 commandait , Mylord *Gallowai* , autrefois  
 Comte de *Ruvigni* ; tandis que le Duc de  
*Barwich* Anglais était à la tête des troupes  
 de France & d'Espagne , qui ne pouvaient  
 plus arrêter les victorieux.

*Philippe V.* incertain de sa destinée , était



CH. XXI. dans Pampelune. *Charles*, son Compéti-  
 — teur, grossissait son parti & ses forces en  
 Catalogne : Il était Maître de l'Arragon,  
 L'Archi-duc Char. de la Province de Valence, de Carthagène,  
 les pro- d'une partie de la Province de Grenade.  
 clamé Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux,  
 Roi d'Es- & lui avaient donné Minorque, Ivica, &  
 pagne. Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient  
 ouverts jusqu'à Madrid. *Gallowai* y entra  
 sans résistance, & fit proclamer Roi l'Ar-  
 chiduc *Charles*. Un simple détachement le  
 fit aussi proclamer à Tolède.

26 Juin  
 1706.

On pro-  
 pose  
 d'en-  
 voyer  
 Philippe  
 V en A-  
 mérique.

Tout parut alors si désespéré pour *Philippe V.* que le Maréchal de *Vauban*, le premier des Ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la Cour de France d'envoyer *Philippe V.* régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le Commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français ; & dans ce revers de la famille de *Louis XIV.* la France eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles : mais la constance des Castillans, & les fautes des ennemis, conserverent la Couronne à *Philippe V.* Les Peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du Duc de Savoye, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son sexe, & une constance agissante dans



le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs , exciter le zèle , & recevoir les dons que lui apportaient les Peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux cens mille écus en trois semaines. Aucun des Grands , qui avaient juré d'être fideles , ne fut traître. Quand *Gallowai* fit proclamer l'Archiduc dans Madrid , on cria , *Vive Philippe* ; & à Toléde , le peuple ému chassa ceux qui avaient proclamé l'Archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soutenir leur Roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu , & montrèrent en cette occasion une espece de courage contraire à celui des autres Peuples , qui commencent par de grands efforts , & qui se rebutent. Il est difficile de donner un Roi à une Nation malgré elle. Les Portugais , les Anglais , les Autrichiens , qui étaient en Espagne , furent harcelés par-tout , manquerent de vivres , firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étranger , & furent battus en détail. Enfin *Philippe V.* trois mois après être sorti de Madrid en fugitif , y rentra triomphant , & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Philippe  
V rentre  
dans Ma-  
drid.  
22 Sept.  
1706.

*Louis XIV* redoubla ses efforts , quand il vit que les Espagnols en faisaient ; & tandis qu'il veillait à la sûreté de toutes les Côtes sur l'Océan & sur la Méditerranée , en y plaçant des milices ; tandis qu'il avait une armée en



CH. XXI. — Flandre , une auprès de Strasbourg , un corps dans la Navarre , un dans le Roussillon ; il envoyait encore de nouvelles troupes au Maréchal de *Barwik* dans la Castille.

25 Avril  
1707.

Ce fut avec ces troupes , secondées des Espagnols , que *Barwik* gagna la bataille impotante d'Almanza , sur *Gallowai*. Ni *Philippe V* , ni l'Archiduc , ne furent presens à cette journée ; & c'est sur quoi le fameux Comte de *Péterboroug* , singulier en tout , s'écria , *qu'on était bien bon de se battre pour eux*. C'est ce qu'il manda au Maréchal de *Tessé* , & c'est ce que je tiens de sa bouche. Il ajoutait , qu'il n'y avait que des esclaves qui combattissent pour un homme , & qu'il fallait combattre pour une Nation. Le Duc d'Orléans , qui voulait être à cette action , & qui devait commander en Espagne n'arriva que le lendemain ; mais il profita de la victoire : il prit plusieurs Places , & entre autres , Lérída , l'écueil du grand *Condé*.

22 Mai  
1707.

D'un autre côté , le Maréchal de *Villars* , remis à la tête des armées , uniquement parce qu'on avait besoin de lui , réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avait forcé les lignes de *Stolhoffen* au-delà du Rhin , dissipé toutes les troupes ennemies , étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde , pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisait respirer sur les frontieres de l'Allemagne. Mais en Italie tout était perdu. Le Royaume de Naples , sans défense & accoutumé à changer de Maître , était sous le joug des victorieux ; & le Pape qui n'avait



pu empêcher que les troupes Allemandes passassent par son territoire, voyait, sans oser murmurer, que l'Empereur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV* perdait Naples, l'ayeul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déjà le Duc de Savoye & le Prince *Eugène* y étaient entrés par le Col de Tende. Ces frontieres n'étaient pas défendues comme le sont la Flandre & l'Alsace, théâtre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes Places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'assembler des armées. Cette frontiere a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le Roi de France voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même Duc de Savoye, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le Prince *Eugène*, qui avait été élevé dans sa Cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Les frontieres du côté du Dauphiné toujours négligées.

Toulon était assiégé & pressé : une flotte Anglaise, maîtresse de la Mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert au-

Août 1707.



CH. XXI. raient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'auroit pas tenu ; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux Provinces. Mais le vraisemblable n'arrive pas toujours. On eut le tems d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du Maréchal de *Villars* , dès que ces Provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne , pour sauver une partie de la France. Le pays , par où les ennemis pénétraient , est sec , stérile , hérissé de montagnes ; les vivres rares , la retraite difficile. Les maladies , qui désolèrent l'armée ennemie , combattirent encore pour *Louis XIV.* Le siege de Toulon fut levé , & bientôt la Provence délivrée , & le Dauphiné hors de danger : tant le succès d'une invasion est rare , quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays.

22 Août 1707. La Provence sauvée. *Charles-Quint* y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouèrent encore. \*

\* Le respect pour la vérité dans les plus petites choses , oblige encore de relever le discours que le Compilateur des Mémoires de Madame de *Maintenon* fait tenir par le Roi de Suede *Charles XII* au Duc de Marlboroug : *Si Toulon est pris , je l'irai reprendre.* Ce Général Anglais n'était point auprès du Roi de Suede dans le tems du siege. Il le vit dans *Altranstad* en Avril 1707 , & le siege de Toulon fut levé au mois d'Août. *Charles XII* d'ailleurs ne se mêla jamais de cette guerre , il refusa constamment de voir tous les Français qu'on lui députa. On ne trouve dans les Mémoires de *Maintenon* que des discours qu'on n'a tenus ni pu tenir ; & on ne peut regarder ce Livre que comme un Roman mal digéré.



Cependant cette irruption, qui avait coûté CH. XXI.  
beaucoup aux Alliés, ne coûtait pas moins aux  
Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement, & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, *Louis XIV* auroit assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la Mer. Ce projet fut proposé par des Ecoffais attachés au fils de *Jacques II*. Le succès était douteux ; mais *Louis XIV* envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le Trône d'Ecosse le fils de *Jacques II*, pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V* sur celui d'Espagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas dénuée de vraisemblance.

*Louis XIV* envoie le Prétendant en Ecosse avec une flotte.

Parmi les Ecoffais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la Cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appelaient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des Trônes d'Angleterre,



CH. XXI. d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Mars  
1708.

Le Pré-  
tendant  
aborde  
& re-  
vient.

*Louis XIV* qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le pere, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le Comte de *Gacé*, depuis Maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le Chevalier de *Forbin-Janson*, l'un des plus grands hommes de mer, conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le Duc de *Marlborough*. Mais il fallait arriver; & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vue en 1744, en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais. Des contre-tems le dérangerent. Le Ministère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On se faisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin, le Prétendant s'étant présenté aux côtes d'Ecosse, & n'ayant point vu les signaux convenus, tout ce que put faire le Chevalier de



*Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. CH. XXI.  
Il sauva la flotte ; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que *Matignon*, qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la Cour en pleine mer, il y vit les provisions de Maréchal de France ; récompense de ce qu'il voulut & qu'il ne put faire.

Quelques Historiens ont supposé \* que la Reine *Anne* était d'intelligence avec son frere. C'est une trop grande simplicité de penser, qu'elle invitât son Compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le Roi crut qu'en faisant paraître le Duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la Couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce

Duc de  
Bourgo-  
gne com-  
mande  
les ar-  
mées.

\* Entr'autres *Réboulet*, pag. 238. du Tome VIII. Il fonde ses soupçons, sur ceux du Chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de mensonges, sous le titre de Mémoires de Madame de *Maintenon*, & qui fit imprimer en 1752. à Francfort une édition frauduleuse du siecle de *Louis XIV*, demande dans une des notes, qui sont ces Historiens qui ont prétendu que la Reine *Anne* était d'intelligence avec son frere ? C'est un fantôme, dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'est point un fantôme, & que l'Auteur du siecle de *Louis XIV* n'avait rien avancé que la preuve en main : il n'est pas permis d'écrire l'Histoire autrement.



— Prince d'un esprit ferme & intrépide , était  
CH. XXI. pieux , juste & Philosophe. Il était fait pour  
commander à des Sages. Eleve de l'Arche-  
vêque de Cambrai , il aimait ses devoirs : il  
aimait les hommes ; il voulait les rendre heu-  
reux. Instruit dans l'art de la guerre , il re-  
gardait cet art plutôt comme le fléau du  
Genre humain & comme une nécessité mal-  
heureuse , que comme une source de vé-  
ritable gloire. On opposa ce Prince Philoso-  
phe au Duc de *Marlboroug* : on lui donna  
pour l'aider le Duc de *Vendôme*. Il arriva ce  
qu'on ne voit que trop souvent ; le grand Ca-  
pitaine ne fut pas assez écouté , & le Con-  
seil du Prince balança souvent les raisons du  
Général. Il se forma deux partis , & dans l'ar-  
mée des Alliés , il n'y en avait qu'un , ce-  
lui de la cause commune. Le Prince *Eugène*  
était alors sur le Rhin ; mais toutes les fois  
qu'il fut avec *Marlboroug* , il n'eurent ja-  
mais qu'un sentiment.

Le Duc de Bourgogne était supérieur en  
forces : la France , que l'Europe croyait épui-  
sée , lui avait fourni une armée de près de cent  
mille hommes ; & les Alliés n'en avaient alors  
que quatre-vingt mille. Il avait encore l'avan-  
tage des négociations , dans un pays si long-  
tems Espagnol , fatigué de garnisons Hollan-  
daïses , & où beaucoup de citoyens pan-  
chaient pour *Philippe V*. Des intelligences  
lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres.  
Mais les manœuvres de guerre firent éva-  
nour le fruit des manœuvres de politique.  
La division , qui mettait de l'incertitude dans



le Conseil de guerre , fit que d'abord on CH. XXI. marcha vers la Dendre , & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut , à Oudenarde. Ainsi on perdit du tems. On trouva le Prince *Eugène* & *Marlboroug* qui n'en perdaient point , & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les Régimens allaient où ils pouvaient , sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie , à quelques milles du champ de bataille.

Défaite  
à Oudenarde.  
11 Juil.  
1708.

L'armée découragée se retira sans ordre , sous Gand , sous Tournai , sous Ypres , & laissa tranquillement le Prince *Eugène* , maître du terrain , assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siege devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille , sans être maître de Gand , sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende , sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite , au hazard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire , mais que la méintelligence & l'esprit d'incertitude , qui régnaient dans l'armée Française , rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois , qui pouvaient être enlevés , ne le furent point. Les troupes qui les escortaient , & qui devaient être battues par un nombre supérieur , furent victorieuses. L'armée du Duc de Bourgogne , qui pouvait

Siège de  
Lille.



CH. XXI. attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits , ne les attaqua pas.

23 Oct. 1708. Lille fut prise , au grand étonnement de toute l'Europe , qui croyait le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger *Eugène & Marlborough* , que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le Maréchal de *Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon , & à toutes les horreurs qui suivent un siege , qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix ; & qu'une bombe , qui tomba près de la salle de la Comédie , n'interrompit point le spectacle.

Le Maréchal de *Boufflers* avait mis si bon ordre à tout , que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis , les cœurs des citoyens , & les récompenses du Roi. Les Historiens , ou plutôt les Ecrivains de Hollande , qui ont affecté de le blâmer , auraient dû se souvenir , que quand on contredit la voix publique , il faut avoir été témoin , & témoin éclairé , ou prouver ce qu'on avance \*.

\* Telle est l'histoire qu'un Libraire , nommé *van Duren* , fit écrire par le Jésuite *la Motte* réfugié en Hollande sous le nom de *la Hode* , continuée par *la Martinière* ; le tout sur les prétendus Mémoires d'un Comte de... Secrétaire d'Etat. Les Mémoires de Madame de *Maintenon* , encore plus remplis de mensonges , disent tom. 4. p. 119 , que les assiégeans jetaient dans la ville des billets conçus en ces termes : *Rassurez-vous , Français , la Maintenon ne*



Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siège de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers, attachés au Duc de *Vendôme*, reprochaient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne; & ce Conseil rejetait tout sur le Duc de *Vendôme*. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un \* Courtisan du Duc de Bourgogne dit un jour au Duc de Vendôme: *Voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la Messe; aussi vous voyez quelles sont nos disgrâces.* » Croyez-vous, lui répondit le Duc de *Vendôme*, « que *Marlbourog* y aille plus souvent que moi? Les succès rapides des Alliés enflaient le cœur de l'Empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire, Maître de *Landau*, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti Hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, presque sous les fenêtres du château, enlevé le premier Ecuyer du Roi, croyant se saisir de la personne du Dauphin, pere du Duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris.

L'armée de France sans succès & sans union.

L'Empereur avait autant d'espérance au *sera pas votre Reine; nous ne leverons pas le siège. On peut croire, ajoute-t-il, que LOUIS dans la ferveur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou promit le Trône à Madame de Maintenon.* Comment dans la ferveur de l'impertinence peut-on mettre sur le papier ces nouvelles & ces discours des halles?

\* Le Marquis d'O.



CH. XXI. moins d'établir son frere *Charles* en Espagne ;  
 — que *Louis XIV* d'y conserver son petit-fils.

L'Empe- Déjà cette succession , que les Espagnols  
 reur Jo- avaient voulu rendre indivisible , était parta-  
 seph for- gée entre trois têtes. L'Empereur avait pris  
 ce le Pa- pour lui la Lombardie & le Royaume de Na-  
 pe à re- ples. *Charles* son frere avait encore la Cata-  
 connaî- logne & une partie de l'Arragon. L'Empe-  
 tre Char- reur força alors le Pape *Clément XI* , à re-  
 les son connaître l'Archiduc pour Roi d'Espagne. Ce  
 frere Roi d'Espa- Pape , dont on disait qu'il ressembloit à *St.*  
 gne. *Pierre* , parce qu'il affirmait , niait , se repen-  
 tait & pleurait , avait toujours reconnu *Phi-  
 lippe V* , à l'exemple de son Prédécesseur ;  
 & il était attaché à la Maison de *Bourbon*.  
 L'Empereur l'en punit , en déclarant dépen-  
 dans de l'Empire , beaucoup de Fiefs qui re-  
 levaient jusqu'alors des Papes , & sur-tout *Par-  
 me* & *Plaisance* ; en ravageant quelques ter-  
 res Ecclésiastiques ; en se saisissant de la ville  
 de *Comacchio*.

Autrefois un Pape eût excommunié tout  
 Empereur qui lui aurait disputé le droit le  
 plus léger ; & cette excommunication eût fait  
 tomber l'Empereur du Trône. Mais la puis-  
 sance des Clefs étant réduite au point où elle  
 doit l'être , *Clément XI* , animé par la France ,  
 avait osé un moment se servir de la puissance  
 du glaive. Il arma , & s'en repentit bientôt.  
 Il vit que les Romains , sous un Gouverne-  
 ment Sacerdotal , n'étaient pas faits pour ma-  
 nier l'épée. Il désarma ; il laissa *Comac-  
 chio* en dépôt à l'Empereur ; il consentit à  
 écrire à l'Archiduc , *A notre très-cher fils Roi*



*Catholique en Espagne.* Une flotte Anglaise CH. XXI. dans la Méditerranée , & les troupes Allemandes sur ses terres , le forcèrent bientôt d'écrire , *A notre très-cher fils Roi des Espagnes.* Ce suffrage du Pape , qui n'était rien dans l'Empire d'Allemagne , pouvait quelque chose sur le peuple Espagnol , à qui on avait fait accroire que l'Archiduc était indigne de régner , parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Restait à la Monarchie Espagnole , au-delà du Continent , l'Isle de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Anglaise donna la Sardaigne à l'Empereur *Joseph* ; car les Anglais Aout 1708. voulaient que l'Archiduc son frere n'eut que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les Traités de partages. Ils réservèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems , & aimèrent mieux employer leurs vaisseaux à chercher sur les Mers les galions de l'Amérique , dont ils prirent quelques-uns , qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

La France était aussi humiliée que Rome , & plus en danger ; les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples , qui avaient idolâtré leur Roi dans ses prospérités , murmuraient contre *Louis XIV* malheureux.

Des partisans , à qui le Ministère avait vendu la Nation pour quelque argent comptant Grande détresse de la France. dans ses besoins pressans , s'engraissaient du malheur public , & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians , & sur-tout de ceux de Saint-Malo ,



**CH. XXI.** qui allèrent au Pérou , & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat , *Louis XIV* n'aurait pas eu de quoi payer ses troupes. La guerre avait ruiné l'Etat , & des Marchands le sauvèrent. Il en fut de même en Espagne. Les galions , qui ne furent pas pris par les Anglais , servirent à défendre *Philippe*. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrues de soldats plus faciles. *Chamillard* , élevé au Ministère des finances & de la guerre , se démit en 1708 , des finances , qu'il laissa dans un désordre , que rien ne put réparer sous ce règne ; & en 1709 , il quitta le Ministère de la guerre , devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public d'autant plus sévère qu'il souffrait , ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. \* Monsieur *Voisin* , qui après lui gouverna l'Etat militaire , & Monsieur *Desmarets* qui administra les finances , ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux , ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hyver de 1709 , acheva de désespérer la Nation. Les oliviers , qui sont une grande ressource dans le Midi de la France , périrent. Presque tous les arbres fruitiers gélèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très-peu de magasins. Les

Funestes  
effets de  
l'hyver  
de 1709.

\* L'Histoire de l'ex-Jésuite *la Motte* , rédigée par *la Martinière* , dit que Monsieur de *Chamillard* fut destitué du Ministère des Finances en 1703 , & que la voix publique y appella le Maréchal d'*Harcourt*. Les fautes de cet Historien sont sans nombre.



grains , qu'on pouvait faire venir à grands CH. XXI.  
 frais des Echelles du Levant & de l'Afrique ,  
 pouvaient être pris par les flottes ennemies ,  
 auxquelles on n'avait presque plus de vais-  
 seaux de guerre à opposer. Le fleau de cet hy-  
 ver était généralement dans l'Europe ; mais  
 les ennemis avaient plus de ressources. Les  
 Hollandais sur-tout , qui ont été si long-tems  
 les Facteurs des Nations , avaient assez de ma-  
 gazins pour mettre les armées florissantes des  
 Alliés dans l'abondance ; tandis que les trou-  
 pes de France , diminuées & découragées ,  
 semblaient devoir périr de misère.

Le Roi vendit pour quatre cens mille francs  
 de vaisselle d'or. Les plus grands Seigneurs  
 envoyèrent leur vaisselle d'argent à la Mon-  
 noie. On ne mangea dans Paris que du pain  
 bis pendant quelque mois. Plusieurs familles ,  
 à Versailles même , se nourrirent de pain  
 d'avoine. Madame de *Maintenon* en donna  
 l'exemple.

*Louis XIV* , qui avait déjà fait quelques  
 avances pour la paix , n'hésita pas , dans ces  
 circonstances funestes , à la demander à ces  
 mêmes Hollandais si maltraités autrefois  
 par lui. Louis  
XIV de-  
mande la  
paix.

Les Etats-Généraux n'avaient plus de Sta-  
 thouder depuis la mort du Roi *Guillaume* ; &  
 les Magistrats Hollandais , qui appellaient dé-  
 jà leurs familles *les familles Patriciennes* ,  
 étaient autant de Rois. Les quatre Commis-  
 saires Hollandais , députés à l'armée , trai-  
 taient avec fierté trente Princes d'Allemagne  
 à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein* , di-  
Les Hol-  
landais  
devien-  
nent  
fiers.



CH. XXI. faient-ils , *qu'on dise à Hesse de nous venir*  
 — *parler.* \* Ainsi s'expliquaient des Marchands ,  
 qui dans la simplicité de leurs vêtements &  
 dans la frugalité de leurs repas , se plaisaient  
 à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui était  
 à leurs gages , & la fierté d'un grand Roi au-  
 trefois leur vainqueur.

On les avait vus vendre à bas prix leur at-  
 tachment à *Louis XIV* , en 1665 , soutenir  
 leurs malheurs en 1672 , & les réparer avec  
 uncourage intrépide ; & alors ils voulaient user  
 de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en te-  
 nir à faire voir aux hommes , par de simples  
 démonstrations de supériorité , qu'il n'y a de  
 vraie grandeur que la puissance : ils voulaient  
 que leur Etat eût en Souveraineté dix Villes  
 en Flandre , entre autres , Lille qui était entre  
 leurs mains , & Tournai qui n'y était pas en-  
 core. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer  
 le fruit de la guerre , non-seulement aux dé-  
 pens de la France , mais encore aux dépens  
 de l'Autriche , pour laquelle ils combat-  
 taient ; comme Venise avait autrefois au-  
 gmenté son territoire des terres de tous ses  
 voisins. L'esprit Républicain est au fond aussi  
 ambitieux que l'esprit Monarchique.

Préten-  
 tions des  
 Hollan-  
 dais.

Il y parut bien quelques mois après ; car ,  
 lorsque ce fantôme de négociation fut éva-

\*C'est ce que l'Auteur tient de la bouche de vingt  
 personnes qui les entendirent parler ainsi à Lille  
 après la prise de cette ville. Cependant il se peut  
 que ces expressions fussent moins l'effet d'une fier-  
 té grossière , que d'un style laconique assez en  
 usage dans les armées.



noui , lorsque les armes des Alliés eurent encore de nouveaux avantages, le Duc de *Marlborough* , plus Maître alors que sa Souveraine en Angleterre , & gagné par la Hollande , fit conclure avec les États-Généraux en 1709. un Traité , par lequel ils resteraient Maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France , auraient garnison dans vingt Places de la Flandre aux dépens du pays , dans Hui , dans Liège & dans Bonn ; & auraient en toute Souveraineté la haute Guel-dre. Ils seraient devenus en effet Souverains des dix-sept Provinces des Pays-Bas ; ils auraient dominé dans Liège & dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines mêmes de leurs Alliés. Ils nourrissaient déjà ces projets élevés , quand le Roi leur envoya secrètement le Président *Rouillé* , pour essayer de traiter avec eux.

Ce Négociateur vit d'abord dans Anvers deux Magistrats d'Amsterdam, *Buys*, & *Wanderdussen* , qui parlerent en vainqueurs , & qui déployèrent avec l'Envoyé du plus fier des Rois toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta ensuite de négocier quelque tems avec lui , dans un de ces villages que les Généraux de *Louis XIV* , avaient mis autrefois à feu & à sang. Quand on l'eut joué assez long-tems , on lui déclara qu'il fallait que le Roi de France forçât le Roi son petit fils à descendre du Trône sans aucun dédommagement ; que l'Electeur de Bavière *François Marie* , & son frere l'Electeur de Cologne , demandassent grace , ou

Le Roi leur envoie un Négociateur.



CH. XXI. que le sort des armes ferait des Traités.

La misère augmentait en France ; le découragement était dans le Conseil ; le Duc de *Beauvilliers* & le Chancelier *Pontchartrain* y firent des peintures si vives des malheurs & des dangers de la France , que le Roi résolut d'envoyer son principal Ministre le Marquis de *Torci-Colbert* , partager les outrages qu'on lui faisait dans la personne du Président *Rouillé* , il espérait obtenir ce que le premier Négociateur avait demandé en vain. Les Alliés commençaient déjà la campagne. *Torci* déguisé va sous un nom emprunté jusques dans la Haye. Le grand pensionnaire *Heinsius* est bien étonné , quand on lui annonce que le principal Ministre de *Louis XIV* est dans son antichambre. *Heinsius* avait été autrefois envoyé en France par le Roi *Guillaume* , pour y discuter ses droits sur la Principauté d'Orange. Il s'était adressé à *Louvois* Secrétaire d'Etat ayant le département du Dauphiné où Orange est située. Le ministre de *Guillaume* parla vivement , non-seulement pour son Maître , mais pour les Réformés d'Orange. Croiroit-on que *Louvois* lui répondit *qu'il le feroit mettre à la Bastille ?* \* Un tel discours tenu à un Sujet eût été odieux ; tenu à un Ministre étranger c'était un insolent outrage au droit des Nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du Magistrat d'un peuple libre.

\* Voyez les Mémoires de *Torci*. Tom. 3. p. 2. ils ont confirmé tout ce qui est avancé ici.

Le Roi leur envoie un Secrétaire d'Etat.

Mai 1709.



Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil suivi de tant d'humiliations. Le Marquis de *Torci* suppliant dans la Haye au nom de *Louis XIV*, s'adressa au Prince *Eugène* & au Duc de *Marlboroug*, après avoir perdu son tems avec *Heinsius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le Prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance ; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également ; le troisieme, gouverné par les deux autres, se regardait comme un Spartiate, qui abaissait un Roi de Perse. Ils proposerent, non pas une paix, mais une trêve ; & pendant cette trêve, une satisfaction entiere pour tous leurs Alliés, & aucune pour les Alliés du Roi ; à condition que le Roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder à jamais dix Villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par renoncer à la Souveraineté de l'Alsace. *Louis XIV* ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un Régiment au Prince *Eugène*, quand *Churchil* n'était pas encore Colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de *Heinsius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. En vain *Torci* voulut tenter *Marlboroug* par l'offre de quatre millions : le Duc qui aimait autant la gloire que l'argent, & qui par ses gains immenses produits par des victoires était au-dessus de quatre millions, laissa au Ministre de la France la douleur d'une proposition honteuse & inutile. *Torci* ra-



porta au Roi les ordres de ses ennemis. *Louis XIV* fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa aux Gouverneurs des Provinces , aux Communautés des villes , une lettre circulaire , par laquelle , en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore soutenir , il excitait leur indignation , leur honneur , & même leur pitié. \* Les Politiques dirent , que *Torci* n'était allé s'humilier à la Haye , que pour mettre les ennemis dans leur tort , pour justifier *Louis XIV* aux yeux de l'Europe , & pour animer les Français par un juste ressentiment ; mais le fait est , qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encore quelques jours le Président *Rouillé* à la Haye , pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes : & pour toute réponse , les Etats ordonnerent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Résolu-  
tion de  
Louis  
XIV.

*Louis XIV* à qui l'on rapporta des réponses si dures , dit en plein Conseil : *Puisqu'il faut faire*

\* L'Auteur des Mémoires de Madame de Maintenon dit , page 92 & 93 du Tom. V , que le Duc de Malbroug & le Prince Eugène gagnèrent *Hensius* , comme si *Hensius* avait eu besoin d'être gagné. Il met dans la bouche de *Louis XIV* , au lieu des belles paroles qu'il prononça en plein Conseil , ces mots bas & plats : *Alors comme alors*. Il cite l'Auteur du Siècle de *Louis XIV* & le reprend d'avoir dit que *Louis XIV* fit afficher sa lettre circulaire dans les rues de Paris. Nous avons confronté toutes les éditions du Siècle de *Louis XIV*. Il n'y a pas un seul mot de ce que cite cet homme : pas même dans l'édition subreptice qu'il fit à Francfort en 1752.



*faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandre. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche; mais on eut une armée. Le Maréchal de *Villars*, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoye quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits succès, fut rapellé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait son espérance.

Déjà *Marlboroug* avait pris Tournai, dont *Eugène* avait couvert le siege. Déjà ces deux Généraux marchaient pour investir Mons. Le Maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le Maréchal de *Boufflers*, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. *Boufflers* aimait véritablement le Roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un Etat Monarchique, & surtout sous un bon Maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les Républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. \*

Action  
honorable du  
Maréchal de  
*Boufflers*,

\* Cet endroit mérite d'être éclairci. L'Auteur célèbre de l'*Esprit des Loix*, dit que l'honneur est le principe des Gouvernemens Monarchiques, & la vertu le principe des Gouvernemens Républicains.

Ce sont-là des idées vagues & confuses qu'on a

*H. G. Tome V.*

Q



— Dès que les Français s'avancèrent pour s'op-  
 CH. XXI. poser à l'investissement de Mons, les Alliés

attaquées d'une manière aussi vague ; parce que rarement on convient de la valeur des termes ; rarement on s'entend. L'honneur est le desir d'être honoré, d'être estimé : de-là vient l'habitude de ne rien faire dont on puisse rougir. La vertu est l'accomplissement des devoirs, indépendamment du desir de l'estime : de-là vient que l'honneur est commun, la vertu rare.

Le principe d'une Monarchie, ou d'une République, n'est ni l'honneur, ni la vertu. Une Monarchie est fondée sur le pouvoir d'un seul ; une République est fondée sur le pouvoir que plusieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un seul. La plupart des Monarchies ont été établies par des Chefs d'armées, les Républiques par des Citoyens assemblés. L'honneur est commun à tous les hommes, & la vertu rare dans tout Gouvernement. L'amour-propre de chaque membre d'une République veille sur l'amour-propre des autres ; chacun voulant être Maître, personne ne l'est ; l'ambition de chaque particulier est un frein public, & l'égalité regne.

Dans une Monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaisant au Maître, ou à ceux qui gouvernent sous le Maître. Il n'y a dans ces premiers ressorts ni honneur, ni vertu, de part ni d'autre ; il n'y a que de l'intérêt. La vertu est en tout pays le fruit de l'éducation & du caractère. Il est dit dans l'*Esprit des Loix*, qu'il faut plus de vertu dans une République ; c'est en un sens tout le contraire : il faut beaucoup plus de vertu dans une Cour, pour résister à tant de séductions. Le Duc de Montausier, le Duc de Beauvilliers, étaient des hommes d'une vertu très-austère. Le Maréchal de Villeroi joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le Marquis de Torci a été un des plus honnêtes hommes de l'Europe, dans une place où la Politique permet



vinrent les attaquer près des bois de Blangies CH. XXI.  
& du village de Malplaquet.

L'Armée des Alliés était d'environ quatre-vingt mille combattans , & celle du Maréchal de *Villars* d'environ soixante & dix mille. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt pièces de canon , les Alliés cent quarante. Le Duc de *Marlbourog* commandait l'aîle droite , où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre. Le Prince *Eugène* était au centre ; *Tilli* & un Comte de *Nassau* , à la gauche avec les Hollandais.

Le Maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche , & laissa la droite au Maréchal de *Boufflers*. 1 Sept. 1709.  
Il avait retranché son armée à la hâte , manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre , long-tems malheureuses , dont la moitié était composée de nouvelles recrues , & convenable encore à la situation de la France , qu'une défaite entière eût mise aux derniers abois. Quelques Historiens ont blâmé le Général dans sa disposition ; *Il devait* , disaient-ils , *passer une large trouée , au lieu de la laisser devant lui*. Ceux qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un

le relâchement dans la Morale. Les Contrôleurs Généraux *le Pelletier* & *Chamillard* passerent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que *Louis XIV* dans cette guerre malheureuse , ne fut guere entouré que d'hommes irréprochables ; c'est une observation très-vraie , & très-importante dans une histoire où les mœurs ont tant de part.



— champ de bataille , ne font-ils pas trop ha-  
CH. XXI. biles ?

Tout ce que je fai , c'est ce que le Maréchal dit lui-même , que les soldats , qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir , en jetterent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siècles peu de batailles plus disputées & plus longues , aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille , que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis , où combattaient les Hollandais , fut presque toute détruite , & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. *Marlbourog* à la droite , faisait & soutenait les plus grands efforts. Le Maréchal de *Villars* dégarnit un peu son centre pour s'opposer à *Marlbourog* , & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens , qui le couvraient , furent emportés. Le Régiment des Gardes , qui les défendait , ne put résister. Le Maréchal , en accourant de sa gauche à son centre , fut blessé , & la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés , surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guere plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laisserent environ vingt & un mille tués ou blessés ; mais le centre étant forcé , les deux aîles coupées , ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.



Le Maréchal de *Boufflers* \* fit la retraite en bon ordre , aidé du Prince de *Tingri-Mont-* CH. XXI, *morenci* , depuis Maréchal de *Luxembourg* , héritier du courage de ses peres. L'armée se retira entre le *Quesnoi* & *Valenciennes* , emportant plusieurs drapeaux & étendards pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent *Louis XIV* : & on compta pour une victoire , l'honneur de l'avoir disputée si long-tems , & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le Maréchal de *Villars* , en revenant à la Cour , assura le Roi , que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce Général persuadé ; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée , qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu , n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts , allassent faire le siège de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entreprise. Ils hésiterent. Mais le nom de bataille perdue impose aux vaincus , & les décourage. Les

\* Dans le livre intitulé : *Mémoires du Maréchal de Barwick* , il est dit que le Maréchal de *Barwick* fit cette retraite. C'est ainsi que tant de *Mémoires* sont écrits. On trouve dans ceux de Madame de *Main-tenon* , Tom. V. p. 99 , que les Alliés accusèrent le Maréchal de *Villars* de s'être blessé lui-même , & que les Français lui reprocherent de s'être retiré trop tôt. Ce sont deux impostures ridicules. Ce Général avait un coup de carabine au-dessous du genou qui lui fracassa l'os , & qui le fit boiter toute sa vie.



— hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent  
**CH. XXI.** faire ; & le soldat , à qui on dit qu'il a été  
battu , craint de l'être encore. Ainsi Mons fut  
assiégé & pris , & toujours pour les Hollan-  
dais , qui le gardèrent , ainsi que Tournai &  
Lille.

*fin du Tome cinquieme.*



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce cinquieme Volume.

|                  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |        |
|------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <b>CHAP. I.</b>  | <i>Introduction au Siecle de LOUIS XIV.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                      | page 1 |
| <b>CH. II.</b>   | <i>Des Etats de l'Europe avant LOUIS XIV.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                    | 9      |
| <b>CH. III.</b>  | <i>Minorité de LOUIS XIV. Victoires des Français sous le Grand Condé, alors Duc d'Enghien.</i>                                                                                                                                                                                                                   | 31     |
| <b>CH. IV.</b>   | <i>Guerre civile.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 41     |
| <b>CH. V.</b>    | <i>Suite de la Guerre civile, jusqu'à la fin de la rebellion en 1654.</i>                                                                                                                                                                                                                                        | 55     |
| <b>CH. VI.</b>   | <i>Etat de la France, jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.</i>                                                                                                                                                                                                                                           | 69     |
| <b>CH. VII.</b>  | <i>LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche Espagnole à lui céder par-tout la préséance, &amp; la Cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achete Dunkerque. Il donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, &amp; rend son Royaume florissant &amp; redoutable.</i> | 99     |
| <b>CH. VIII.</b> | <i>Conquête de la Flandre.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 112    |



- CH. IX. *Conquête de la Franche-Comté : Paix d'Aix-la-Chapelle.* 118
- CH. X. *Travaux & magnificence de LOUIS XIV. Aventure singuliere en Portugal. CASIMIR en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.* 126
- CH. XI. *Evacuation de la Hollande. Seconde Conquête de la Franche-Comté.* 153
- CH. XII. *Belle Campagne , & mort du Maréchal de Turenne.* 163
- CH. XIII. *Depuis la mort de Turenne , jusqu'à la paix de Nimegue en 1678.* 177
- CH. XIV. *Prise de Strasbourg : Bombardement d'Alger : soumission de Genes : Ambassade de Siam : Le Pape bravé dans Rome : Elektorat de Cologne disputé.* 193
- CH. XV. *Le Roi JACQUES détrôné par son Gendre GUILLAUME III , & protégé par LOUIS XIV.* 210
- CH. XVI. *De ce qui se passait dans le Continent , tandis que GUILLAUME III envahissait l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande en 1697. Embrasement du Palatinat : Victoires des Maréchaux de Catinat & de Luxembourg , &c.* 227
- CH. XVII. *Traité avec la Savoye : Mariage du Duc de Bourgogne : Paix de Risvick. Etat de la France & de*



DES CHAPITRES. 369

*l'Europe. Mort & Testament de  
CHARLES II, Roi d'Espagne. 249*

**CH. XVIII.** *Guerre de 1701. Conduite du  
Prince Eugène, du Maréchal de  
Villeroi, du Duc de Vendôme,  
du Duc de Marlboroug, du Maré-  
chal de Villars, jusqu'en 1703.*  
287

**CH. XIX.** *Perte de la bataille de Blenheim,  
ou d'Hochstet & ses suites. 310*

**CH. XX.** *Pertes en Espagne : Perte des ba-  
tailles de Ramillies & de Turin,  
& leurs suites. 321*

**CH. XXI.** *Suite des disgraces de la France &  
de l'Espagne. LOUIS XIV envoie  
son principal Ministre demander en  
vain la paix. Bataille de Malpla-  
quet perdue, &c. 336*

Fin de la Table.



































